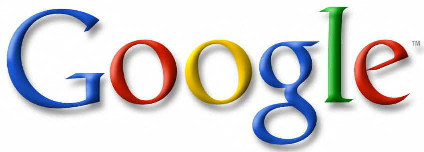




LE DOYEN
DE KILLERINE,

TOME QUATRIÈME.



LE DOYEN
DE KILLERINE,

TOME QUATRIÈME.

LE DOYEN
DE KILLERINE,
HISTOIRE MORALE,

Composée sur les Mémoires d'une illustre famille d'Irlande, et ornée de tout ce qui peut rendre une lecture utile et agréable.

PAR L'ABBÉ PRÉVOST.

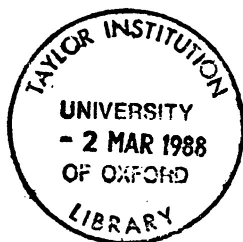
AVEC FIGURES.

TOME QUATRIÈME.



STÉRÉOTYPE D'HERHAN.

PARIS,
DE L'IMPRIMERIE DES FRÈRES MAME,
rue du Pot-de-Fer, n° 14.
1808.



LE DOYEN

DE

KILLERINE.

LIVRE X.

JE ne me croyois pas moins sûr de partir pour Madrid, et mes préparatifs ne demandant jamais beaucoup de temps ni de soins, je ne remettois pas plus loin mon départ qu'au jour suivant. Un incident, qui ne m'étoit pas même venu à l'esprit retarda mon voyage, et me força presque à l'abandonner tout-à-fait. S'imagineroit-on qu'il y eût des obstacles capables de m'arrêter, si je ne déclarois d'avance que ce fut le seul qui pût me faire renoncer à quelque chose de plus pressant encore, ou former, dans la même vue, des entreprises mille fois plus pénibles et plus difficiles ?

Rien ne paroissant nous mettre dans l'obligation de communiquer la mort de ma belle-sœur ni le dessein de mon voyage à Sara Fincer, je

me proposois de prendre congé d'elle, avec les marques ordinaires de mon estime et de mon attachement, sans lui parler autrement de mon départ que pour lui recommander le soin de sa santé pendant mon absence. Cependant j'appris, en arrivant de Saint-Germain, qu'elle m'avoit fait demander plusieurs fois avec un vif empressement; et m'étant rendu chez elle, mon étonnement fut extrême de l'entendre parler, non seulement de la mort de ma belle-sœur, mais du projet de mon voyage, comme si elle en eût appris de moi-même ou du comte jusqu'aux plus légères circonstances. Quelques mots, qui lui échappèrent dans la chaleur de divers mouvements dont je ne démêlai pas tout d'un coup la nature, me firent connoître aussi qu'elle n'avoit point ignoré les aventures de sa rivale, ou qu'elle en savoit du moins tout ce qui n'avoit pas été confié uniquement à la discrétion du comte et à la mienne. Je la regardois avec surprise, en attendant où ce prélude devoit aboutir. Enfin se levant de sa chaise, avec une action si vive que je n'en pus méconnoître plus long-temps la cause: Ah! mon cher doyen, me dit-elle, croyez-vous que je vous laisse partir seul pour l'Espagne; et lorsque le ciel me rend la vie par de si heureux évènements, est-il quelqu'un au monde à qui je puisse me fier du succès de mes espérances? Je connois votre amitié par les plus généreuses preuves; et si j'avois à me reposer de mes intérêts

sur un autre que moi, je n'irois pas plus loin pour choisir un protecteur et un ministre. Mais ce que je vous demande aujourd'hui, c'est d'être mon guide. Conduisez-moi, reprit-elle avec une ardeur plus déclarée : je n'ai plus d'obstacles à vaincre qui demandent les ménagements de votre prudence; je ne souhaite que d'arriver à Madrid, et j'ose désormais tout espérer des seules forces de l'honnêteté et de l'amour.

Ayant eu le temps de me remettre pendant ce discours, je conçus ce que j'avoue que la multitude de mes idées et de mes occupations ne m'avoit pas permis d'envisager jusqu'alors; c'est-à-dire que la mort de ma belle-sœur rendoit de justes espérances à Sara, et que, n'ayant plus en effet que la douleur à combattre dans le cœur de mon frère, il n'étoit pas impossible qu'il prît pour elle des sentiments auxquels j'ai remarqué mille fois qu'il avoit eu regret de ne pouvoir se rendre. Pourquoi se seroit-il obstiné à lui refuser son cœur? n'y retrouvoit-il pas toutes les vertus et tous les charmes qu'il n'avoit pu s'empêcher d'admirer? Il me sembloit même que sa patience, au milieu de tant de disgraces, leur donnoit un nouveau lustre; et soit que mon attachement pour elle eût grossi à mes yeux ses avantages, soit qu'elle eût tiré effectivement ce fruit de l'adversité, j'avois remarqué mille fois, depuis qu'elle étoit chez le comte, que son esprit, sa douceur, sa politesse, s'étoient perfectionnés par des

accroissements continuels. Dans le moment même où je faisois remonter ainsi mes réflexions sur le passé, je ne laissois pas échapper une remarque présente, qui pût frapper d'elle-même mon attention. Informée, comme je m'étois aperçu qu'elle l'étoit, du dérèglement de ma belle-sœur, j'admirai qu'il ne lui échappât point de réflexion maligne, ni la moindre marque de cette joie insultante qu'on ressent si volontiers des infortunes d'une rivale. A peine avoit-elle prononcé son nom, et cet effort, qu'elle faisoit sur elle-même, redoubla l'opinion que j'avois toujours eue de sa douceur et de sa modestie.

Cependant des propositions auxquelles je m'attendois si peu me jetèrent dans un embarras dont je ne sortis point aisément. J'avois besoin de quelque délibération pour examiner si elles ne blessoient aucun droit. Un mariage rompu avec éclat pouvoit-il être renouvelé? et si la séparation avoit été légitime, permettoit-elle de se rejoindre par un nouveau lien? D'ailleurs, quelle apparence de disposer Patrice à recevoir une nouvelle épouse au moment qu'il apprendroit la perte de celle qu'il avoit uniquement aimée. Cette dernière pensée suffisant seule pour m'inspirer ma réponse, je remis la discussion des autres à des temps plus libres ; et, sans faire d'autre objection à Sara que celle qui se présentoit si naturellement, je lui demandai si les premiers moments de la douleur étoient un temps propre à faire réussir

ses espérances. Elle convint de la force de cet obstacle ; mais n'en demeurant pas moins ferme dans sa résolution, elle me proposa mille expédients qu'elle croyoit capables de concilier toutes les difficultés. Je me garderai bien, me dit-elle, de paroître d'abord avec vous. Vous le verrez seul, pour lui apprendre sa perte. Votre zèle et votre prudence s'emploieront à modérer les premiers mouvements de sa douleur ; et quand vous le croirez disposé à recevoir ma visite, je m'efforcerai à mon tour de lui faire goûter mes consolations. Si c'est le plaisir d'être aimé qu'il regrette, hélas ! il reconnoîtra bientôt que ce qui lui reste surpasse tout ce qu'il a perdu.

Cet excès d'amour et de bonté m'arracha des larmes et des éloges ; mais toujours effrayé d'un projet où je croyois voir mille difficultés insurmontables, si je ne m'obstinai point à le condamner, j'exigeai du moins qu'il fût communiqué au comte et à la comtesse de S........., et je fis dépendre mon consentement de leur réponse. Quelle fut la douleur de Sara, lorsqu'elle leur trouva la même opposition à ses désirs ! Dans ses premiers mouvements elle me protesta que rien n'étoit capable de l'arrêter, et que, si je refusois de lui servir de guide, elle sauroit prendre sans moi la route d'Espagne, et se rendre à Madrid aussi promptement que moi. Je balançai alors si son intérêt même, et celui de Patrice, ne m'obligeoient

pas d'abandonner le dessein de mon voyage. Mes lettres pouvoient amener mon frère par degrés à la connoissance de sa perte, et lui ménager de même insensiblement les consolations qui pouvoient rendre la paix à son esprit. Je croyois prévoir qu'après avoir comme épuisé dans l'éloignement la première impétuosité de sa douleur, il seroit assez satisfait d'y trouver un remède plus doux dans la tendresse d'une femme qu'il n'avoit jamais haïe, et dont il étoit sûr d'avoir été constamment aimé. Je me serois peut-être fixé à cette résolution, si la comtesse n'eût réussi, par d'autres motifs, à faire changer celle de Sara. Elle lui représenta que devant se regarder comme une femme qui n'appartenoit plus à mon frère que par les désirs de l'amour, la bienséance lui imposoit des lois qu'elle paroissoit oublier. Cet avis, sans avoir peut-être toute la solidité que la comtesse se le persuadoit elle-même, fit tant d'impression sur un caractère aussi vertueux que celui de Sara, qu'il lui fit étouffer ses plus impétueux désirs. Mais avec quelle ardeur ne me conjura-t-elle donc pas d'embrasser ses intérêts, puisqu'elle perdoit l'espérance de les solliciter elle-même? Elle me répéta vingt fois jusqu'aux termes dont elle auroit désiré que je me fusse servi. Elle vouloit les écrire et me charger de sa lettre. Ce fut après mille raisonnements et mille efforts que je l'obligeai de reconnoître la force

de mes premières objections, et de confesser que la précipitation ne convenoit point à ses espérances.

Enfin j'eus la liberté de partir, et, ma diligence répondant à mon zèle, je pris à peine le repos nécessaire dans le cours d'un si long voyage. Patrice me reçut avec une ouverture de cœur qui me fit juger tout d'un coup que je retrouverois dans cet aimable frère toutes les qualités qui me rendoient son amitié si précieuse. Il ne restoit dans sa mémoire aucune trace de nos démêlés. Mais l'empressement avec lequel il me demanda des nouvelles de son épouse m'annonça presqu'aussi promptement toutes les difficultés de mon entreprise. Il me renouvela les plaintes qu'il nous avoit faites plusieurs fois, par ses lettres, du trop long intervalle qu'elle mettoit entre les siennes, et, me faisant tout à la fois cent questions sur sa santé, sur ses occupations et sur la tendresse qu'elle conservoit pour lui, il ne soulagea mon embarras que par le droit qu'il me donnoit de lui répondre avec la même confusion. J'eus moins de peine à donner de la vraisemblance aux prétextes de mon voyage. Le désir de le voir, et l'occasion que son séjour à Madrid me donnoit de connoître l'Espagne, étoient des raisons si naturelles, qu'en le persuadant de mes vues elles lui inspirèrent toute la chaleur que je souhaitois de lui pour me satisfaire. C'étoit dans la dissipation que cet exercice pouvoit lui causer que j'espérois trouver des moments favorables

à mon dessein ; et n'étant point pressé par le temps, qui me laissoit autant de jours à choisir qu'il y en auroit jusqu'à son retour en France, je n'avois pas le moindre doute qu'une entreprise conduite par tant de degrés n'eût enfin tout le succès que j'avois osé m'en promettre.

Cette facilité à me flatter s'accrut encore par une découverte que je fis dès les premiers jours, et qu'une apparence de vérité me fit prendre dans un sens qui étoit propre en effet à l'augmenter; j'appris, par le soin que j'eus de m'informer des domestiques de mon frère quelles étoient ses habitudes à Madrid, qu'il voyoit familièrement une jeune dame, dont le mérite avoit fait impression sur lui. Elle étoit veuve, et cette qualité lui donnant la liberté de recevoir les étrangers, il passoit chez elle presque tout le temps qu'il n'employoit point à ses affaires. Peut-être me relâchai-je un peu de mes principes, en désirant qu'il eût pris quelque inclination pour elle, et l'intérêt même de Sara Fincer ne m'empêcha point de lui souhaiter cet obstacle. Outre que je ne pouvois me le figurer assez fort pour me faire craindre beaucoup de peine à le vaincre, c'étoit en surmonter un si puissant que de me rendre maître de sa douleur, que tout le reste me parut un badinage. Si je ne m'assurai pas tout d'un coup, par lui-même, de ses dispositions pour une femme dont on m'avoit tant relevé les charmes, ce ne fut que pour en tirer plus d'utilité, en faisant

servir à mon dessein, sans qu'il en eût la moindre défiance, les lumières que je voulois me procurer par une autre voie.

M'étant fait nommer plusieurs personnes de qui je pouvois les recevoir, je m'attachai à lier connoissance avec un gentilhomme espagnol qui voyoit souvent la même dame, et qui, parlant la langue française, étoit d'un accès facile pour ceux qui pouvoient l'entretenir dans cette langue. Sur la seule qualité d'ami de cette dame je l'aurois cru lié avec elle par les mêmes motifs que je désirois à Patrice, si, dès la première occasion que j'eus de lui parler d'elle, il ne m'en eût fait un portrait qui ne me parut pas venir du pinceau d'un amant. Il me la représenta comme une coquette aguerrie, qui, sous un faux semblant de modestie et de douceur, cachoit tout l'artifice dont une femme qui ne cherche qu'à plaire est capable, et qui, ne se bornant pas même à tenir un seul amant dans ses chaînes, s'efforçoit continuellement d'étendre ses conquêtes, avec la seule attention de se déguiser si habilement, que chacun de ses favoris se croyoit sûr d'être sans rival. Il s'étoit guéri d'une malheureuse passion qu'il avoit longtemps nourrie pour elle, par l'expérience qu'il avoit eue de ses trahisons; ce qui n'empêchoit point que l'estime qu'il faisoit de son esprit et de cent qualités rares qu'il lui reconnoissoit encore, ne lui eût fait conserver pour elle une espèce d'attachement, qu'il nommoit plutôt goût qu'amitié.

Lorsqu'il eut appris dans la suite de notre entretien que Patrice étoit mon frère, il me déclara naturellement que, le voyant fort assidu chez cette belle veuve, il doutoit peu que l'amour n'eût beaucoup de part à ses visites, et il me conseilla de lui donner là-dessus les avis que je croirois propres à le sauver du danger. Du moins suis-je sûr, ajouta-t-il, qu'on se fait une étude de lui plaire; et il m'offrit de m'en faire juger par mes propres yeux.

Loin de m'effrayer de cette peinture, c'étoit précisément une inclination de cette espèce que j'aurois cru capable d'amuser assez Patrice pour le rendre moins sensible au coup que j'avois à lui porter, sans l'exposer néanmoins à s'amollir assez le cœur pour ne pas recevoir aisément un remède qui seroit toujours beaucoup plus fort que le mal. J'acceptai avec joie l'offre du gentilhomme espagnol, et, prévenant mon frère dès le même jour sur l'occasion que j'avois de me lier avec une dame de sa connoissance, je ne remis pas ma visite plus loin qu'au lendemain. Vous verrez, me dit-il froidement, une dame d'un mérite distingué, et vous n'avez pas besoin d'un autre que moi pour vous introduire chez elle. Je trouvai dans ce discours un air de confiance qui confirma toutes mes idées. Il me resta même si peu de doute, que je ne pus me défendre de quelques réflexions sur l'inconstance du cœur, qu'une seule passion ne suffit pas pour occuper

tout entier; et si cette pensée me donna plus d'espoir que jamais de composer aisément avec Patrice, elle servit peut-être à m'inspirer pour le sort de ma belle-sœur une compassion plus vive que je ne l'avois sentie.

Patrice me fit souvenir lui-même de l'engagement qu'il avoit pris avec moi. M'ayant présenté à dona Figuerrez avec une recommandation telle que la bienséance la permettoit dans la bouche d'un frère, il me donna lieu de m'apercevoir bientôt de la considération qu'elle avoit pour lui. J'aurois commencé dès le premier moment mes observations, si le gentilhomme espagnol, qui étoit déjà dans l'assemblée, ne se fût assez approché de moi pour m'engager dans une conversation que je ne pus éviter. Un reste de dépit, qu'il conservoit encore de son aventure, le porta sans doute à me faire connoître le caractère de ses rivaux. L'un, dont la figure étoit fort prévenante, avoit été le premier amant de dona Figuerrez, après la mort, et peut-être, ajouta-t-il malicieusement, vers les derniers temps de la vie de son mari. Peut-être encore est-il le seul qu'elle ait jamais aimé de bonne foi. Mais étant sans biens, il lui seroit devenu fort à charge dans la fortune médiocre qu'elle possède, si elle s'étoit piquée d'une fidélité qui ne l'eût fait penser qu'à lui. Il ne seroit pas impossible de justifier ainsi sa coquetterie dans sa source. Quoi qu'il en soit, une disgrace, pire encore que la pauvreté, força

cet amant de s'éloigner de Madrid au moment qu'elle avoit soumis à ses charmes un riche vieillard, que vous voyez ici, dont le bien pouvoit lui faire trouver plus de douceur que dans son premier engagement. Elle perdit par conséquent du côté de l'amour autant qu'elle gagnoit du côté de la fortune ; mais, pour réparer cette perte, elle se fit bientôt un nouvel esclave de cet officier, continua-t-il en me le montrant vis-à-vis de moi, qu'elle destinoit à remplir les fonctions de l'absent. Ce fut vers ce temps-là que je pris pour elle la funeste passion qui m'a long-temps aveuglé. Je suis riche, et d'un âge qui n'a rien de rebutant, non plus que ma figure. On parut charmé de mes soins, et tout l'art du monde fut employé pour assurer ma défaite. Ignorant ce que la suite m'a fait heureusement découvrir, je me crus seul maître d'un cœur que je croyois d'un prix inestimable ; ou du moins je n'eus que de légers ombrages de la part du vieillard, qui n'a plus assez de fermeté d'esprit pour déguiser une bonne fortune, dont il se croit seul en possession. Je remarquai quelques alarmes qui furent tournées en plaisanterie. En un mot l'officier plus réservé, jouissant en secret des droits qu'il s'étoit acquis, et le vieillard passant à mes yeux pour un rival peu dangereux par ses désirs, que je croyois réduits à quelques regards favorables, nous nous sommes trouvés associés tous trois au même bonheur ; et peut-être mon illusion dureroit-elle

encore, si le premier amant ne m'en fût venu tirer sans le vouloir. Ayant obtenu la liberté de rentrer à Madrid, il reprit aussitôt la place qu'il avoit abandonnée; et s'il s'aperçut qu'il avoit des concurrents, la présence du vieillard et la mienne, qui étoit toujours accompagnée de bien des libéralités qu'il partageoit, ne blessa point sa délicatesse. Mais ne se croyant point obligé à la même contrainte qu'on avoit l'art d'exiger des autres, il se trahit par tant d'indiscrétions qu'elles me firent ouvrir les yeux; et, sans rompre trop durement avec la dame, je me suis retranché insensiblement au commerce de l'amitié, dans lequel j'ai la foiblesse de trouver encore de la douceur. La tranquillité de ce sentiment me fait goûter sans amertume toutes les qualités que je ne saurois m'empêcher de lui reconnoître. Je joins à cette satisfaction un plaisir que vous trouverez peut-être moins innocent; c'est celui d'observer sa conduite et de voir avec quelle adresse elle grossit tous les jours le nombre de ses amants. Le recueil de mes découvertes composeroit une histoire intéressante par la variété et l'agrément. Mais ce que je ne pénètre pas encore, ajouta-t-il, ce sont les vues qu'elle a sur mylord votre frère, et la manière dont il y répond. Je sais l'origine de leur liaison. Elle est nièce et héritière de notre ambassadeur en France; l'occasion du voisinage lui a fait chercher le moyen de se lier avec un homme aimable, sous prétexte de s'informer de

la santé de son oncle. Voyez le soin qu'elle prend de lui plaire, l'attention qu'elle marque pour tout ce qui sort de sa bouche, et l'air flatteur dont elle accompagne toutes ses réponses. Il tombera dans le piège, s'il n'a pas déjà le malheur d'y être, et vous lui rendrez un office fraternel de l'en avertir.

Je m'aperçus, en effet, que dona Figuerrez étoit uniquement occupée de ses attentions pour Patrice. Au moment que je tournai les yeux sur elle, en cessant d'écouter le gentilhomme, j'entendis le ton qu'elle prenoit pour marquer sa joie ou son admiration. Prévenu par le récit que je venois d'entendre, et plein encore de mon aventure avec madame de S....., je crus pénétrer ce voile trompeur, et je ne le trouvai point aussi imposant qu'on me l'avoit représenté. Cependant l'attitude et les discours de Patrice continuoient de me faire juger qu'il en étoit plus ébloui que moi, et je ne doutai point, en lui voyant soutenir le même air de prévention, qu'il ne fût plus engagé qu'il ne se l'imaginoit peut-être lui-même.

Le soir m'ayant rendu la liberté de l'entretenir seul, il n'attendit point que je le misse, par mes questions, dans la nécessité de s'expliquer. Vous avez vu dona Figuerrez, me dit-il d'un air sérieux, et vous lui avez trouvé, sans doute, un mérite supérieur à son sexe. J'ai voulu vous laisser le temps de la connoître, avant que de vous apprendre les

raisons que j'ai de la voir. Il continua de me raconter qu'ayant lié connoissance avec elle, à l'occasion de quelques lettres qu'il avoit reçues de l'ambassadeur d'Espagne à Paris, il avoit pris tant de goût pour son esprit, que, dans les communications qu'ils avoient ensemble, il lui avoit fait l'ouverture d'une partie des évènements de sa vie. L'histoire de son mariage n'avoit pas été oubliée, et n'ayant pu lui dissimuler, dans la suite, le chagrin qu'il avoit de recevoir si peu de nouvelles de son épouse, cette confidence avoit engagé dona Figuerrez à lui offrir l'entremise de l'ambassadeur pour en apprendre. Quoiqu'il fût peu naturel d'employer une voie si étrangère, lorsqu'il avoit toute sa famille à Paris, la crainte qu'il ne nous restât contre son épouse quelque ressentiment qui nous rendît trop froids à la servir, lui avoit fait accepter des offres qui n'étoient incommodes pour personne. Les premières lettres de l'ambassadeur l'avoient rempli de mille idées qui n'avoient encore pu s'éclaircir. Elles représentoient ma belle-sœur dans un état si brillant qu'il n'y avoit point reconnu la situation où il l'avoit laissée. L'ambassadeur, en louant ses charmes, dont il assuroit qu'il s'étoit instruit par ses propres yeux, parloit de la vie agréable qu'elle menoit à Paris, et la donnoit pour un modèle des agréments réunis de la fortune et de la beauté. Cette lettre, dont on n'avoit lu que des articles de cette nature à Patrice, lui avoit causé des

inquiétudes que dona Figuerrez avoit observées. Elle en avoit profité pour pénétrer plus avant dans les secrets de mon frère, et se faisant expliquer mieux ce qui paroissoit le chagriner, elle avoit employé toute son adresse pour réparer le mal qu'elle lui avoit imprudemment causé. Les lettres qui étoient venues à la suite n'avoient jamais apporté de nouvelles qui n'eussent été conformes aux désirs et aux idées de Patrice; et comme nous évitions avec soin, dans les nôtres, de lui apprendre ce qui n'étoit propre qu'à troubler inutilement son repos, il étoit parvenu à se persuader que l'ambassadeur s'étoit trompé dans ses premières relations.

Vous concevez, me dit-il, qu'avec les tendres alarmes que j'ai continuellement pour mon épouse, j'ai dû ménager une connoissance qui me procure, chaque semaine, des nouvelles si sûres de sa santé et de sa situation. J'ai eu l'injustice de les croire moins certaines de votre main et de celle de ma sœur, et j'ai continuellement le chagrin d'en recevoir trop rarement de mon épouse même, qui ne trouve point, apparemment, les mêmes douceurs que moi dans un commerce de lettres. Cependant le soin que M. l'ambassadeur a pris constamment de m'informer de tout ce qui la touche, m'a servi de remède contre les tourments de l'absence, et me console des nouveaux ordres du roi, qui me retiennent encore ici pour son service. Je

vois dona Figuerrez, ajouta-t-il, comme une ressource que la faveur de l'amour m'a ménagée à Madrid. Je lui parle moins d'elle-même que de mon épouse, et l'agrément de son commerce me tient lieu du bonheur que je ne puis trouver qu'en France.

On s'imaginera aisément combien ce discours, qui supposoit ma belle-sœur vivante, et sa conduite toujours aussi réglée que ses sentiments, dut me causer d'admiration. La bonne foi de mon frère m'effrayoit; et, dans l'indignation que j'eus de le voir trompé si cruellement par des étrangers, à qui je ne pouvois supposer les mêmes motifs que les miens, pour suspendre l'éclaircissement de son sort, je fus prêt de dissiper à ses yeux de si dangereuses ténèbres, qui me sembloient cacher nécessairement quelque mystère odieux. Cependant un moment de réflexion sur l'importance dont il étoit de le pénétrer me fit modérer aussitôt cette chaleur. J'affectai même d'entrer dans les idées de Patrice; et, sans lui communiquer ce que j'avois appris du caractère de dona Figuerrez, j'éloignai tout ce qui pouvoit nous ramener à cette conversation, pour m'assurer la liberté d'approfondir le lendemain des artifices que je ne voulois pas ignorer.

Il ne se présentoit point d'autre voie, pour me procurer ces lumières, que celle du gentilhomme espagnol à qui j'avois les obligations que j'ai rapportées. Malgré l'attachement qu'il conservoit

pour son ancienne maîtresse, je lui avois reconnu un fond de ressentiment, qui le disposoit toujours à suivre les nouvelles preuves qu'il pouvoit découvrir de sa perfidie, et à les relever même des plus fortes couleurs, pour se confirmer apparemment dans la résolution qu'il avoit prise de ne plus lui appartenir par l'amour. Je pressentis néanmoins, par d'autres épreuves, si je ne m'étois pas trompé dans cette conjecture, et croyant pouvoir m'ouvrir à lui, sans rien donner au hasard, je lui racontai tout ce que j'avois appris de mon frère, sans lui cacher que plusieurs faits constants, qui détruisoient absolument toutes les suppositions de Patrice, me faisoient soupçonner dona Figuerrez de quelque noire imposture. Une scène si nouvelle pour lui excita toute son ardeur pour en découvrir les ressorts. Comme ce n'étoit pas d'elle-même qu'il devoit attendre des éclaircissements, il conclut, après quantité de réflexions, qu'il n'en pouvoit espérer de plus certains que de ses lettres. Il connoissoit le lieu où elle les resserroit, et le plaisir qu'il se faisoit déjà de la trouver coupable de quelque nouvelle trahison fut un motif si puissant pour lui, qu'il résolut de risquer tout pour se rendre maître de son secret par ce vol. J'admirai que, dès le même jour, il eût pu réussir dans une entreprise dont il avoit senti la difficulté lui-même. Il me fit avertir de me rendre chez lui; et, triomphant de ce qu'il avoit déjà découvert, il me montra,

d'aussi loin qu'il m'aperçut, un paquet de lettres qu'il avoit enlevées avec la cassette où elles étoient contenues.

Il ne m'avoit pas communiqué la voie qu'il devoit employer pour me servir, et, quelque satisfaction que je ressentisse de lui voir de si sûrs éclaircissements entre les mains, je n'osai louer une témérité qui avoit quelque chose de choquant dans mes principes. Je commençai même par lui faire quelque reproche d'une action si peu mesurée, et j'exigeai du moins que les lettres qui ne paroîtroient point avoir de rapport à nos vues demeurassent inviolablement fermées. Il n'en avoit pas fallu lire un grand nombre pour pénétrer le fond d'un horrible complot. L'ambassadeur avoit conçu une vive passion pour ma belle-sœur dans le même temps que dona Figuerrez prenoit les mêmes sentiments pour Patrice. Les premières nouvelles qu'il avoit marquées à Madrid avoient été accompagnées de l'aveu de ses sentiments, que celle-ci s'étoit bien gardée de lire à mon frère. S'apercevant, au contraire, que le simple récit des divertissements de ma belle-sœur faisoit sur lui une impression trop vive, et que l'inquiétude qu'il en paroissoit ressentir pouvoit devenir assez forte pour lui faire abandonner promptement l'Espagne, elle avoit profité des lumières qu'elle avoit tirées de lui pour engager l'ambassadeur à ne plus rien écrire qui ne s'accordât avec l'idée que mon frère avoit de son épouse.

Son espérance étoit d'attendrir insensiblement son cœur, tandis que l'ambassadeur auroit la même liberté de former ses attaques sur celui de ma belle-sœur; et lorsqu'après divers évènements, dont je n'ai rapporté que ceux qui étoient venus jusqu'alors à ma connoissance, elle eut appris la mort infortunée de mylady, elle n'en conçut qu'une espérance plus vive de vaincre le cœur de Patrice, et de l'amener peut-être à lui offrir sa main avec son cœur.

L'ambassadeur étoit donc du nombre de ceux qui avoient conspiré contre la vertu de ma belle-sœur, et ses lettres faisoient foi qu'il ne s'étoit pas cru des plus malheureux. Il se plaignoit souvent néanmoins, dans les réponses qu'il paroissoit faire aux questions de sa nièce, que l'objet de sa passion ne prenoit pas pour lui des sentiments aussi sérieux qu'il l'auroit désiré pour son bonheur. Il la traitoit de volage et de capricieuse, qui ne paroissoit chercher que de l'amusement dans les plaisirs, et qui faisoit son moindre embarras du repos et de la satisfaction d'un amant. Ces plaintes étoient capables de la rétablir un peu dans mon opinion. Je croyois voir, par un témoignage qui ne m'étoit pas suspect, que s'il y avoit eu du dérèglement dans sa conduite, il étoit moins venu d'un goût pour la débauche grossière que de la légèreté de son humeur, ou comme l'avoit pensé le comte de S......, de la mollesse de ses sentiments. Quelqu'idée qu'on ait dû s'en former sur mon

récit, je lui dois cette justice, que l'ambassadeur, en confessant le degré de faveur où il croyoit être auprès d'elle, s'applaudissoit de son goût pour une femme si charmante, comme de la plus glorieuse fortune que l'amour pût lui offrir en France. Quel moyen néanmoins de concevoir qu'elle eût pu lui dérober le commerce qu'elle avoit avec un autre amant, sans la croire assez artificieuse pour l'avoir trompé par de faux dehors? Et dans cette supposition ne faudroit-il pas la regarder comme une coquette d'autant plus raffinée, que, ne pouvant devoir dans un âge si tendre tant d'adresse à l'expérience, on ne pourroit l'attribuer qu'à la corruption de son esprit et à la perversité naturelle de son caractère? A moins qu'on ne veuille faire honneur de tant d'art à l'habileté de madame de S...., qui n'avoit pas besoin, peut-être, d'un espace bien long pour former ses élèves.

Mais quel étoit le sort de Patrice, d'être retombé en Espagne dans les mains d'une femme du même caractère? Il n'avoit que la droiture de son cœur pour s'en défendre; car étant attaqué si méthodiquement par une femme aussi habile que dona Figuerrez, je n'ai jamais conçu qu'il eût pu se sauver autrement d'un péril qui se renouveloit tous les jours. Plein de l'idée de son épouse, il ne lui tomboit pas même dans l'esprit qu'une autre femme pût penser à lui plaire. Ainsi les coquetteries et les avances de l'Espagnole étoient des soins perdus pour elle. Il n'attribuoit ses manières

et ses expressions les plus flatteuses qu'à l'agrément naturel de son esprit, et au tour galant d'imagination qui règne assez communément en Espagne. Cette raison, jointe au plaisir qu'il avoit de recevoir par ses mains des nouvelles de son épouse, lui faisoit trouver plus de satisfaction auprès d'elle que dans toutes les assemblées de Madrid, où son mérite et sa naissance l'auroient fait recevoir avec distinction. Il n'avoit pas eu le même soin que moi de prendre des informations qui lui auroient fait regarder le commerce d'une femme si déréglée d'un autre œil. Il étoit donc sincèrement son ami, et toutes les ressources de la coquetterie ne lui avoient pas fait naître un sentiment plus tendre.

Après avoir lu avec beaucoup de soin toutes les lettres de l'ambassadeur, j'engageai le gentilhomme à remettre en ordre dans la cassette celles qui n'appartenoient point à notre dessein, et; l'ayant fait consentir à me laisser les autres, je le remerciai d'un service, par lequel j'étois bien persuadé qu'il avoit cherché à satisfaire sa curiosité plus que la mienne. Il me restoit à faire usage de tant de pièces importantes. Je me représentai quel avoit dû être l'embarras de dona Figuerrez, en apprenant de mon frère que j'arrivois de Paris, et que, n'ayant pu ignorer la mort de ma belle-sœur, c'étoit la première nouvelle que j'avois dû lui communiquer à mon arrivée. Elle avoit cru en effet tous ses desseins renversés; mais un coup d'œil lui ayant fait remarquer la tranquillité de

Patrice, elle avoit jugé ausitôt que, par quelques raisons que j'eusse pu lui cacher sa perte, il étoit impossible qu'il en fût informé; et s'attachant à cette pensée, elle n'avoit rien changé à son enjouement ordinaire. Cependant elle n'avoit pas cru mon silence sans mystère, et l'impatience de le pénétrer ne lui laissoit point de repos. Ainsi dans le temps que je pensois moi-même à la voir secrètement, pour la faire servir, peut-être malgré elle, à ma principale entreprise, elle avoit la même passion de m'entretenir, et je trouvai à mon retour chez Patrice un billet, par lequel elle me pressoit de me rendre chez elle.

Je m'y rendis sur-le-champ. L'utilité dont elle me pouvoit être se réduisoit à ménager avec adresse les tristes ouvertures qu'il falloit faire à Patrice. Je laissois à part ses intentions, qui ne me paroissoient pas fort à craindre pour lui; et, connoissant néanmoins le pouvoir qu'elle avoit sur son esprit, je ne doutois pas qu'elle n'eût la même habileté pour le consoler que pour lui plaire. Il m'importoit peu à qui je pusse avoir cette obligation, et ce qui étoit capable de m'inspirer de la reconnoissance ne m'imposoit aucune nécessité d'accorder mon estime. Elle me reçut avec un air de douceur et d'insinuation, qui m'obligea de me tenir en garde contre ses vues. L'exemple de madame de S. . . . me revenoit sans cesse à l'esprit. C'étoit néanmoins me donner beaucoup d'avantage sur elle, que de me confesser, dès l'entrée de

[redacted]

son discours, qu'elle fondoit de grandes espérances sur ma bonté; et continuant du même ton, elle me dit qu'elle estimoit assez mon frère pour souhaiter qu'il prît de l'inclination pour elle, qu'ayant appris la mort de son épouse, elle n'avoit pas jugé à propos de l'en instruire, et que j'avois apparemment quelque raison de lui en faire le même mystère, puisqu'il ne paroissoit pas que je l'en eusse informé; que la sienne pour se taire étoit la crainte d'affliger trop un homme pour qui elle avoit les sentiments les plus tendres, quoiqu'elle n'eût point encore été assez heureuse pour toucher son cœur; qu'elle savoit, par ses aveux continuels, la vive passion dont il étoit prévenu, et que prévoyant l'excès de douleur auquel il s'abandonneroit en apprenant sa perte, elle auroit souhaité de lui inspirer un peu d'amour avant que de lui faire cette ouverture, dans la vue de le fortifier contre des atteintes si imprévues; que si je voulois me prêter à son dessein, en différant, de concert avec elle, des éclaircissements qui pouvoient être aisément suspendus, elle ne désespéroit pas de triompher à la fin de son cœur, et qu'en prenant quelques informations sur sa naissance et sa considération dans le monde, je trouverois peut-être qu'elle n'étoit point indigne de porter quelque jour le nom de ma belle-sœur.

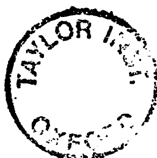
De ce discours, et de mille instances qu'elle y ajouta dans le doute où je la laissai quelque temps par mon silence, je ne m'arrêtai qu'à la

proposition de différer l'éclaircissement que j'apportois à mon frère, aussi long-temps qu'elle le souhaiteroit pour le succès de ses propres vues. Laissant tout le reste à part, je lui répondis, après quelques moments de méditation, que mon frère, croyant son épouse vivante, son erreur l'obligeoit à la même fidélité pour les engagements du mariage, et que je ne pouvois entrer par conséquent dans un complot qui l'exposeroit à s'écarter de son devoir. Mais pourquoi prendre, lui dis-je, un terme si long et si incertain ? N'est-il pas plus naturel et plus conforme à vos désirs de profiter, pour l'ouverture qui nous arrête, du goût présent que mon frère a pour votre mérite, et de remettre à lui inspirer des sentiments plus tendres, après le service que vous lui aurez rendu en faisant servir votre esprit et le pouvoir de vos charmes à sa consolation ? La reconnoissance vous fera peut-être accorder ce que vous vous plaignez de n'avoir point obtenu de l'amour. La fin de ce discours n'avoit pas toute ma sincérité ordinaire; mais c'étoit assez qu'elle n'en fût pas blessée, avec une femme dont je ne devois attendre que de l'artifice. Elle parut goûter mon conseil, et, sans me dire quels moyens elle avoit dessein d'employer, elle se chargea d'apprendre à mon frère sa perte, et le sujet de mon voyage.

Les jours suivants j'évitai de paroître chez elle. De quelque méthode qu'elle eût commencé à se servir, je m'aperçus que Patrice n'avoit pas sa

tranquillité ordinaire, et, ne pouvant douter de ce qui l'agitoit, j'étois surpris qu'il ne s'ouvrît point à moi par des témoignages plus déclarés de son inquiétude. Enfin, quatre jours n'étoient pas écoulés, que, rentrant le soir chez lui d'où j'observois de ne pas m'écarter, il monta d'un air furieux dans mon appartement; et, la voix comme étouffée par la violence de ses agitations, il se jeta dans un fauteuil, où il demeura quelque temps sans pouvoir prononcer une parole. Il la retrouva néanmoins, mais ce fut pour adresser au ciel mille plaintes de son sort, avant que de tourner une fois les yeux sur moi. Je le prévins : Quel transport! lui dis-je, et qu'auriez-vous appris d'assez terrible pour vous troubler à cet excès? Ah! toutes vos conjectures n'en approcheront jamais, me répondit-il avec un redoublement de furie, et si vous saviez de quelles horreurs on vient de m'empoisonner l'esprit, vous détesteriez la malignité des hommes, qui semble n'en vouloir qu'à l'innocence et à la vertu. Écoutez, écoutez, reprit-il d'un air qui ne me promit point une narration fort suivie; et vous, qui faites profession de vertu et d'honneur, apprenez par l'exemple d'autrui quelle récompense vous en devez attendre. Tout ce qu'il y a de gens d'honneur et de femmes vertueuses au monde n'y sont-ils pas intéressés? Et mêlant ainsi son récit de quantité d'exclamations, il m raconta que dona Figuerrez, après lui avoir fait

pressentir depuis plusieurs jours un secret d'importance, qu'elle paroissoit embarrassée à lui communiquer, venoit de lui faire enfin une horrible relation de la conduite de sa femme; qu'il n'avoit pu être un moment troublé par de si noires impostures, puisqu'elles n'étoient pas même revêtues du moindre air de vraisemblance; qu'il vouloit m'en faire juge moi-même, moi qui l'avois connue par une si longue familiarité, et qui avois toujours eu tant de lumières pour pénétrer le fond d'un caractère; qu'au lieu de cette modestie que je lui connoissois, et dont on pouvoit dire qu'elle étoit un modèle achevé pour son sexe, on lui attribuoit la conduite la plus libre et la plus dissolue; qu'on la représentoit à Paris, dans le goût de toutes sortes de débauches, elle qu'il avoit laissée, comme je le savois fort bien, dans la terre du comte, et qui avoit toujours préféré la solitude de la campagne au séjour de Paris. Mais, ce qu'il ne pouvoit répéter sans indignation et sans fureur, on parloit d'elle comme d'une femme galante, qui s'étoit fait connoître par plus d'une intrigue, et qui ne se piquoit pas de traiter ses amants avec trop de rigueur. C'étoit dona Figuerrez qui lui avoit vomi toutes ces horreurs, et qui n'avoit pas eu honte de les lui faire valoir comme un service d'importance, elle qu'il avoit prise jusqu'alors pour son amie, et à qui il avoit cru autant de bonté et de candeur que d'esprit et d'agréments. Il ne l'auroit pas accusée



néanmoins d'un si noir excès de calomnie, et sachant qu'elle entretenoit quelque relation de lettres en France, il auroit mieux aimé se persuader qu'elle avoit été trompée par d'infâmes correspondants; mais sur la chaleur avec laquelle il s'étoit élevé contre tant d'infernales accusations, elle avoit protesté qu'elle n'avançoit rien dont elle n'eût la preuve et le détail dans une multitude de lettres. Elle s'est imaginée, continua Patrice, que j'aurois la crédulité de m'en rapporter à sa parole. J'ai demandé la preuve qu'elle m'offroit dans ses lettres; et j'aurois voulu connoître en effet quel eût été le perfide qui eût osé faire passer si hardiment la malignité de son cœur sur le papier. Mais qu'est-il arrivé? Dona Figuerrez, après s'être défendue long-temps, sous prétexte de ne commettre personne, a feint de m'aller chercher les lettres prétendues, et revenant au même instant avec des exclamations contrefaites, elle s'est plaint de la perte d'une cassette où tous ses papiers étoient renfermés. Jugez, ajouta Patrice, quelle impression peut faire sur moi un artifice si grossier. Je l'ai quittée sur-le-champ, en croyant lui faire grace de ne pas l'accabler d'injures; et j'ai juré de ne la revoir jamais.

Cependant, reprit-il en me regardant d'un œil douloureux, n'est-il pas vrai que je suis le plus malheureux de tous les hommes? Que me veut cette Figuerrez? Quelle raison la porte à détruire la réputation de ma femme, et à me

remplir l'imagination de ces affreuses chimères? Est-ce elle qui les invente? Les a-t-elle reçues effectivement de l'ambassadeur d'Espagne ou de quelqu'autre correspondant? Ah! si j'osois penser que Sara Fincer eût été capable d'une si lâche vengeance....

Je l'interrompis, et ce nom respectable me parut mêlé si mal à propos parmi tant d'invectives, que je lui fis honte d'un soupçon indigne de lui. Je l'avois écouté tranquillement jusqu'alors, et, réfléchissant sur chaque mot que j'entendois, je n'avois pas eu peine à comprendre tout ce qu'il m'avoit raconté. Il étoit clair pour moi que dona Figuerrez avoit cru prendre la meilleure voie pour le préparer à sa perte, en lui apprenant que sa femme méritoit peu d'être regrettée. Les lettres qu'elle avoit voulu produire étoient celles que j'avois entre les mains. Aussi Patrice, qui ne me vit donner aucun signe d'étonnement, ni d'autre marque de chagrin et d'ardeur qu'au nom de Sara Fincer, parut-il me regarder avec quelqu'air d'embarras. Il sembloit que, malgré toute sa prévention en faveur de son épouse, mon silence fît naître des doutes dans son cœur, et qu'il attendît mes explications pour sortir de cette incertitude. La mienne n'étoit guère moins gênante. Que pouvois-je lui répondre sans m'engager trop, et sans me mettre dans la nécessité de venir tout d'un coup au point où je ne voulois arriver que par de nouveaux ménagements. Loin de penser,

[redacted]

comme dona Figuerrez, qu'il fallût commencer par l'infidélité de sa femme, j'avois cru le devoir laisser dans une ignorance éternelle sur cet odieux article; et, sans connoître l'amour par expérience, je jugeois que, de toutes ses pertes, celles qu'il éprouve par la perfidie sont les plus humiliantes et les plus cruelles. Mais étoit-il possible de réparer une indiscrétion que je n'avois pas prévue? Le pouvois-je du moins sans altérer la vérité, qui méritoit encore plus d'être ménagée? Et puisqu'il en falloit venir tôt ou tard à des éclaircissements inévitables, pourquoi négliger une occasion que Patrice m'offroit lui-même, et où je lui épargnois en quelque sorte toute l'émotion qu'il avoit déjà ressentie.

Cependant les raisons qui m'en avoient empêché jusqu'alors furent encore les plus fortes. J'en trouvai même une nouvelle dans le doute injurieux qu'il avoit marqué à l'égard de Sara Fincer. Facile à se prévenir contre ceux qu'il croyoit mal disposés pour sa femme, qui me répondoit qu'il n'auroit pas pour moi la même injustice, et que je ne lui deviendrois pas odieux tout d'un coup, par la seule raison que je ne pouvois paroître aussi affligé que lui de son malheur? Il me sembloit d'ailleurs que dona Figuerrez méritoit, par la docilité qu'elle avoit eue pour mon conseil, de ne pas demeurer dans l'embarras où je l'avois jetée, en conservant ses lettres; et si sa coquetterie devoit être punie par quelqu'humiliation, je

n'avois aucune raison de vouloir contribuer à son châtiment. Il dépendoit de moi, en lui faisant restituer secrètement ses lettres, de la mettre en état, non seulement de justifier la vérité de son récit, mais d'achever tout à la fois ce qu'elle avoit entrepris ; et s'il étoit à craindre que Patrice ne conçût trop de haine pour la source d'où lui viendroient tant d'affreuses lumières, c'étoit encore une raison de souhaiter qu'elle tombât sur une coquette, qui cherchoit bien moins à le servir, qu'à satisfaire sa vanité ou son ambition, en travaillant à séduire son cœur.

Ma réponse fut donc tournée d'une manière si équivoque, que Patrice, ardent à saisir tout ce qui flattoit ses idées, n'y vit que la réfutation des injurieuses confidences de dona Figuerrez. Un mari moins aveuglé par l'amour auroit eu quelque défiance de l'air et du ton que j'affectai ; car, non seulement mes expressions, mais tous les mouvements extérieurs qui accompagnent la voix, furent mesurés avec assez de soin pour ne pas m'exposer au reproche de l'avoir trompé par de fausses apparences, et je comptois moins sur ce que je lui disois de favorable que sur la disposition où il étoit en m'écoutant. Aussi ses réflexions me mirent-elles en danger de me trahir. Je ne pus l'entendre parler de son bonheur avec transport, et se prétendre d'autant plus heureux qu'il excitoit assez d'envie pour irriter la calomnie et la haine, sans le plaindre de son aveuglement, et

sans l'exhorter même ouvertement à modérer des félicitations que l'inconstance des choses humaines rendoit sujettes à de grands revers. Rien n'étoit capable de lui rendre ses préventions suspectes. Il me prit vingt fois à témoin de la modestie et de la vertu de son épouse, et, ne faisant point attention si je lui répondois, il continuoit de s'applaudir d'avoir en partage une femme dont la sagesse étoit du moins égale à ses charmes.

J'abandonnai au ciel le soin de guérir sans violence de si puissants préjugés, et le jour suivant j'employai toute mon adresse à faire remettre à dona Figuerrez les lettres de son ambassadeur, sans qu'elle pût soupçonner à qui elle devoit cette restitution. J'avois prévu fort juste qu'elle ne se reverroit pas plutôt ce trésor entre les mains qu'elle en feroit avertir mon frère. Il balança s'il devoit retourner chez elle, et m'avertissant des motifs qu'elle avoit de l'en prier, il me fit des railleries de son obstination, qu'il commençoit à soupçonner de quelque mélange de tendresse. Sa visite fut courte. Je le vis revenir, pensif à la vérité, et le visage assez abattu pour me persuader qu'il n'avoit pas l'esprit tranquille ; mais si déterminé néanmoins à rejeter toutes sortes de lumières, qu'affectant de sourire aussitôt qu'il me vit, il me dit d'un ton ironique qu'il venoit de voir le chef-d'œuvre de la malignité. J'ai lu plusieurs lettres, ajouta-t-il, qui contiennent en effet une partie de ce qu'on m'avoit raconté ; mais vous ne douterez

pas un moment que dona Figuerrez ne les ait composées depuis hier, pour réparer l'imprudence qu'elle avoit eue de s'être un peu trop avancée.

J'avoue que cette confiance fit monter mon embarras au comble ; je ne répliquai que par un mouvement de tête qui ne l'empêcha point de continuer. Mais ce que vous aurez peine à comprendre, tant il est rare, ajouta-t-il, qu'on porte si loin la hardiesse, c'est que, piquée du refus que j'ai fait de la croire, et pour confirmer apparemment ses calomnies, elle m'a soutenu que ma femme est morte. Frappé malgré moi d'une si ridicule nouvelle, je n'ai pu m'empêcher de lui répondre plus sérieusement que vous étiez arrivé tout récemment de France, et qu'elle oublioit, sans doute, de vous avoir vu chez elle il y a deux j ours. Elle m'a dit que vous n'ignoriez pas plus qu'elle la mort de ma femme, et que j'en recevrois de vous les mêmes assurances. Cette folle effronterie m'a fait sortir de son appartement sans répliquer.

Malgré l'air tranquille et riant auquel il se forçoit encore, il me regardoit si attentivement pendant son discours, que j'eus besoin de toute ma fermeté pour ne pas changer de contenance. Je méditois en l'écoutant quel ton je prendrois pour lui répondre ; et, lorsqu'il eut fini, je n'eus rien de plus prompt à lui dire qu'une simple réflexion sur l'ardeur de dona Figuerrez, à qui

d'éloges ; elle parut si affligée de l'opinion qu'il avoit dû prendre d'elle depuis qu'il l'avoit crue capable de lui en imposer par des calomnies, et si piquée contre moi, qu'elle accusoit avec raison de l'avoir laissée dans le précipice où je l'avois engagée, que je ne pus douter que le mérite de mon frère n'eût fait une véritable impression sur son cœur.

Les ordres du roi, dont l'exécution retenoit Pàtrice en Espagne, avoient été remplis par son zèle, et la seule cause de son retardement étoit le délai des ministres, qui lui avoient fixé, pour la réponse de leur maître, un temps assez éloigné. Je me trouvai porté, par la crainte qui me restoit des menaces de dona Figuerrez, à faire durer notre promenade jusqu'au temps où je prévoyois que notre retour en France pourroit être reculé. Mon frère, à qui je fis cette proposition, la goûta sans en pénétrer le motif. Nous laissâmes à Madrid un de nos gens, avec ordre de tenir prêts nos équipages pour le jour où nous avions réglé d'y rentrer, et la réponse de la cour étant une affaire d'un moment, nous comptions de reprendre dès le lendemain la route de France. Rien ne pouvoit flatter davantage l'impatience que Patrice avoit de se revoir à Paris.

Pendant notre voyage, mille circonstances me présentèrent l'occasion de m'ouvrir à lui ; mais, après avoir différé si long-temps, je ne me crus obligé, par aucune raison, de me hâter ; et le

remède que j'espérois de l'ancienneté de ses malheurs se fortifiant de jour en jour, je me persuadai à la fin qu'il ne seroit pas trop tard d'en venir aux dernières ouvertures sur la route de Madrid à Paris. Nos entretiens, dans celle que nous fîmes pour satisfaire notre curiosité aux environs de la capitale d'Espagne, roulèrent sur des sujets fort opposés au principal objet dont j'étois rempli. Les propriétés du pays, la politique, la religion, les lettres fournissoient toujours une matière fort abondante à deux voyageurs qui s'étoient efforcés d'acquérir quelques lumières par leurs études. Nous n'éprouvâmes point un moment la langueur de l'ennui. Cependant je ne pouvois être continuellement près de Patrice, et le voir dans cette tranquillité, sans gémir de sa situation. La tristesse, la mort, toutes les passions violentes me sembloient voltiger sans cesse autour de lui, avec une avidité cruelle de trouver l'entrée de son cœur. J'avois perpétuellement ce triste spectacle devant les yeux ; et dans l'amertume que j'en ressentois, la tendresse et le zèle me faisoient souvent adresser au ciel des prières ardentes, qui me coûtoient un double effort pour les dérober à mon malheureux frère.

Notre projet s'étant exécuté sans obstacles, nous quittâmes Madrid presqu'en y arrivant, et notre diligence à nous en éloigner fut proportionnée à l'ardeur de Patrice pour revoir ce qu'il avoit de plus cher. Il étoit temps de penser que les

délais, la dissimulation, les adoucissements mêmes ne pouvoient plus m'être d'aucun usage. Ce ne fut pas néanmoins dès le premier jour que je commençai le triste office qui faisoit depuis si long-temps le supplice de mon cœur. J'en laissai passer huit que j'employai autant à combattre mes répugnances qu'à préparer mes termes : il me sembloit que c'étoit gagner quelque chose que de différer. Enfin un petit village où le mauvais temps nous obligea de passer la nuit me fit renaître une occasion à laquelle j'avois renoncé mille fois, par le tour philosophique qu'y prit notre conversation. J'interrompis Patrice au milieu d'une réflexion excellente ; et prévoyant à quoi ce qu'il m'avoit déjà dit pouvoit le conduire : Arrêtez, cher frère, lui dis-je avec un profond soupir, et ne faites pas difficulté de me parler sincèrement. Vous sentez-vous toute la fermeté qui paroît dans vos principes, et croyez-vous que l'usage d'une si haute philosophie ne surpasse point vos forces ? Il parut surpris de cette question. Cependant, sans balancer sur sa réponse : Peut-être ne vous promettrois-je pas, me dit-il, la même vigueur d'esprit à tous les moments du jour, et je me souviens de mille occasions fatales où je me suis trouvé plus foible que mes maximes ; mais dans un instant tel que celui-ci, plein comme je le suis de toutes les idées que nous venons d'agiter, et dans le degré de chaleur dont elles ont enflammé ma raison, il y a peu d'épreuves auxquelles je ne

me crusse assez fort pour résister. Eh bien ! cher Patrice, repris-je, faites donc usage de ce moment de force. Je vous l'ai caché à regret, et le ciel m'est témoin que tous mes déguisements et mes délais n'ont point eu d'autre source que la tendre amitié que j'ai pour vous. Mais nous touchons au moment où vous serez éclairci malgré moi. Votre femme est morte, vous l'avez perdue depuis plusieurs mois ; et si c'est une consolation pour vous d'apprendre que sa conduite ne l'a pas rendue digne de vos regrets, je confirme du moins une partie des accusations de dona Figuerrez. J'aurois continué, si le mouvement que je lui vis faire n'eût été capable de m'inspirer de l'effroi. Un air furieux de trouble et de désespoir avoit chassé d'abord la douceur qui étoit la parure naturelle de son visage, ce qui n'avoit pas empêché néanmoins qu'il ne m'eût prêté toute son attention jusqu'au dernier mot ; mais après avoir combiné apparemment les faits et les témoignages, ne voyant aucun prétexte pour se défier de moi, et rappelant toutes les relations de dona Figuerrez, dont j'avois confirmé si nettement la meilleure partie, il perdit, pendant un moment, tout empire sur lui-même, jusqu'à porter brusquement la main sur la garde de son épée, comme s'il n'eût plus songé qu'à se percer le sein. Je n'attribuerai qu'au secours du ciel ou à la force réelle de son ame le second mouvement par lequel il se défendit du premier ; car j'étois trop éloigné de lui

pour arrêter un transport si brusque. S'il avoit porté furieusement la main sur son épée, il la retira du même air, après une réflexion d'un moment; et s'étant jeté sur la première chaise, en levant les yeux au ciel et en y étendant les bras, il fut long-temps sans me faire entendre un mot ni un soupir. Je m'approchai de lui; il m'écarta d'une main, tandis qu'il se couvroit les yeux de l'autre. On l'auroit pris pour un criminel qui étoit effrayé par ses remords, et le crime d'autrui lui causoit autant d'horreur qu'auroient dû faire les siens, s'il eût été coupable.

Le mouvement de sa main ne m'étoit point échappé, et sûr, par celui qui avoit succédé aussitôt, que le premier transport de son cœur avoit été rétracté, je ne me hâtai point de vouloir dissiper la douleur et la confusion où je le voyois abîmé. C'étoient des sentiments dont je n'appréhendois plus la même violence. J'affectai même de garder long-temps un morne silence, pour lui laisser le temps de s'apercevoir que je partageois sincèrement ses peines; et que si j'avois eu la cruauté de les lui causer, j'avois commencé bien plus tôt que lui à les ressentir. Je m'attendois qu'après s'être livré intérieurement à toute l'impression d'un coup si terrible, il alloit m'adresser ou de justes imprécations contre la perfidie, ou des plaintes plus tristes et plus tendres, que je me serois bien gardé de combattre ou de condamner; mais se levant après un quart d'heure

de silence, et continuant de se couvrir les yeux de la main, il fit signe à son valet de chambre, que j'avois déjà fait appeler pour le servir, de le conduire dans le lieu où il devoit passer la nuit. En passant devant moi, il me fit une inclination respectueuse, qui m'excita à lui dire quelques mots pour l'arrêter. Le même signe de main qu'il m'avoit déjà fait pour m'éloigner de lui me fit comprendre que j'entreprendrois inutilement de le suivre. J'ordonnai à ses gens d'écarter de lui ses armes, et tout ce qui ne sert quelquefois que trop utilement de secours à la douleur.

En me retirant moi-même dans ma chambre, à quel excès d'amertume ne pris-je pas plaisir à me livrer? Quelles furent mes exclamations! Quels cris tendres et douloureux n'adressai-je point au ciel! O Patrice! O frère digne d'un meilleur sort! Quelles douceurs n'auriez-vous pas trouvées dans ma compassion, si vous en aviez vu tout l'excès, ou si c'étoit une consolation, dans l'extrême infortune, de connoître un cœur tendre qui la partage.

J'ajoutai à l'ordre que j'avois donné aux domestiques, celui de veiller à la porte de sa chambre, et d'y entrer sans affectation au moindre mouvevement qu'ils entendroient. Pendant toute une nuit que je passai à genoux devant le ciel, le cœur gros de gémissements, qui ne s'exhaloient que par l'ardeur de mes prières, il me vint mille

fois à l'esprit d'aller le surprendre, et de lui faire recevoir, malgré lui, les secours de mon zèle. Mais je connoissois son caractère : incapable de se livrer au dehors lorsqu'il avoit l'ame occupée de quelque sentiment ; jaloux de la solitude jusque dans les plus légers intérêts qui étoient capables de toucher son cœur ; combien mon importunité n'auroit-elle pas redoublé ses peines ? Je m'attendois néanmoins qu'il m'accorderoit le jour suivant la liberté de le voir, et j'avois déjà préparé les discours qui convenoient à mes sentiments et à sa situation. Mes espérances furent vaines. En me présentant le matin à sa porte, j'appris de son valet de chambre qu'il vouloit absolument être seul, et que je n'étois pas excepté de ses ordres. Je n'insistai point, trop content de la modération dans laquelle on me rendoit témoignage qu'il avoit passé la nuit ; ses soupirs avoient été le seul bruit qui s'étoit fait entendre. Tout ce jour fut pour moi un nouvel exercice de compassion et de douleur. Ma peine redoubla le soir, en apprenant du valet de chambre qu'il étoit atteint d'une fièvre dangereuse, et qu'en touchant ses mains sans affectation, on les avoit trouvées si brûlantes, qu'à peine en avoit-on supporté l'ardeur. Je fis une nouvelle tentative pour le voir, et s'il ne rejeta point trop durement ma proposition, il me fit faire une réponse qui fut encore une loi plus forte pour la tendresse de mon cœur. Il se figuroit, me

fit-il dire, à quel point j'étois touché de sa douleur, et il étoit sensible à ma compassion; mais, dans les transports violents qu'il avoit à combattre, il étoit résolu de ne sortir de sa chambre que mort ou tranquille. Toute la pitié dont j'étois pénétré ne m'empêcha point de sourire tendrement de cette réponse. Je pris le parti de l'abandonner à l'excellence de son caractère; aussi sûr qu'il se rendroit digne de la protection du ciel, que je l'étois qu'elle n'abandonneroit point tant de droiture et de bonté.

Nous avions déjà passé un jour et deux nuits dans un misérable lieu où nous trouvions à peine les commodités les plus nécessaires à la vie. Le matin du second jour, étant sorti de l'hôtellerie pour prendre l'air, je vis de loin une chaise qui s'avançoit avec toute la diligence de la poste, précédée et suivie de plusieurs domestiques à cheval, qui donnoient un air d'importance au maître de l'équipage. Un mouvement de curiosité m'ayant fait attendre que ce cortège passât devant moi pour l'observer, je fus surpris de m'entendre appeler par mon nom, et beaucoup plus encore de voir paroître à la portière de la chaise dona Figuerrez, qui joignoit divers signes de joie et d'amitié aux cris par lesquels elle s'efforçoit tout ensemble et de se faire reconnoître de moi et d'arrêter son postillon.

Quoique ma première pensée fût de regarder

cette apparition comme un contre-temps, je ne pus lui refuser les politesses que je devois autant à notre liaison qu'à son sexe. Elle n'eut rien de si pressant que de me demander si j'étois avec mon frère. Il auroit fallu faire trop de violence à la vérité pour le déguiser. Je lui répondis que j'étois arrivé avec lui dans le même village, et qu'une maladie subite, qui le retenoit au lit, nous forçoit de nous y arrêter. Ensuite m'étant rappelé immédiatement le chagrin qu'elle avoit eu de passer à ses yeux pour auteur ou complice d'une multitude de calomnies, je pensai que le hasard l'amenant ainsi sur nos traces, je devois profiter de l'occasion qu'il m'offroit pour réparer la part que j'avois eue à sa peine. Il entra même dans mes premières réflexions, qu'après m'avoir marqué tant d'estime et de goût pour mon frère, elle pourroit s'employer avec quelque zèle à sa consolation; et de toutes ces idées je conclus que, sans blesser la bienséance, je pouvois l'inviter à descendre, pour se reposer un moment dans le même lieu. O ciel! doutez-vous, s'écria-t-elle aussitôt, que mon voyage ne soit fini, lorsque je rencontre ce qui me l'a fait entreprendre? Ce village est mon terme, puisque je vous y retrouve. Et se faisant aider à descendre, elle m'embrassa avec autant de tendresse et d'ardeur que si elle m'eût pris pour l'objet de son voyage et de ses caresses.

Elle commençoit à se plaindre de mes injustices, autant pour avoir laissé mon frère dans une erreur dont elle s'étoit ressentie par la perte de son estime, que pour l'avoir porté à quitter si brusquement Madrid, qu'il avoit négligé en partant un grand nombre de ses meilleurs amis. J'interrompis ses plaintes par les excuses que je croyois lui devoir sur la première, et je lui confessai, sans détour, que si je m'étois rendu coupable de quelque chose à Madrid, ma faute étoit réparée depuis deux jours, par l'ouverture que j'avois faite à mon frère. Vous jugerez, lui dis-je, par l'état où vous l'allez voir, des raisons que j'avois de la retarder. Son impatience augmentant, elle ne parloit que de se faire conduire directement à sa chambre; mais je modérai cette chaleur, en lui apprenant qu'il ne pouvoit être vu qu'avec précaution, et que moi-même, qui me flattois d'en être aimé, j'étois depuis deux jours à solliciter la permission de le voir. Elle me promit d'entrer dans les mêmes mesures, et, m'accompagnant à pied jusqu'à l'hôtellerie, elle eut le temps de me raconter les motifs qui l'amenoient en France. J'en ai trois, me dit-elle, avec les graces qui ne l'abandonnoient jamais, et je vous avoue que j'avois besoin du premier pour servir de voile aux deux autres. L'ambassadeur étant mon plus proche parent, on est prévenu du dessein où j'étois depuis longtemps de prendre l'occasion de son ambassade

pour faire le voyage de Paris. Mais pourquoi le dissimuler? J'ai l'image de votre frère dans le cœur. Je ne puis me consoler de l'opinion qu'il s'est formée de moi. J'irois au bout du monde pour le suivre, et le forcer de rendre justice à mes intentions. Vous, qui m'avez attiré sa haine, n'êtes-vous pas obligé, ajouta-t-elle, de lui faire connoître mon innocence? Je ne désavouai point que ce ne fût un devoir pour moi, et c'étoit l'avoir déjà rempli de m'être enfin expliqué avec mon frère. Nous arrivâmes à l'hôtellerie. Je fis proposer à Patrice de recevoir notre visite. Le nom de dona Figuerrez et son arrivée imprévue le réveillèrent de son mortel assoupissement. Non seulement il se reprocha de l'avoir traitée avec mépris, mais se rappelant toutes les mesures qu'elle avoit gardées pour lui donner les premières nouvelles de son malheur, il reprit, avec la reconnoissance qu'il crut devoir à son amitié, tous les sentiments d'estime qu'il avoit eus pour son mérite. Cependant il se contenta de lui faire donner ces assurances par son valet de chambre, et, s'excusant sur le désordre où elle ne pouvoit douter qu'il ne fût, il la fit prier de trouver bon qu'il se dispensât de la recevoir.

Elle ne parut point choquée de ce refus. Plaignant au contraire sa situation, dont on lui faisoit une triste peinture, elle me dit, de ce ton qui suppose déjà une familiarité bien établie : Hé

bien, mon cher doyen, nous attendrons qu'il consente à nous voir, et nous aurons le plaisir de penser qu'il nous sait bien proches de lui. Je ne m'opposai point à la résolution qu'elle marquoit ainsi de s'arrêter. La solitude de Patrice ne pouvoit être aussi longue qu'il paroissoit se le proposer. Les affaires du roi l'appeloient nécessairement à Saint-Germain, et si sa fièvre ne devenoit pas une maladie assez sérieuse pour justifier son retardement, je savois qu'ayant marqué au roi mon départ de Madrid, il devoit être persuadé que ce prince comptoit les jours de notre marche. Je chargeai son valet de lui en rappeler le souvenir, et je regardai même cet avis comme une épreuve qui me feroit juger de la profondeur et du danger de ses plaies. Il ne répondit rien au discours de son valet de chambre, comme s'il eût été également insensible au soin de ses devoirs et à celui de sa vie.

Cette obstination me parut un si dangereux effet de sa douleur, que je commençai à méditer plus sérieusement sur les moyens de le tirer de sa léthargie ; mais le jour n'étoit pas fini, que dona Figuerrez, plus adroite ou moins réservée que moi, avoit trouvé le moyen de s'introduire dans sa chambre, et, comptant sur la familiarité dans laquelle elle avoit vécu long-temps avec lui, elle avoit gagné, par ses manières insinuantes autant que par la surprise que sa présence lui avoit

causée, de se faire souffrir et de se faire écouter. J'appris d'elle-même, à son retour, ce qui s'étoit passé dans cet entretien. Il lui avoit fait des satisfactions fort soumises de la difficulté qu'il avoit eue de s'en rapporter à son témoignage; et parlant de son malheur en homme qui n'espéroit pas d'y survivre, il l'avoit priée de se charger auprès de moi d'une commission dont il n'avoit pas, me dit-elle, la force de s'acquitter lui-même. La vue du doyen, lui avoit-il dit, est un supplice plus insupportable pour moi que la mort. Il triomphe, sans doute, du sujet de mes peines. Je l'ai trouvé constamment opposé à mon mariage. Il a dû souhaiter par la même raison de le voir tourner malheureusement. Et comment me persuadera-t-il jamais qu'ayant ma femme devant les yeux, et se trouvant témoin de sa conduite, il n'ait pu s'opposer à tout ce que vous m'avez raconté de son dérèglement; lui à qui le ton de censeur est si naturel, et qui s'est fait, pendant toute sa vie, une étude de chagriner sa famille par des excès de morale? Comptez qu'il a pris un plaisir malin à voir tomber ma femme par degrés, et qu'il s'applaudit d'un effet qui semble prouver la supériorité de ses vues sur les miennes. Ce n'est point une confidence que je vous fais, continua-t-il; dites-lui de ma part ce que je ne me sens point le courage de reprocher à un frère, mais ce que je suis sûr de ne lui pardonner jamais.

Et comme je suis chargé des affaires du roi, qui ne consistent plus qu'à lui remettre le traité que je viens de faire en son nom avec la cour d'Espagne, proposez à mon frère d'achever ma commission en le portant à Saint-Germain. Je lui aurai la double obligation de me délivrer de sa présence, et de me procurer la liberté de fuir également le reste des hommes, avec qui je ne veux plus avoir le moindre commerce.

Dona Figuerrez, flattée de la confiance qu'il lui avoit marquée par ce discours, et prévoyant, sans doute, que pour le guérir de sa tristesse, autant que pour le dessein qu'elle avoit de gagner son cœur, il lui deviendroit aisé d'employer dans mon absence tout ce qu'elle avoit d'esprit et d'artifice, n'avoit répondu que pour approuver son dessein, et pour l'exhorter même à n'en pas changer. En me faisant ce récit, dont elle affecta de n'adoucir par aucune politesse tout ce qu'il avoit d'humiliant pour moi, elle entreprit de me persuader aussi que le repos et la solitude étant ce qui convenoit le plus à sa situation, je devois lui accorder la satisfaction qu'il me demandoit, et me reposer sur elle du soin de calmer son esprit. Ensuite s'imaginant donner plus de vraisemblance à cette promesse par l'aveu formel de ses sentiments, elle me déclara que, ne se croyant point indigne de l'affection d'un honnête homme, son espérance étoit de mériter celle de mon frère par

toutes les marques qu'elle pourroit lui donner d'une honnête passion, pour le conduire, s'il étoit possible, à lui accorder quelque jour le nom de son épouse. Vous me voyez engagée par cette vue, me dit-elle, non seulement à ne rien épargner pour rétablir sa santé et son repos, mais à le faire changer de disposition pour vous, et à me faire un mérite de conserver la paix et l'amitié dans votre famille. Partez, mon cher doyen, chargez-vous de la commission qu'il vous abandonne, et ne doutez pas que mes soins ne vous le fassent retrouver tel qu'il doit être pour vous, lorsque nous vous rejoindrons à Paris ; car vous jugez bien, ajouta-t-elle en souriant, que je lui ferai perdre bientôt sa haine pour le monde et la résolution où il est de le fuir.

Avec quelque chagrin que j'eusse entendu ce long discours, je me sentis moins affligé de l'injustice de mon frère, que l'amitié me fit regarder aussitôt comme le délire d'un cœur et d'un esprit malade, que je ne fus piqué de la hardiesse et de la présomption d'une femme que je n'avois pas vue quatre fois dans ma vie. Comment s'attribuoit-elle le droit de régler ma conduite et les intérêts de ma famille ? Patrice avoit été son ami ; et je comprenois bien que pendant plus de quatre mois qu'il avoit passé à Madrid, ayant été peu de jours sans la voir familièrement, il pouvoit avoir eu pour elle une confiance et des

ouvertures sur lesquelles elle établissoit une partie de ses espérances. Mais étoit-elle déjà si sûre de sa tendresse, qu'elle se crût autorisée à prendre de l'empire sur ce qui dépendoit de lui; et d'un autre côté se figuroit-elle que j'eusse d'autre dépendance de mon frère, que celle de la tendresse du sang et du zèle de la religion? Il entroit peut-être dans ce ressentiment un peu de jalousie; mais je la croyois juste, en considérant que Patrice accordoit à une étrangère des marques de confiance et d'amitié qu'il m'avoit refusées. Le soupçon qu'il avoit de mes sentiments me paroissoit pardonnable dans les premières agitations de sa douleur, mais je ne pouvois lui passer de se livrer à son injustice, jusqu'à la faire éclater par une conduite aussi dure que ses discours. Enfin, loin de me rendre à la proposition qu'on me faisoit de sa part, je protestai à dona Figuerrez que rien ne me feroit consentir à l'abandonner un moment, et que je ne lui ferois pas non plus le tort d'achever une commission dont le roi ne pouvoit demander compte qu'à celui qu'il en avoit chargé.

Dona Figuerrez se fit sans doute un mérite auprès de lui de l'exactitude offensante avec laquelle elle m'avoit rapporté ses termes, et je n'ose garantir qu'elle n'ajouta point quelque chose aux miens pour empoisonner ma réponse. Le reste du jour se passa sans aucun incident,

et je ne l'employai qu'à réfléchir sur le malheureux prix de mon zèle, qui ne m'avoit jamais attiré de mes frères que des chagrins et des humiliations. Vers le milieu de la nuit, dans le temps que l'amertume de mes idées tenoit le sommeil fort éloigné de mes yeux, j'entendis un bruit de chevaux et de voitures, que je pris pour l'équipage de quelque voyageur. L'espèce de repos dont je jouissois, par la liberté que j'avois du moins de m'abandonner à mes tristes réflexions, n'en fut pas troublé, parceque je n'avois pas le moindre pressentiment des nouvelles douleurs qui me menaçoient. Mais à mon réveil, qui fut un peu retardé par l'insomnie où j'avois passé toute la nuit, Jacin, mon ancien valet, m'apprit que Patrice étoit parti avec ses gens, et qu'il avoit laissé pour moi une lettre qu'on n'avoit remise à Jacin même que lorsqu'il étoit sorti du lit. Je l'ouvris avec tout le trouble que cet avis devoit me causer. Elle contenoit en peu de lignes, que ne pouvant supporter le monde, ni moi, ni lui-même, il alloit se retirer dans quelque solitude, où il ne vouloit plus de communication qu'avec des êtres muets et insensibles, qui ne seroient capables ni de le persécuter, ni de le trahir. Il laissoit, ajoutoit-il; dans la chambre qu'il avoit occupée, une cassette dans laquelle je trouverois les pièces qu'il devoit remettre au roi, avec quelques instructions qu'il y avoit jointes pour moi,

et qui me suffiroient pour répondre aussi parfaitement que lui-même à l'attente de ce prince. Il me supplioit de lui faire goûter ses excuses, faisant assez de fond sur sa bonté pour ne pas douter qu'il ne les trouvât justes.

Il ne me vint pas le moindre doute que dona Figuerrez ne fût partie avec lui, et cette pensée augmentant ma douleur, je laissai échapper devant Jacin mille plaintes qui lui firent pénétrer une partie de mes agitations. A l'égard de dona Figuerrez, il se hâta de m'apprendre qu'elle étoit encore ensevelie dans le sommeil, et qu'il étoit fort trompé si elle avoit été mieux informée que moi du départ de mon frère. Je sentis mon courage renaître sur cette assurance, et formant aussitôt un dessein qui me satisfaisoit autant du côté de dona Figuerrez, dont il me faisoit tirer une vengeance innocente, que de celui de mon frère, à qui il me donnoit encore l'espérance de me rendre utile malgré lui-même, je donnai ordre à Jacin de faire mettre promptement les chevaux à ma chaise. J'étois résolu de partir sur-le-champ, c'est-à-dire, avant que la dame espagnole fût réveillée, et de suivre Patrice avec tant de diligence, que, n'ayant point d'autre route que celle de la poste, il ne pût m'échapper avant la fin du jour.

Mes ordres furent exécutés. Je m'éloignai de l'hôtellerie avant que dona Figuerrez eût appelé ses gens; et poussant la vengeance aussi

loin que je crus le pouvoir sans blesser la charité, je chargeai un homme de sa suite, en montant dans ma chaise, de lui dire qu'elle me devoit quelque reconnoissance pour le soin que j'avois pris de ne pas troubler son sommeil. Quand j'aurois supposé que le même motif qui lui avoit fait quitter l'Espagne l'eût portée à vouloir marcher aussitôt sur nos traces, j'étois sûr qu'il ne restoit point assez de chevaux à la poste pour lui permettre de partir avant le retour des nôtres, et je comptois par conséquent que nous prendrions tant d'avance, qu'il lui seroit difficile de nous rejoindre.

Ce raisonnement supposoit néanmoins que Patrice continueroit de suivre la route de Paris, hors de laquelle on ne trouve pas toujours de postes réglées pour la communication des autres villes. Je poussai jusqu'à Orléans dans cette pensée, en m'informant sans cesse à quelle distance il étoit devant moi, et s'il n'avoit pas marqué quelque dessein de changer de route. Ce fut à Orléans que je perdis sa trace. On m'apprit à la poste qu'il y étoit arrivé trois ou quatre heures avant moi, et qu'ayant confié sa chaise, et quelques autres parties de son équipage au maître de la maison, il étoit sorti à pied avec trois domestiques qu'il avoit à sa suite. J'abandonnai le dessein de continuer mon voyage; et, ne pensant plus qu'à le découvrir,

je me flattai que ce soin ne demanderoit pas de longues recherches dans une ville de province. Cependant, après avoir employé inutilement une partie du jour, je n'appris que vers le soir qu'il avoit loué un bateau, dans lequel il s'étoit mis avec un de ses gens, après avoir congédié les deux autres ; et que ne s'étant ouvert ni sur le lieu où il alloit, ni même sur le temps dont il avoit besoin pour son voyage, on ne pouvoit en être informé qu'au retour de ses bateliers.

Quel nouveau sujet d'embarras! La prudence ne me permettoit pas de marcher au hasard. Il fallut attendre pendant deux jours un éclaircissement que je ne pouvois recevoir que par la voie qu'on me proposoit. Je les passai dans mille alarmes, que l'incertitude de leur durée rendoit encore plus cruelles. Enfin, l'arrivée des bateliers vint les finir heureusement: Ils avoient conduit Patrice dans une abbaye de Bénédictins, située à quelques lieues d'Orléans, sur le bord de la Loire, et ils revenoient fort satisfaits de sa douceur et de ses libéralités. N'ayant pu me donner d'autres lumières, ils ne firent qu'enflammer le désir que j'avois de le rejoindre. Son désespoir, disois-je, l'auroit-il fait penser à rompre absolument avec le monde, et seroit-il capable de s'ensevelir dans la solitude avec le dessein de n'en sortir jamais? J'augurerois

mal d'une résolution formée dans le trouble, et j'en appréhenderois les suites. Ces grands sacrifices doivent être le fruit d'une méditation tranquille. La raison et la grace n'aident guère à soutenir un parti violent, quand elles ne l'ont point inspiré. Je me hâtai de partir avec les mêmes bateliers qui l'avoient conduit.

LIVRE XI.

En arrivant à l'abbaye j'appris, par les informations que je me procurai à la porte, que Patrice s'étoit présenté au supérieur sous un nom différent du sien. Il n'avoit pas déguisé sa patrie ni sa naissance; mais confessant que des chagrins extraordinaires lui faisoient chercher la solitude, il avoit demandé en grace qu'on ne cherchât point à les approfondir, et, de son côté, il avoit promis de n'apporter aucun trouble dans la maison, par le genre de vie qu'il se proposoit. Après avoir réglé le prix de sa pension, il s'étoit fait donner l'appartement le plus écarté. La proximité d'un bois fort épais avoit flatté sa mélancolie. Il s'y étoit fait apporter quelques livres qu'il avoit désignés par leurs titres, et, convenant avec le supérieur qu'on ne lui proposeroit de voir personne dans cette retraite, s'il ne demandoit quelquefois cet amusement lui-même, il s'y étoit renfermé de bonne grace avec son valet de chambre, une heure après son arrivée.

Comme un évènement si extraordinaire avoit fait beaucoup de bruit dans la maison, on n'apprit point que je m'en informois à la porte avec beaucoup de curiosité, sans marquer autant d'empressement de me voir et de m'entendre. Mon

dessein n'en eût pas moins été de faire appeler le supérieur, et de me faire répéter par lui-même ce que je craignois de n'avoir appris qu'imparfaitement; mais le portier, que j'entretenois encore, me le fit connoître dans le nombre de ceux que la curiosité amenoit vers moi. Je le pris à l'écart avec beaucoup de précautions, pour ne me laisser pas voir des autres, dans la crainte que l'impression qui leur resteroit d'une figure aussi remarquable que la mienne ne fît connoître tôt ou tard à Patrice que j'avois découvert le lieu de sa retraite, et que j'y étois venu deux jours après lui. Dès la première idée que j'avois conçue de son projet, sur la relation du portier, loin de le trouver opposé à la raison, je m'étois persuadé qu'il en pouvoit tirer beaucoup d'avantage pour le rétablissement de son repos, et j'avois pris la résolution non seulement de ne pas le troubler, par ma visite, dans le premier essai qu'il faisoit de la solitude, mais de lui laisser même ignorer que j'eusse marché de si près sur ses traces. Cependant j'étois bien aise de former quelque liaison avec le supérieur, autant pour m'assurer le moyen de recevoir régulièrement de ses nouvelles, que pour l'engager, par mes civilités, à contribuer de tout son pouvoir à la guérison de mon frère. Sans m'ouvrir plus que lui sur notre nom, et sans faire même connoître à quel degré je lui appartenois par le sang, je n'omis rien de ce qui pouvoit le

rendre cher et respectable à la communauté, et j'eus la satisfaction d'apprendre du supérieur qu'il avoit pris, dès la première vue, tous ces sentiments pour lui.

Mon cœur se trouva si soulagé par cette heureuse découverte, qu'osant déjà m'en promettre les plus agréables fruits, je ne pensai qu'à me rendre promptement à Paris pour les hâter. Connoissant la bonté naturelle et la piété du roi, je cessai de craindre qu'il ne fût offensé du parti que mon frère avoit pris, et je comptai qu'effectivement, avec les instructions que Patrice m'avoit laissées, je suppléerois facilement à son absence. Mais je trouvai plus de douceur encore à prévoir que la solitude lui rendant peu à peu la tranquillité d'esprit et de cœur qu'il avoit perdue depuis si long-temps, sa raison prendroit tôt ou tard assez de force pour lui faire sentir ce qu'il devoit à Sara Fincer, et pour le disposer enfin à la rétablir dans tous les droits que sa rivale avoit usurpés. Dona Figuerrez cessoit de m'être redoutable. Je ne pouvois douter qu'elle ne continuât son voyage, et, depuis que je l'avois quittée, je n'avois pu me défendre d'une crainte qui m'avoit troublé continuellement sur la route. Si j'avois peu redouté en Espagne les sentiments qu'elle pouvoit inspirer à mon frère, parcequ'étant comme au théâtre de ses désordres, il dépendoit de moi, à tous moments, de lever le voile aux yeux de Patrice, pour lui faire

connoître, par mon récit ou par celui de quantité d'autres, que sa conduite la rendoit indigne de la main d'un homme d'honneur, je n'avois pas la même ressource en France ; j'appréhendois, au contraire, que la distinction avec laquelle son mérite personnel et la qualité de parente de l'ambassadeur alloit la faire paroître à Paris, ne fût aussi capable d'éblouir les yeux de Patrice, que l'éloignement de Madrid le seroit sans doute de les fermer sur des reproches et des accusations dont il me seroit difficile de vérifier les preuves. Le parti qu'il avoit pris dissipoit toutes mes défiances. Il avoit peu de tendresse pour elle, puisque la honte et la douleur l'avoient rendu capable de la quitter sans regret ; et quand elle auroit joint à tous les charmes que je lui connoissois toute la sagesse qu'elle n'avoit pas, pour attaquer le cœur de Patrice avec de si fortes armes, je me proposois d'agir si puissamment en faveur de l'infortunée Sara, et par des voies auxquelles il étoit naturellement si sensible, que je me croyois déjà presqu'assuré de ma victoire.

Je m'entretenois de ces idées en retournant à Orléans, où j'avois laissé ma chaise, lorsqu'en touchant au rivage de la Loire, pour sortir du bateau qui m'avoit conduit, je vis sortir d'une maison voisine dona Figuerrez, suivie de ses gens, qui s'approchèrent aussitôt de moi, avec autant de joie de me revoir que je ressentois de chagrin de cette rencontre. Je compris aussitôt

ce qui les amenoit. Ayant suivi les pas de mon frère et les miens, ils avoient appris comme moi, à la poste d'Orléans, que Patrice y avoit quitté sa chaise, et l'ardeur de le découvrir avoit saisi dona Figuerrez. Après bien des recherches empressées, elle étoit parvenue, comme moi, à trouver des éclaircissements imparfaits sur le bord de la Loire. Les bateliers qui l'avoient conduit à l'abbaye n'ayant point eu le temps, à leur retour, de raconter les circonstances de leur voyage, parceque mon empressement à les faire retourner sur leurs traces ne leur avoit pas laissé un moment pour se reposer, dona Figuerrez n'avoit pu recueillir rien de clair et de certain sur le terme de notre route. Elle attendoit, comme j'avois fait avant elle, qu'ils fussent arrivés pour les interroger ; et, quoiqu'elle dût se défier de ma présence, il ne lui tomba point dans l'esprit que j'eusse le moindre intérêt à lui cacher la route de mon frère.

Cependant, autant que je voyois de joie sur son visage, autant j'étois affligé de cette rencontre; et, dans le premier embarras, n'imaginant rien d'assez prompt pour me sauver, je me tournai vers mes deux bateliers, à qui je promis le double de la somme dont j'étois convenu avec eux pour mon voyage, s'ils vouloient le tenir secret pendant deux jours. Cette précaution même ne me paroissant pas suffire, je les priai

de me suivre, sous prétexte de les payer dans le lieu où j'avois ma chaise, et je donnai ordre à mon valet de les y mener, tandis que je m'arrêterois un moment avec dona Figuerrez, qu'il m'étoit impossible d'éviter. En effet, elle étoit déjà si proche de moi, que, m'ayant fait rapidement quelques reproches sur mon départ, et continuant, avec la même légèreté de langue, de me demander où j'avois laissé mon frère, je ne pus trouver d'autre tempérament entre la nécessité de trahir mon secret, ou de la tromper par un mensonge, que de lui déclarer assez brusquement qu'elle me faisoit une question inutile. Elle s'offensa de ma réponse; mais, comme si ma première dureté m'eût encore plus disposé à ne la pas ménager, je lui reprochai si vivement l'indécence du motif qui lui faisoit chercher Patrice, que, dans la confusion qu'elle ressentit de quelques uns de mes termes, elle demeura sans réplique, en versant des larmes qu'elle essuya de son mouchoir. J'étois seul, par le départ de Jacin et des bateliers. Un de ses gens, sensible à l'insulte que je faisois à sa maîtresse, s'avança fièrement, et, me traitant avec une hauteur qui me surprit dans un domestique, il ne paroissoit attendre qu'un mot de sa bouche ou un signe de ses yeux pour joindre les coups aux injures. Sa violence m'effraya. Mais dona Figuerrez lui imposa silence avec un air d'autorité qui l'y força tout

d'un coup, et le menaça même de punir la hardiesse qui le faisoit manquer de respect pour un ecclésiastique.

J'aurois passé sur cet incident, s'il n'étoit devenu pour moi une leçon si utile, que le fruit s'en est communiqué à toute la suite de ma vie. Quoique le chagrin que je ressentis de me voir maltraité, joint à l'espérance de réussir, par la voie que j'avois prise, à cacher la retraite de mon frère, me fît prendre sur-le-champ le parti de m'éloigner, je ne pus me rappeler l'impression que mon discours avoit faite sur dona Figuerrez, et la bonté avec laquelle elle n'avoit pas laissé de prendre parti pour moi contre son domestique, sans me reconnoître plus coupable que ce fier valet dont l'insolence m'avoit choqué. L'usage du monde et la politesse humaine inspirent donc plus de douceur dans les manières, et plus d'égard pour les bienséances, que les principes dont j'avois fait toute ma vie mon étude ? Telle fut ma première réflexion. Mais n'est-ce pas moi, continuai-je aussitôt, qui n'ai pas assez pénétré toute l'étendue de mes principes? Et, passant à cette discussion avec la même méthode que j'avois plus d'une fois employée, je trouvai effectivement que, dans le principe de la charité chrétienne, sont renfermés tous les devoirs de la politesse, qui fait le principal lien des sociétés civiles. Poussant même plus loin cette observation, je conclus du motif de la charité,

qui est toujours le bien d'autrui, avec la proportion de ce qu'on doit au plus foible, que les femmes, par une infinité de raisons qui sont propres à leur sexe, ont un droit particulier à cette espèce d'égards qu'on nomme politesse, et que, par conséquent, c'est manquer en quelque sorte doublement au précepte, que de négliger de les leur rendre.

Dans la ferveur de cette réflexion, je serois retourné volontiers vers dona Figuerrez, pour lui faire des excuses de l'air et du ton que j'avois pris avec elle, si je ne m'étois cru dispensé de cette réparation par le sentiment de mon cœur, dont je promis au ciel de me faire désormais une règle invariable, et par l'importance dont il étoit de ne pas m'exposer de nouveau à me faire presser sur la retraite de Patrice. Plus je reconnoissois de perfections dans cette dame, plus son mérite même me paroissant dangereux, je recommençai plus que jamais à la craindre si fort pour mon frère, que, ne me croyant point assez sûr des bateliers par leur parole et par le prix dont je leur avois offert de payer leur fidélité, il me vint à l'esprit de les éloigner d'Orléans pendant quelques jours, pour les mettre dans la nécessité de me tenir aussi long-temps leur promesse. La seule voie étoit de les engager, sous quelque prétexte, à me suivre jusqu'à Paris. L'intérêt étant tout puissant sur des gens qui ne gagnoient leur vie que par leur travail, je leur proposai, pour

m'accompagner, une somme qui les y détermina facilement.

Les évènements et la nécessité de pourvoir à toutes les circonstances me formoient ainsi de jour en jour à une sorte de prudence dont je n'avois pas puisé les règles dans mes études. Ce fut par des raisonnements de la même nature que je me préparai au rôle dont mon frère m'avoit chargé pour la cour de Saint-Germain. La politique n'avoit jamais fait mon occupation; mais considérant que pour l'honneur même de Patrice, qui s'étoit remis sur moi de sa commission, je ne devois pas paroître absolument sans expérience et sans lumière aux yeux du roi, j'étudiai avec tant de soin l'instruction que mon frère m'avoit laissée, et, par le soin qu'il avoit eu d'y renfermer quantité d'observations intéressantes, je me mis si parfaitement en état de les faire valoir, que le roi, après m'avoir fait l'honneur de m'entretenir long-temps dans son cabinet, marqua hautement la satisfaction qu'il avoit des services de mon frère et des miens. Il ne parut pas moins touché de la nécessité où ses malheurs l'avoient réduit de se retirer pendant quelque temps dans la solitude. Je ne donnai point d'autre couleur au parti qu'il avoit pris; et la curiosité du roi s'étant bornée à savoir qu'il avoit perdu son épouse, j'évitai heureusement un détail auquel j'avois craint de me trouver forcé par ses ordres.

Quoique je n'eusse pas oublié, en quittant

Madrid, de marquer notre départ au comte de S... et à Sara Fincer, l'envie de me conserver toujours, non seulement la liberté de régler la durée de notre marche, mais celle de ménager les circonstances de notre arrivée, et sur-tout de ne pas exposer Patrice à rencontrer peut-être Sara Fincer au moment que nous nous y attendrions le moins, m'avoit fait parler de notre route, et du jour où nous pouvions être rendus à Paris, comme de deux choses également incertaines. Sans cette précaution, je ne pouvois douter que Sara n'eût pensé à venir peut-être assez loin au devant de nous. Mais étant forcée de modérer son impatience, je la trouvai chez le comte, occupée de ses exercices ordinaires, qui étoient la lecture et le travail. Mylord Tenermill étoit revenu d'Irlande depuis quelques semaines. Le bruit de mon arrivée s'étant répandu tout d'un coup dans toute la maison, je vis au même moment tout le monde assemblé autour de moi. On ne fut pas surpris de me voir sans Patrice. Il étoit parti avec tant de froideur pour la maison du comte, que six mois d'absence pouvoient ne l'avoir pas dissipée; et l'on se figuroit bien que les nouvelles que je lui avois portées en Espagne lui avoient fait sentir, avec la douleur de sa perte, une honte fort vive de s'être attiré volontairement ses disgraces par des excès de prévention dont tous les conseils de ses amis n'avoient pu le guérir. Ce ne fut pas dès le premier

moment que je pénétrai les dispositions de toutes les personnes chères qui m'environnoient. Mais il m'étoit aisé de juger que Sara brûloit d'envie de me tirer à l'écart, pour me découvrir les siennes.

J'eus cette complaisance pour ses désirs aussitôt que je pus me procurer un moment de liberté. Toute mon ardeur à lui raconter ce que j'avois vu, ou ce que d'autres circonstances m'avoient fait entendre, ne répondit point assez à son empressement. Elle auroit souhaité de tout apprendre à la fois, et, pesant néanmoins sur chaque partie de mon discours, elle vouloit des détails ou rien ne fût omis ni raconté légèrement. Je ne pus éviter de mêler dona Figuerrez dans ma narration. Les liaisons familières de Patrice avec cette dame la firent trembler; elle me fit cent questions sur son caractère, même après la peinture que je lui en avois tracée fidèlement, et lorsque je fus arrivé sur-tout aux évènements de notre retour, elle me demandoit à chaque mot, s'il étoit possible que Patrice n'eût point été touché de cette constance à le suivre, et si j'étois bien persuadé que dans les complaisances qu'il avoit eues pour elle il ne fût point entré quelque sentiment d'amour. Mais lui ayant expliqué enfin avec la même exactitude le parti qu'il avoit pris à Orléans, en lui faisant observer seulement que cette partie de mon récit étoit une confidence que j'étois résolu de ne faire qu'à elle, il me sembla que, de la satisfaction qu'elle avoit marqué

jusqu'alors à m'entendre, elle passoit tout d'un coup à quelques sentiments d'inquiétude et de tristesse. Pendant une longue narration à laquelle je ne lui avois donné aucune part, elle avoit toujours espéré qu'il arriveroit quelque circonstance où elle m'entendroit raconter ce que j'avois fait pour elle; mais la séparation de Patrice et le récit du voyage que j'avois fait dans la solitude où il s'étoit retiré lui faisant clairement entendre que je n'avois plus eu d'occasion de le revoir, elle m'accusoit intérieurement d'avoir négligé ses intérêts, et peut-être alla-t-elle jusqu'à me soupçonner d'avoir favorisé les prétentions de dona Figuerrez. Cependant elle continua quelque temps de me regarder en silence, lors même que j'eus achevé mon récit, comme si elle se fût encore flattée que j'allois ajouter quelque chose qui avoit rapport à elle, ou qu'ayant oublié ce qui la regardoit, l'attention que je ferois à ses regards serviroit à me le faire rappeler. Et perdant enfin toute espérance : Ah! cher doyen, me dit-elle, en versant quelques larmes, vous ne vous êtes souvenu ni de mes prières ni de vos promesses; ou si elles vous ont porté à tentêr quelque chose pour une malheureuse amie, votre silence m'apprend trop que rien ne vous a réussi. Cette plainte me toucha sensiblement. J'aurois dû prévoir, lui répondis-je, que vous me feriez ce reproche, et je n'aurois pas manqué de justes raisons pour les prévenir. Rien ne m'eût été si facile en effet que

de lui faire observer, dans le cours de ma narration, qu'ayant remis presqu'à la fin de ma route les éclaircissements que j'avois donnés à mon frère, il n'y avoit point d'apparence que j'eusse pu trouver dans un espace si court le moyen de lui faire d'autres propositions. Je ne l'avois pas vu une seule fois depuis l'explication de son malheur. Mais pouvant comme répondre qu'il n'avoit dans le cœur que de la tristesse, et me rappelant les sentiments que je lui avois toujours connus pour elle, je n'aurois pas balancé à la flatter par les plus douces conjectures. C'est à quoi je m'attachai, en voyant le besoin qu'elle avoit de ce secours; et je n'eus pas de peine à faire entrer l'espérance dans un cœur si enflammé par ses désirs. J'allois lui proposer de nous unir ensemble, pour délibérer sur les ménagements que la bienséance lui imposoit; mais ayant elle-même plus d'une ouverture à me faire, elle me demanda ce que je pensois de mylord Tenermill, qui, sans s'imaginer qu'elle pût conserver la moindre inclination pour Patrice, la pressoit constamment depuis son retour d'abréger ses peines amoureuses, qu'il la croyoit déterminée apparemment à finir quelque jour. Il affectoit ouvertement de se faire honneur de ses espérances; et, déclarant qu'il avoit oublié les conditions auxquelles il s'étoit soumis avant son départ, il avoit employé plusieurs fois le comte et la comtesse de S... à solliciter Sara de les oublier comme lui. Elle, qui se



figuroit d'être obligée à mille ménagements, dans une maison qu'elle avoit plus d'intérêt que jamais à ne pas quitter, et qui, n'osant rien se promettre du côté de Patrice, avoit encore moins la hardiesse de s'ouvrir sur les désirs de son cœur, vivoit dans une perpétuelle contrainte, et n'avoit pas même la consolation de se soulager par la confidence de ses peines. Je ne vous raconte point, me dit-elle, la moitié des persécutions que j'ai à souffrir de mylord Tenermill, et j'appréhende qu'elles n'augmentent lorsqu'il apprendra les sentiments que j'ai toujours conservés pour son frère.

L'expérience de tant de désordres que j'avois vus causer par l'amour ne me permettoit point de regarder les craintes de Sara comme de vaines terreurs. Cependant l'opinion que j'avois du caractère de Tenermill s'accordoit peu avec cet excès de tendresse par lequel il se rendoit incommode et même redoutable à la personne qu'il aimoit. Je communiquai cette pensée à Sara. Elle convint que dans ses regards et dans ses soins elle n'avoit jamais remarqué cet air de passion qui est propre aux cœurs tendres, et dont elle me confessa en souriant qu'elle avoit appris à juger par une longue expérience. Mais son langage, ajouta-t-elle, n'en est pas moins pressant, et si ce n'étoit pas l'amour qui le porte à m'importuner par de si vives instances, je redouterois encore plus une autre passion qui seroit assez forte pour agir si puissamment sous le masque d'une fausse

tendresse. Sans croire sa tendresse fausse, répondis-je, on pourroit attribuer les effets dont vous vous plaignez à quelque passion plus forte dont elle emprunte une partie de son ardeur. Mylord Tenermill nous interrompit dans ce moment, en nous faisant demander la permission de venir se mêler à notre entretien. Le ton qu'il prit en ma présence me parut justifier les plaintes de Sara. Il lui fit des reproches de la résistance qu'elle apportoit à son bonheur, et, me prenant à témoin de l'ancienne vivacité de ses sentiments, il me protesta, avec quelques serments militaires, que son dernier voyage d'Irlande n'avoit fait que l'augmenter. J'avoue qu'accoutumé aux tendres langueurs et aux empressements respectueux, soit de Patrice et du comte de S......, soit de Sara et de la comtesse, je ne reconnus point dans cet air cavalier le caractère de l'amour dont je m'étois formé l'idée par d'autres exemples.

Ce mystère se développa bientôt pour moi. Étant sorti avec lui de l'appartement de Sara, il me parla du dessein de son mariage avec la même ardeur, mais d'un air moins affecté. Après quelques expressions honnêtes sur l'idée qu'il avoit de mon amitié, il me dit que j'étois arrivé heureusement pour prendre part à ce qu'il avoit pu souhaiter de plus avantageux pour lui-même et de plus glorieux pour notre famille. C'étoit un secret qui n'étoit encore connu que du roi et de lui. Pendant qu'il étoit en Irlande, la fortune

l'avoit assez favorisé pour le rendre utile au service du roi, dans une occasion fort importante. Ce prince, qui ne se croyoit point dispensé de la reconnoissance par l'obligation où ses sujets étoient de le servir, l'avoit comblé de caresses à son retour, et lui permettant de tout espérer de sa faveur, il lui avoit déclaré, en l'obligeant au secret, que s'il pouvoit augmenter sa fortune par un mariage avantageux, son dessein étoit de le faire duc. Jugez, me dit-il, si, avec les sentiments tendres que vous me connoissez depuis long-temps pour Sara, je ne suis pas fortement intéressé à la presser de recevoir ma main. Je n'ose, ajouta-t-il, lui faire valoir un motif qui diminueroit peut-être quelque chose de l'opinion qu'elle a de ma tendresse, et l'ordre du roi m'oblige d'ailleurs au silence. Mais à vous, dont la discrétion égale la sagesse, je ne fais pas difficulté de m'ouvrir, dans l'espérance que vous m'aiderez à tirer de Sara un consentement qui doit mettre le sceau à ma fortune et à mon bonheur.

Un langage si clair auroit levé tous les doutes de Sara, si j'eusse été libre de lui communiquer ce que j'avois reçu de mon frère comme un secret. Mais sa réflexion sur la force d'une passion qui étoit capable de prêter de l'ardeur à l'amour n'en devint que plus certaine pour moi-même. Il me parut infaillible que Tenermill, regardant son mariage avec elle comme le fondement de sa fortune, prendroit pour des marques de haine tout ce

qu'on pourroit entreprendre contre une espérance si flatteuse pour son ambition. Fier et impérieux comme il étoit, je doutai qu'il pardonnât même à son frère de lui disputer un cœur sur lequel il croiroit que ses longs services lui avoient acquis des droits. Ainsi rien ne devenoit si délicat que ma situation, dans la nécessité où j'étois de m'expliquer avec lui, en ménageant les intérêts de Sara, que rien n'étoit capable de me faire abandonner. Je me tirai néanmoins d'un embarras si pressant, par une réponse équivoque, dont j'étois persuadé qu'il prendroit le sens le plus favorable à son amour-propre. Après l'avoir félicité sur la faveur du roi : Si Sara, lui dis-je, a du goût pour la grandeur, elle se hâtera sans doute de répondre à votre empressement; et sans manquer au secret qui vous est imposé, je vous promets de lui faire pressentir à quoi vous la destinez. Il parut satisfait de cette promesse. Mon dessein étoit en effet de ne pas cacher à Sara que c'étoit de l'ambition de Tenermill qu'elle devoit se défier; et lui ayant donné cet avis dès le même jour, je ne m'aperçus point que les grandes espérances que je lui expliquai d'une manière vague fissent assez d'impression sur son cœur pour y combattre un moment l'amour.

Au contraire, si je m'étois rendu à ses propositions, elle seroit partie peu de jours après pour aller vivre dans la solitude de Patrice. Il lui vint à l'esprit que, sans lui faire connoître qu'elle fût

proche de lui, elle trouveroit facilement à louer une maison dans le même village. La seule pensée qu'elle y respireroit le même air, et qu'en s'y procurant tous les jours des nouvelles de sa situation, elle règleroit sa joie et ses peines sur ce qu'elle apprendroit de sa santé et de son repos, formoit dans son imagination un plan de vie douce et heureuse. J'eus beaucoup de peine à lui faire abandonner ce projet, et ce ne fut qu'en lui promettant d'entreprendre incessamment le voyage de l'abbaye pour le voir, lui parler, et pressentir s'il lui restoit quelque penchant pour elle

Ce voyage auroit été peu différé, indépendamment de la promesse que j'en faisois à Sara. Outre l'inquiétude dont j'étois rempli continuellement pour la santé d'un frère si cher, j'avois eu besoin d'excuser son retardement par des prétextes d'infirmité que j'aurois mal soutenus, si j'avois laissé passer un trop long intervalle sans feindre du moins de retourner vers lui. Le comte de S.... et mylord Tenermill avoient souhaité plusieurs fois de l'aller voir eux-mêmes dans le voisinage d'Orléans, où je leur avois dit qu'il avoit été forcé de s'arrêter. Ne m'étant néanmoins jamais expliqué sur le genre de sa maladie, ou n'en ayant point parlé d'une manière capable de les alarmer, ils s'étoient reposés de sa situation sur la tranquillité que j'affectois, et dont ils ne m'auroient pas cru capable, s'il eût été dans le moindre danger. Je

pris le jour qu'ils s'attendoient le moins à mon départ, pour prévenir le désir que l'un ou l'autre auroit eu de m'accompagner. J'étois d'intelligence avec Sara. Que ne me dit-elle point ? Avec quelle ardeur et quelle tendresse ne me recommanda-t-elle pas le soin de son bonheur et l'intérêt de sa vie ? Je passai une nuit entière à recevoir les sentiments de son cœur, et à répéter les expressions dont elle vouloit que je me servisse pour les rendre à mon frère.

Je n'avois avec moi que Jacin. Avant que de me présenter à l'abbaye, je jugeai à propos de lui faire prendre quelques informations sur les changements qui pouvoient être arrivés depuis le voyage que j'y avois fait. Il me rapporta effectivement deux nouvelles qui me causèrent plus de surprise que je ne m'y serois jamais attendu ; l'une que Patrice, dont on ignoroit encore le nom, avoit proposé au supérieur de le recevoir au nombre de ses religieux ; l'autre que cet honnête homme en faisoit difficulté, par la seule raison qu'ayant pris une haute idée de mon frère sur diverses raisons qui avoient servi de fondement à ses conjectures, il craignoit de s'attirer quelque reproche en cédant à des instances qui ne lui paroissoient pas l'effet d'un cœur et d'un esprit tranquille.

A quel excès de trouble ne me figurai-je pas que le triste Patrice étoit parvenu, pour être capable de se porter à des extrémités si violentes ! Avec

beaucoup de respect pour la religion, je lui avois toujours connu tant d'éloignement pour les méthodes singulières de piété, que j'avois été obligé mille fois de combattre son aversion et ses préjugés contre la plupart des sociétés religieuses. Dans le désordre où je supposois sa raison, étoit-ce à la grace que je pouvois attribuer le changement de ses idées, et ne paroissoit-il pas plutôt que, se laissant vaincre par son désespoir, il en cherchoit la fin dans un remède encore plus terrible que ses peines ; comme un furieux se précipite dans un abîme, ou s'enfonce volontairement un poignard dans le sein. Il étoit donc temps de le forcer dans sa retraite, et de lui faire entendre, malgré lui, tout ce que mon zèle m'avoit fait méditer pour rendre le calme à son cœur. Mais que les espérances de Sara me parurent reculées, et que je vis peu d'apparence de pouvoir faire usage de toutes les instructions dont elle m'avoit chargé à mon départ !

Je me rendis aussitôt à l'abbaye, et demandant aux religieux la liberté d'entretenir leur solitaire, je me vis exposé à ne pas l'obtenir, par la crainte qu'on avoit de le chagriner en violant ses ordres. Cependant mes instances, et le prétexte de plusieurs affaires importantes, firent consentir le supérieur à se charger lui-même du soin de faire agréer ma visite. Il me conduisit jusqu'à la porte de l'appartement, et prenant le devant pour m'annoncer, sous le simple titre d'ecclésiastique

qui marquoit beaucoup d'empressement pour le voir, il revint avec la permission de m'introduire. Patrice n'eut pas plutôt jeté les yeux sur moi, que détournant encore le visage : Ah ! c'est lui-même, s'écria-t-il, je m'en suis défié au premier mot du supérieur. Eh ! quel intérêt vous oblige à me suivre, reprit-il, en fixant enfin sur moi des regards altérés par ses longues agitations ? Qui vous a fait découvrir une retraite où je me croyois oublié de tous les hommes ? Mais vous n'arrivez point mal à propos, reprit-il encore, et vous me trouvez dans des dispositions qui s'accorderont avec vos principes.

Je le regardois, de mon côté, d'un œil bien plus attentif que le sien, et, le reconnoissant à peine dans l'abattement où je le voyois plongé, j'admirois le changement qu'un espace si court avoit fait sur son visage. Tout ce qui étoit autour de lui sembloit avoir été disposé pour favoriser sa tristesse : une tenture d'un violet sombre, qui n'étoit pas capable de réfléchir les rayons du jour ; quelques chaises sans ordre sur lesquelles ses habits et ses livres étoient confusément dispersés ; des fenêtres à demi fermées, qui interdisoient l'entrée de la chambre au soleil, comme si l'on eût craint qu'il n'en eût dissipé l'obscurité naturelle ; et dans les lieux voisins, un silence si profond, qu'on n'y entendoit pas même le bruit des oiseaux ni du vent. Des apparences si mélancoliques m'inspirèrent une partie de la tristesse qui me paroissoit

répandue autour de moi. La réponse que je fis à Patrice se ressentit de cette impression ; elle fut courte et douloureuse : surpris moi-même que les sens eussent tant d'empire sur la raison, je m'assis en soupirant, pour attendre qu'il ouvrît un entretien que je n'avois pas la force de commencer.

Il garda le silence pendant quelques moments, comme s'il eût été frappé du mien, ou qu'il eût cherché des termes pour s'exprimer. Enfin le rompant d'un air où la tendresse me sembloit prendre le dessus sur la douleur : Par quelque voie, me dit-il, que vous ayez découvert ma retraite, je dois de la reconnoissance au motif qui vous amène. Ce ne peut être que le sentiment de votre ancienne amitié, et je vois d'ailleurs dans vos yeux toute la pitié que ma situation vous inspire. Ne croyez pas, continua-t-il, que ce soit l'amour qui me tourmente avec cette violence. La force de l'honneur et celle d'un juste ressentiment en ont effacé dans mon cœur jusqu'à la dernière trace. Je ne pense plus à une perfide que pour détester sa mémoire ; et quand vous m'avez vu dans le premier moment une apparence de trouble, qui étoit peut-être capable de me porter à des extrémités funestes, j'étois déchiré bien plus cruellement par la honte que par mes regrets. Je vous avoue même qu'en me retirant dans la solitude je n'ai pensé qu'à vous éviter et tous ceux dont les regards auroient fait mon supplice. Je n'aurois pu soutenir la présence de tant d'amis vertueux et sensés

qui avoient peut-être prévu mon infamie en s'opposant à mon fatal mariage, et qui n'avoient apparemment que cette raison pour le condamner. Hélas ! convenez néanmoins, ajouta-t-il en interrompant sa pensée, que si j'ai été trompé avec la plus noire perfidie, c'est par des dehors qui auroient jeté le plus sage des hommes dans la même erreur. . . . .

Ce qui m'a donc conduit dans ce lieu, reprit-il, n'est que la crainte de l'infamie et du ridicule, sentiment si affreux et si insupportable pour le cœur d'un honnête homme, qu'il m'auroit fait prendre toutes sortes de voies pour m'en délivrer; aussi long-temps du moins que je l'ai cru nécessairement attaché à mon malheur. Cependant, après en avoir eu le cœur rongé pendant quelques semaines, des idées moins confuses m'ont conduit à d'autres réflexions; je me suis persuadé, en secouant le joug des préjugés, qu'il n'y a qu'une opinion fausse et insensée qui puisse faire dépendre l'honneur des hommes de la conduite d'une femme et du succès d'un mariage. Les raisons m'en ont paru si claires, au poids même de la raison et du sanctuaire, que, m'élevant au-dessus de mes premières terreurs, je n'aurois pas balancé à quitter ma retraite, si je n'eusse plus eu d'autre motif pour m'y arrêter. Mais c'est ici que vous m'allez connoître de véritables foiblesses que vous n'avez jamais pu pénétrer. Je vous les découvre avec d'autant plus de confiance que votre arrivée

me paroît une faveur du ciel, dans le besoin que j'avois d'un guide.

J'étois si charmé de lui entendre tenir ce langage, que, sans prévoir où son discours m'alloit conduire, également touché de l'assurance qu'il me donnoit de sa guérison et de l'espoir qui me renaissoit de servir utilement Sara Fincer, je ne pus m'empêcher de l'interrompre pour lui marquer autant de surprise que de joie. Je l'embrassai même avec un soulagement de cœur qui s'expliqua par les plus vives et les plus tendres félicitations. Mais comme s'il se fût préparé à me faire éprouver successivement tous les genres de surprises, il se retira assez brusquement d'entre mes bras, et me regardant du même air dont il avoit commencé son discours : De quoi me félicitez-vous, me dit-il, et quel sujet de joie pouvez-vous donc trouver dans les chagrins qui me dévorent ? Cette question, et l'air sombre et sérieux qui continuoit de régner sur son visage, me firent retourner sur ma chaise, où je retombai dans un silence qui lui laissa toute la liberté de reprendre son discours.

S'il m'est échappé, me dit-il, quelque terme qui appartienne à la joie, il est bien démenti par la tristesse de mes sentiments. En me retrouvant le cœur dans son état naturel, par la victoire que j'ai remportée sur les passions que je vous ai dépeintes, je me sens plus malheureux mille fois que je ne l'étois dans une situation si violente.

J'ignore comment est fait le commun des hommes ; mais s'il s'en trouve quelques uns à qui les occupations ordinaires de la vie et les biens même qui dépendent de la fortune puissent causer une tranquillité parfaite, je les félicite de leur bonheur. Mon caractère est de sentir un ennui insurmontable au milieu de tout ce qui porte le nom de plaisir et d'amusement. J'ai pensé longtemps que c'étoit un défaut dont je devois accuser la nature ; mais les douceurs que j'ai trouvées dans l'amour m'ont appris où elle a mis pour moi les véritables biens, et j'ai pris le reste des hommes en pitié, lorsque je me suis connu si supérieur à eux par des goûts auxquels personne n'a jamais été si sensible que moi. Cependant, après un essai plein de charmes, je me suis vu privé tout d'un coup de ma félicité ; et ma perte est d'autant plus terrible, que si l'unique objet auquel je croyois mon bonheur attaché a pu me trahir avec une lâche perfidie, je n'espère plus d'en retrouver jamais à qui mon cœur puisse se livrer avec la même confiance. Ainsi, tandis que non seulement tous mes sentiments me restent, mais que j'ai même acquis la certitude que ce n'est qu'en les exerçant que je puis être heureux, je me trouve condamné à manquer toute ma vie d'un bien si nécessaire, par la cruelle défiance qui m'empêchera toujours de faire le moindre fond sur les dehors d'une femme, après avoir été si barbarement trompé par la mienne. Peut-être ce langage vous paroît-il

étranger, continua Patrice ; mais donnez-moi un cœur aussi sensible que le mien, il ne manquera point de m'entendre. Mon dégoût pour le monde, lorsque je désespère ainsi d'y trouver le seul bonheur auquel j'attache un prix réel, est monté jusqu'à me faire penser à le quitter, en me liant pour jamais à cette abbaye. Je n'y trouverai point ce que le monde a de plus doux ; mais je conçois que j'y puis espérer d'autres biens qu'il ne connoît pas, et je serai délivré du moins de la nécessité que m'impose ma naissance de me procurer des richesses que je méprise, des honneurs dont je sens la vanité, et de m'assujettir à mille devoirs que je regarde comme le plus puérile et le plus infructueux de tous les esclavages. On a rejeté ici ma proposition, ajouta-t-il, par des difficultés que vous pouvez lever ; et j'espère que votre zèle vous fera favoriser un dessein que je crois conforme à vos maximes.

En finissant ce discours, il se leva légèrement, comme s'il s'étoit trouvé plus libre après s'être déchargé de son fardeau ; et se promenant à grands pas dans sa chambre, il paroissoit attendre impatiemment quelle alloit être ma réponse. Quoique l'avis que j'avois reçu de Jacin m'eût préparé à ce que je venois d'entendre, j'arrangeois mes idées pour m'expliquer avec plus de clarté et de force. Il revint à moi, de l'air d'un homme à qui il tombe quelques réflexions dans l'esprit. Je ne veux point vous cacher, me dit-il, ce qui m'est arrivé

depuis quelques jours. Dona Figuerrez, qui a découvert, comme vous, le lieu de ma retraite, m'a offert son cœur par une lettre fort tendre, et veut me faire envisager un sort heureux en m'attachant à elle. Mais si la connoissance que j'ai de ses charmes a réveillé ma tendresse naturelle, je suis bien éloigné de lui trouver toutes les qualités que mon cœur demande pour se tourner vers elle. Celles que je lui connois ne me la feront jamais choisir que pour une agréable amie ; et, de toutes les femmes, c'est elle qui m'inspireroit le plus de défiance et de frayeur en amour. Je lui ai marqué par ma réponse, ajouta-t-il, que la disposition où je suis ne me permet pour elle que de la reconnoissance et de l'estime.

Cette nouvelle me fit faire quelque changement à la réponse que je méditois ; car, dans le dessein de pressentir ses dispositions pour Sara, j'avois pensé à nommer dona Figuerrez avec elle, pour juger mieux de ses sentiments par cette épreuve. Mais je n'en fus que plus satisfait d'avoir un obstacle de moins à surmonter, ayant toujours eu quelque penchant à le croire mieux disposé qu'il ne vouloit le paroître pour cette dame espagnole. L'exposition qu'il m'avoit faite de ses combats intérieurs, l'idée qu'il m'avoit voulu donner de ses peines, et la résolution même qu'il avoit formée de quitter le monde, me causoient si peu d'embarras, que, sans m'arrêter à lui faire là-dessus des remontrances superflues, j'étois résolu de venir tout

d'un coup à des propositions plus capables de flatter son cœur. Il me suffisoit de penser qu'avec le caractère même qu'il m'avoit dépeint, et que j'avois pénétré depuis long-temps, la solitude religieuse étoit ce qui lui convenoit le moins, pour me croire autorisé, par toutes sortes de droits, à lui inspirer, sans autre explication, les sentiments qui convenoient à son âge, à ses qualités naturelles et à la situation où il étoit déjà dans le monde. Mon zèle pour la religion ne m'aveugloit pas jusqu'à me faire prendre pour des mouvements du ciel les agitations d'un cœur inquiet ; et, malgré la haute opinion que j'avois de la vie religieuse, je n'avois jamais pensé que ce fût un parti auquel tout le monde fût appelé sans distinction. En un mot, la piété que je demandois de mes frères étoit celle qui s'accorde avec les devoirs de la vie civile, dans les conditions différentes où l'auteur même de la religion nous a placés, et je croyois leur vocation marquée par leur naissance et par les qualités personnelles qui pouvoient les rendre utiles à la société.

Dans ces principes, sur lesquels Patrice ne me rendoit point assez de justice, j'écartai de ma réponse tout ce qui étoit différent du motif qui m'avoit amené ; et, ne cherchant qu'à rendre à Sara Fincer un service dont l'utilité me paroissoit égale pour lui-même, je m'arrêtai à cette disposition de cœur qu'il m'avoit confessée et que je connoissois déjà si bien. Je n'aurois pas cru, lui

dis-je, qu'avec le caractère que vous vous attribuez, un malheureux choix, qui n'a jamais été fait, si vous souffrez que je le rappelle, avec les soins et les précautions que la sagesse demande, et qui n'étoit, pour m'expliquer encore plus librement, qu'un emportement inconsidéré de votre première jeunesse, dût vous ôter tout espoir de réussir plus heureusement à satisfaire votre cœur. Il se trouve des femmes d'un mérite et d'une vertu éprouvés. Il s'en trouve qui joignent aux charmes de la beauté et de l'esprit toutes les qualités que vous ne trouvez pas dans dona Figuerrez; celles que vous auriez trouvées dans Sara Fincer, si votre malheureuse passion ne vous eût fait rompre les liens qui devoient vous attacher éternellement à une femme si aimable. J'observois pendant ce temps-là sa contenance, et, ne laissant échapper aucun de ses mouvements, j'espérois pénétrer, malgré lui, ses inclinations. Jamais la finesse et la ruse ne se présentoient d'eux-mêmes à mon esprit; mais lorsque j'avois conçu que, sans blesser la probité ou la religion, elles pouvoient assurer le succès de quelque vue honnête et vertueuse, l'ancienne habitude que j'avois de régler mes dehors me rendoit assez propre à composer l'air de mon visage et le ton de mon discours, suivant le but que je me proposois. Patrice, qui n'étoit pas même capable de cette espèce de dissimulation, poussa un profond soupir au nom de Sara; et sans se défier de mon intention,

me faisant même une excuse de m'interrompre : Je ne suis pas à regretter le cœur de la vertueuse Sara, me dit-il, et je ne rougis pas d'avouer que je lui ait fait une injustice. Mais elle en est vengée par mon humiliation. Il se tut pour attendre la suite de mon discours. Je ne laissai point échapper l'occasion que je désirois. S'il étoit vrai, lui dis-je en affectant d'être frappé de sa réflexion, que vous eussiez cette opinion de Sara, vous l'auriez exceptée des sujets de défiance que vous prétendez avoir contre son sexe, et je ne vois pas d'où vous viendroit le désespoir qui vous fait renoncer à vos idées de bonheur. Ici son attention parut se recueillir pour examiner ce qu'il entendoit, et sortant bientôt de cette méditation : Non, non, me dit-il, je n'aurois désespéré de rien, s'il m'avoit été permis de penser...... et s'arrêtant à ce mot, au-delà duquel il sembloit qu'il n'osât étendre ses idées : Mais l'ennemi de son honneur et de son repos, reprit-il, son tyran, son bourreau, le meurtrier de son père et de son oncle, enfin l'homme qu'elle a le plus de raison de mépriser et de haïr, n'est pas fait pour être bien reçu d'elle, sur-tout lorsqu'il n'y auroit qu'un repentir forcé qui parût l'y ramener.

Ce regret, quoique imparfaitement exprimé, me parut si naturel, que je n'eus besoin d'efforts que pour déguiser ma joie. Je me flattai tout d'un coup d'en savoir assez pour saisir l'endroit sensible de son cœur, et pour l'amener insensiblement

à mes vues par l'usage que je ferois de cette connoissance. Il m'avoit toujours paru humiliant pour Sara, et dur pour moi-même, d'être réduits tous deux à solliciter le retour de Patrice comme une faveur ; je reprenois l'espérance de lui faire valoir au contraire mes services et les complaisances de Sara comme une espèce d'indulgence, dont la certitude et l'étendue ne seroient réglées que sur son repentir. Dans cette résolution, je me fis un nouvel effort pour mettre de la froideur dans ma réponse. Vous avez causé à Sara, lui dis-je sans le regarder, tous les maux que peut inventer la haine, et je ne sais s'il y eût jamais d'exemple de tant de duretés, pour une femme à qui vous n'avez eu qu'un excès d'amour à reprocher. Cependant je lui connois tant de douceur et de bonté, qu'à peine lui est-il échappé d'autres marques d'impatience que ses soupirs et ses larmes. Elle a consenti néanmoins à notre séparation, interrompit-il avec chaleur, et ma perte a bientôt cessé de l'affliger. J'admirai cet excès d'injustice. Quoi ! ne pus-je m'empêcher de lui répondre, vous lui faites un crime de la mortelle violence qu'elle s'est faite pour respecter jusqu'à vos mépris ! Vous lui reprochez d'avoir consenti, pour votre satisfaction, à sa honte et à son malheur ! Apprenez-moi donc ce que je dois penser de votre caractère, où je ne vois de plus en plus que des contradictions monstrueuses. Ce reproche le rendit encore rêveur. Enfin changeant de place, avec un transport

que je croyois propres à l'augmenter. Je lui laissai néanmoins assez d'incertitude pour entretenir ses désirs ; et le mystère me promettant plus de facilité à le conduire qu'une déclaration ouverte de ses sentiments, je lui conseillai de se retirer aux Saisons, tandis que j'irois m'assurer à Paris des dispositions de Sara. Il ne me quitta point sans me conjurer d'apporter tout mon zèle au succès d'une entreprise dont les difficultés l'effrayoient encore. En écoutant ses tendres instances, je me rappelois celles de Sara, qui avoit presque employé les mêmes termes pour me recommander ses intérêts ; et dans plus d'un moment il en coûta beaucoup à mon cœur pour retarder à l'un et à l'autre un bonheur qui sembloit dépendre de moi. Cependant, avec le désir que j'avois de ménager la modestie de Sara, je fus retenu par la crainte d'offenser Tenermill, dont les prétentions avoient trop éclaté pour m'attendre qu'il y renonçât facilement en faveur même de son frère. J'entrai dans la maison du comte aussi ému de cette pensée que je l'avois été de ma commission auprès de Patrice en arrivant à son abbaye. Tenermill n'ayant point repris son propre hôtel, parcequ'il devoit retourner à la fin de l'hiver en Irlande, j'appréhendois qu'étant logé chez le comte, il ne se présentât à mes yeux avant que j'eusse rendu compte de mon voyage à Sara ; ou que, me suivant dans son appartement, il ne me jetât dans un

embarras plus redoutable encore, par la difficulté de satisfaire à des questions qui partiroient d'un motif si différent.

Sa rencontre, que je prenois ainsi pour le plus fâcheux contre-temps que j'eusse à redouter, cessa bientôt de me le paroître, lorsqu'en montant l'escalier j'en vis descendre dona Figuerrez, conduite par le comte et la comtesse de S..... qui s'empressoient de la combler de politesses. Elle jeta un cri de joie en m'apercevant; et priant la comtesse de trouver bon qu'elle rentrât dans l'appartement pour écouter le récit de mon voyage, elle me fit craindre de me tirer mal d'une occasion que je regardai comme un des plus pénibles moments de ma vie. Je compris par ses premiers discours qu'étant arrivée depuis quelques jours à Paris, elle n'avoit pu résister à l'impatience de connoître la famille de Patrice. Elle avoit fait demander à ma sœur la permission de la voir; et le titre d'amie de mon frère et de nièce de l'ambassadeur d'Espagne, sous lequel elle s'étoit fait annoncer tout à la fois, avoit obligé le comte et la comtesse de la recevoir avec autant de caresses que de distinction. Nul intérêt ne les portant à lui cacher mon voyage, ils lui avoient répété ce qu'ils avoient appris de moi avant mon départ; et sa curiosité, beaucoup plus vive et plus étendue que la leur, lui fit attendre mon discours avec un empressement qu'elle ne cherchoit point à déguiser.

Quelle feinte pouvoit être assez heureuse pour lui cacher l'arrivée de Patrice ! car c'étoit le point où toutes mes craintes se réunissoient. Elle put expliquer à son gré les marques de mon embarras ; mais peu attentif à les lui dérober, je commençai un récit que j'aurois mal conduit jusqu'à sa fin, si mes idées ne s'étoient ouvertes à mesure que j'avançois. Après une relation assez exacte des circonstances qu'elle ne pouvoit ignorer depuis qu'elle avoit trouvé le moyen d'écrire à Patrice, je parlai de la résolution que mon frère avoit prise d'abandonner sa retraite, comme d'un évènement qui m'avoit causé beaucoup de surprise à moi-même ; et m'enveloppant dans quelques expressions équivoques, j'ajoutai qu'il m'avoit quitté sur la route, en me faisant croire que son dessein n'étoit pas de revenir directement à Paris. Comme sa santé, repris-je, est parfaitement rétablie, je suis sans alarmes, et je compte d'ailleurs sur la promesse qu'il m'a faite de me donner de ses nouvelles.

Mon seul dessein étoit de faire perdre ses traces à dona Figuerrez ; et la manière dont je l'exécutai me réussit si bien, qu'ayant mis le comte et la comtesse dans la même erreur, je résolus, non seulement de les y entretenir, mais de la leur laisser communiquer à Tenermill et à toute leur maison. Mon excuse étoit facile, s'il arrivoit à quelqu'un de le surprendre aux Saisons ; et je croyois avoir beaucoup d'utilité à tirer du secret, quand je n'aurois pu le faire durer que deux jours.

Dona Figuerrez, consternée de ce qu'elle apprenoit, me fit cent questions dont je me délivrai avec la même présence d'esprit, et Tenermill étant survenu pendant notre entretien, j'eus à me louer de la politesse du comte, qui lui répéta mon récit pour m'épargner la peine de le recommencer.

Tandis que je m'applaudissois d'une invention dont je comptois de me faire un mérite auprès de Sara, Tenermill lia connoissance avec dona Figuerrez, et joignit des offres de service à ses politesses, lorsqu'il apprit d'elle-même les motifs qui lui avoient fait souhaiter de connoître la comtesse et toute notre famille. Elle parut fort satisfaite de l'engagement qu'il prit de lui servir de guide pour visiter les curiosités de Paris. Ils convinrent du jour. Je vis sans peine ce commencement de liaison; et si j'eusse connu Tenermill plus capable de se laisser surprendre aux agréments d'une femme, je me serois flatté que prenant du goût pour cette belle étrangère, dont l'humeur me paroissoit bien plus convenable à la sienne que celle de Sara, il m'eût soulagé d'une partie des obstacles que j'appréhendois de lui dans mon entreprise. Mais l'ambition lui auroit servi de frein, quand il auroit été plus sensible à l'amour. Je ne gagnai, à l'estime qu'il prit pour dona Figuerrez, que la liberté d'entretenir Sara, sans craindre d'être interrompu par sa présence;

pendant quelques jours qu'il mit à courir Paris pour satisfaire à sa promesse.

S'il me tardoit de voir la fille de Fincer, à peine avoit-elle pu modérer l'ardeur qui l'avoit presque fait voler au devant de moi, en recevant la première nouvelle de mon arrivée. J'observai néanmoins avec beaucoup de précaution de ne pas m'exposer dans ma visite au trouble que Tenermill y auroit apporté ; je pris un moment où je le savois occupé. Sara me tendit les bras en me voyant paroître. Venez, me dit-elle, et ne craignez point d'embrasser votre sœur. Mais c'est de vous, ajouta-t-elle en se reprenant, que je vais apprendre si je dois me fier à ce transport. M'apportez-vous la confirmation de vos heureux présages, ou suis-je condamnée à passer le reste de ma vie dans l'humiliation et dans les larmes ?

La foiblesse de sa santé demandoit des ménagements. Accoutumée comme elle étoit à la tristesse, je ne voulus point l'accabler d'un excès de joie qu'elle auroit eu peine à soutenir. Je lui parlai des sentiments de mon frère, comme d'un tribut sur lequel elle avoit toujours dû compter, et qu'il ne lui avoit jamais refusé dans le temps même qu'il l'abandonnoit pour une autre. Ensuite m'apercevant que, loin de l'exposer à souffrir quelque chose de l'excès de sa joie, des expressions si mesurées lui laissoient une secrète amertume, je l'assurai qu'il s'étoit attendri néanmoins en

m'entendant parler d'elle. Ainsi m'étudiant moins à la faire monter par degrés à la joie, qu'à la délivrer insensiblement de ce qui étoit capable de l'affliger, je la conduisis sans impression violente à la connoissance de ce que j'avois de plus heureux à lui raconter. Toute la force du sentiment n'en étoit pas moins dans son cœur, quoiqu'il y fût entré avec ces ménagements. Aussi demeura-t-elle comme enivrée de cette plénitude. Cette douce ivresse se répandit dans tous ses sens. Sa langue fut quelque temps sans pouvoir se remuer. Ses yeux, quoiqu'animés du feu qui s'étoit rallumé dans son cœur, avoient moins de vivacité que de tendresse et de langueur. Mais lorsqu'ayant ajouté dans quelle incertitude j'avois laissé Patrice, je l'eus assurée qu'il dépendoit d'elle de hâter ou de retarder la décision qu'il attendoit, elle sortit de cette espèce de songe. Ah ! pourquoi laisser durer un moment ses doutes, me dit-elle ; pourquoi l'abandonner à des inquiétudes dont personne ne connoît mieux que moi le tourment ? Eh ! qui sait d'ailleurs, ajouta-t-elle, si des sentiments, que je ne dois peut-être qu'au récit que vous lui avez fait des miens, se soutiendront long-temps dans l'absence ! Je veux le voir. Je ne veux point qu'il ait le temps de m'oublier. Hélas ! son cœur n'est que trop accoutumé à ne s'occuper ni de moi ni de la tendresse qu'il me doit. Elle vouloit partir sur-le-champ pour les Saisons, et j'eus besoin d'employer les plus fortes raisons pour la retenir. Outre celle

de la bienséance, que je voulois observer pour son propre intérêt, je lui représentai que, n'étant point sortie depuis si long-temps de la maison du comte, elle ne pouvoit faire un pas sans exciter la curiosité de toute ma famille, et sur-tout celle de Tenermill, qui s'obstineroit peut-être à vouloir l'accompagner malgré elle.

Cependant comme il falloit accorder quelque chose à son impatience, et que je prévoyois la même difficulté à modérer celle de Patrice, je me rendis plus facilement à la proposition qu'elle me fit de l'amener le soir chez le comte. J'y avois mon appartement, dans lequel il m'étoit aisé de l'introduire, et je ne craignois pas qu'il me fût plus difficile de le conduire secrètement dans le sien. Je m'engageai à lui rendre ce service, en y mettant pour seule condition qu'au lieu de se livrer au plaisir de revoir son infidèle, et de lui faire une composition trop aisée, elle affecteroit, sinon de la froideur et de l'indifférence, du moins cette espèce de ressentiment qui augmente la douleur et le repentir d'un coupable, et qui l'empêche même de croire sa grace si prompte, et l'oubli de ses fautes si certain. Elle me promit tout ce que je crus devoir exiger ; mais l'ardeur même de ses promesses me fit douter qu'elles fussent sincères, ou qu'elle fût capable de les remplir.

J'espérois tant néanmoins de cette entrevue, qu'abandonnant tout autre soin, je me rendis sur-le-champ aux Saisons, pour annoncer à Patrice

un bonheur qu'il n'espéroit pas sitôt. Il en reçut la nouvelle avec transport. Je lui parlai de dona Figuerrez et de la liaison qu'elle avoit formée avec la comtesse. Cet incident, qui m'avoit chagriné moi-même, ne lui causa pas moins d'inquiétude. Après les propositions qu'elle lui avoit faites ouvertement dans sa lettre, il se voyoit exposé, par l'ardeur qu'elle marquoit pour se lier avec notre famille, non seulement à la voir dans des circonstances où il n'en pouvoit attendre que de l'importunité, mais à craindre qu'avec tant d'esprit et d'adresse elle ne fît naître quelque obstacle à ses plus chères espérances. Sa liaison avec Tenermill ne fit que redoubler ses frayeurs. N'espérant point de pouvoir lui cacher long-temps le renouvellement de sa tendresse pour Sara, il se trouvoit en tête deux adversaires qui auroient le même intérêt à le traverser, et qui n'en deviendroient que plus redoutables par l'union de leur ressentiment. Cette idée nous fit délibérer d'avance sur le parti qu'il y auroit à prendre pour Sara et pour Patrice après leur réconciliation. Dans l'ardeur de mille nouveaux sentiments, qui faisoient déjà croire à ce tendre frère que son bonheur dépendoit moins des lieux que de la satisfaction de ses désirs, il parloit de repasser en Irlande, et de s'aller ensevelir dans le comté d'Antrim. Mais j'augurois trop bien des commencements de sa fortune, pour souffrir qu'il s'éloignât de Saint-Germain. Je lui proposai au contraire d'aller se

jeter aux pieds du roi, avec celle que je lui croyois encore quelque droit de nommer son épouse, et de demander à ce prince, avec sa protection, la permission de renouveler sur-le-champ son mariage. Vous demeurerez à Saint-Germain, lui disje, sous les yeux d'un protecteur assez puissant pour vous défendre, et s'il a dessein, comme il me l'a déclaré plusieurs fois, de vous attacher à sa personne, vous n'aurez pas à chercher d'autre asile.

Il goûta ce conseil. Je lui avois appris, dans sa retraite, que des avantages que mademoiselle de L..... lui avoit faits en l'épousant, il lui restoit à peine de quoi satisfaire aux dettes qu'elle lui avoit laissées. Les titres sur lesquels étoient fondées ses prétentions se trouvoient du nombre de ceux qui avoient disparu. Il ne lui restoit par conséquent, pour tout bien, que sa part à la somme que nous avions apportée d'Irlande. Voyez, lui dis-je encore, s'il vous convient de négliger les espérances que vous avez du côté de la fortune.

Ses résolutions m'ayant paru fixées, nous réglâmes l'heure à laquelle il se rendroit à Paris, et les précautions qu'il devoit observer pour s'introduire dans mon appartement. Je me reposois sur l'adresse de Jacin, que je m'engageai à lui envoyer. Une entreprise si légitime n'ayant rien qui dût m'alarmer, j'étois sans embarras pour le succès, et je ne la considérois que du côté qui flattoit mes désirs. Je ne pensai pas même au

plaisir badin que j'aurois pu me procurer, en laissant ignorer à Sara la visite que je lui ménageois. Un bonheur imprévu lui auroit causé trop de trouble, et je souhaitois que la sagesse présidât à toutes nos résolutions. Je l'avertis du dessein de Patrice, et je la priai de contribuer, par ses soins, à cacher notre secret.

L'heure que j'avois marquée à mon frère étoit celle où la compagnie qui soupoit chez le comte étoit accoutumée à se séparer. Il arrivoit souvent à Tenermill de sortir de la maison lorsque tout le monde se retiroit, et j'avois observé aussi qu'il se renfermoit quelquefois dans sa chambre. L'une ou l'autre supposition me paroissant égale, je n'avois à m'assurer que du temps où toute la maison seroit tranquille. J'étois convenu avec Jacin de l'en avertir par ma fenêtre, qui donnoit sur la rue. Il se trouva en état de m'entendre vers minuit. Je descendis moi-même pour ouvrir la porte à mon frère.

Entre mille réflexions qui m'étoient inspirées par un ministère si bizarre, j'en fis une sur le sort de Patrice, qui étoit réduit à venir à la dérobée, et comme en bonne fortune, chez une femme dont il avoit négligé si long-temps la tendresse et les faveurs. L'expérience d'autrui me faisoit ainsi remarquer tous les caprices des passions. Sara, qui nous attendoit, favorisa notre marche, par le soin qu'elle eut de placer sa femme de chambre sur notre chemin. Nous gagnâmes enfin

son appartement, agités tous deux de différents mouvements, lui, du doute de la disposition où il alloit trouver Sara, moi, d'une certaine confusion que me causoit malgré moi la nouveauté du service auquel je m'étois engagé. La joie et la confiance prirent néanmoins le dessus dans mon cœur, lorsqu'étant entrés fort heureusement, je me vis presque sûr du succès de mon entreprise; mais l'agitation de Patrice dura plus long-temps. Quoiqu'il affectât une contenance ferme, et que, n'osant se fier à ses espérances, il parût attendre à régler ses premières expressions sur les marques de plaisir ou de peine qu'on feroit éclater à sa vue, je remarquai que son trouble ne lui laissoit point assez de liberté pour faire ce discernement. Étonné de son silence, j'allois ouvrir la bouche pour lui servir d'interprète, lorsque, paroissant se remettre, par un effort naturel de courage plutôt que par la guérison de ses défiances, il fléchit un genou devant Sara, qui s'étoit levée en nous voyant paroître. Il alloit accompagner ce mouvement de quelque discours; mais la foible Sara ne lui donna point le temps de le prononcer. Aussi confuse qu'il paroissoit humilié lui-même, ou plutôt emportée par le penchant de son cœur, qui n'exigeoit pas tant de réparation pour se croire satisfait, elle laissa tomber ses bras sur son cou, et, lui coupant la voix, en lui serrant la tête contre son sein : Ah ! mylord, s'écria-t-elle, avec autant de soupirs que de mots, m'est-il

permis d'en croire mes yeux ? Ce jour, qui doit être le plus heureux de ma vie, s'il me rend maîtresse de votre cœur, répondra-t-il à mes désirs et aux espérances que monsieur le doyen m'a données ? Qu'il s'est fait attendre long-temps ! Qu'il m'a coûté d'impatience et de larmes ! Mais pourquoi cette posture devant moi, reprit-elle en le serrant encore ? N'êtes-vous pas le maître de mon cœur et de mon repos, comme le maître de ma fortune et de ma vie ? Laissez-moi prendre une situation qui me convient mieux qu'à vous ; car vous n'avez jamais perdu un seul moment l'empire que je vous ai donné sur moi. Elle se seroit jetée à genoux, si Patrice ne l'eût assez soutenue pour l'en empêcher. Il la conduisit sur un fauteuil, où il la pressa de s'asseoir, et il s'y plaça près d'elle. Fâché de l'avoir vue céder si facilement à son transport, et donner tant d'avantage sur elle à mon frère, je lui avois fait signe, dès le commencement de son discours, de se souvenir mieux de mes conseils ; et, ne voyant point que cet avertissement fît impression sur elle, je l'avois même poussée rudement pour m'attirer plus d'attention. Mais, insensible à l'une et à l'autre manière de l'avertir, elle avoit fermé les yeux sur tout ce qui pouvoit la distraire un moment de son objet.

J'abandonnai donc cette pensée, et je ne m'assis auprès d'eux que pour prendre part à leur joie. Patrice, revenu de toutes les craintes qui lui avoient lié la langue, commençoit à s'exprimer

avec tant de marques de repentir et d'amour, qu'il auroit bientôt paru mériter, aux yeux de Sara même, la grace qu'il ne devoit qu'à son indulgence. Mais, dans le temps qu'il s'abandonnoit à ses plus doux transports, et qu'il jouissoit du plaisir de les voir écoutés avec autant de tendresse que de joie, un bruit que nous entendîmes nous-mêmes à la porte de l'appartement obligea la femme de chambre, que nous y avions laissée en garde, à nous venir interrompre brusquement. Elle nous avertit qu'ayant reconnu la voix de mylord Tenermill, elle avoit refusé d'ouvrir, en lui répondant, au travers de la porte, que sa maîtresse étoit au lit. Mais cette réponse n'avoit paru servir qu'à l'irriter. En rentrant au logis, il avoit malheureusement remarqué, non seulement que ses fenêtres étoient éclairées, mais qu'elle avoit un homme avec elle. Il n'avoit pu s'y tromper, puisque Patrice étant alors debout, il l'avoit aperçu sans le reconnoître. La jalousie l'avoit jeté dans un transport furieux. Elle l'avoit porté d'abord à s'en prendre au portier, à qui il avoit demandé, avec autant de menaces que de paroles, s'il avoit ouvert à quelqu'un. Quoique je n'eusse point employé d'autres mains que les miennes pour ouvrir la porte, et que je me fusse même flatté de n'avoir été entendu de personne, le portier, qui ne faisoit que sommeiller dans sa loge, avoit cru entendre quelque bruit, et ne s'étoit rassuré que par le bonheur que nous avions

eu d'en faire beaucoup moins en entrant dans la cour. Mais n'osant cacher à Tenermill ce qu'il croyoit avoir démêlé dans l'appesantissement du sommeil, cette découverte avoit augmenté sa fureur jalouse. Il étoit monté droit à l'appartement de Sara ; et les noirs soupçons qui l'agitoient se couvrant d'un prétexte assez plausible, après avoir reçu la réponse de la femme de chambre, il insistoit à demander que la porte lui fût ouverte, pour la sûreté de Sara même, qu'il prétendoit être en danger d'être volée ou insultée par un inconnu qu'il avoit vu de ses propres yeux dans l'appartement.

De quatre que nous étions, il n'y eut que Patrice à qui ce cruel contre-temps n'inspira point de frayeur. Outre son courage, qui ne lui permettoit de craindre l'insulte ni les hauteurs de personne, il ne pouvoit se persuader que son frère conservât un moment ses prétentions sur Sara, lorsqu'il apprendroit que, loin d'être disposée à les approuver, elle pensoit à renouveler son premier engagement. Je me suis rendu à vos raisons, nous dit-il, sans les examiner, et j'ai consenti à prendre le temps de la nuit par déférence pour vos conseils; mais sûr comme je le suis de mon bonheur, par la généreuse bonté de ma chère Sara, j'appréhende si peu la présence de Tenermill, que je suis charmé, au contraire, de l'avoir pour témoin de ma joie. Sara, qui savoit mieux que personne jusqu'où Tenermill portoit la présomption, la femme de chambre,

qu'il avoit tâché mille fois de mettre dans ses intérêts, et moi-même, qui me souvenois de ses confidences, nous prîmes une autre idée de cet incident, et son obstination à demeurer à la porte nous jeta dans une mortelle alarme.

Il continuoit d'y frapper; et quoiqu'il le fît avec quelque ménagement, il y avoit peu d'apparence qu'il abandonnât son entreprise. L'appartement n'avoit point d'autre porte que celle qu'il assiégeoit. De la manière dont je concevois les choses, le péril me parut si pressant que, sans consulter ni Patrice, qui ne seroit point entré dans mes craintes, ni Sara, qui n'étoit propre qu'à les augmenter par les siennes, je les priai de demeurer l'un et l'autre dans la chambre où nous étions, et je me déterminai à me présenter seul à la porte. J'avois un flambeau à la main. Tenermill marqua une surprise extrême de me voir. Je remarquai son étonnement, et je crus en devoir profiter pour lui faire quelques reproches, par lesquels j'espérois lui causer de l'embarras. Est-ce aux fumées du vin, lui dis-je, qu'il faut attribuer l'insulte que vous faites à une femme respectable, et pour laquelle je vous croyois d'autres sentiments? Il ne prit point le change. Laissons les injures, me répondit-il d'un ton ferme; et si vous ne voulez pas que j'entre ici malgré vous, apprenez-moi qui l'on y reçoit si tard. Est-il possible, repris-je en suivant ma première idée, que le vin vous ait troublé la vue jusqu'à vous

empêcher de me reconnoître? Par quel droit me demandez-vous compte de ce que je fais ici? Vous ne me tromperez pas, répliqua-t-il, par de vains détours; ce n'est pas vous que je cherche: et saisissant la porte de manière qu'il me devenoit impossible de la fermer, il paroissoit résolu d'entrer effectivement malgré moi. Cette violence ayant redoublé mes alarmes, je pris le parti de lui confesser que j'étois avec Patrice, en donnant un tour simple et naturel au motif qui l'avoit amené. Eh bien! lui dis-je, puisque votre humeur impérieuse m'impose des lois, auxquelles la considération du temps et du lieu me force de me soumettre, apprenez que j'ai ici avec moi votre frère, qui s'est cru obligé, en revenant à Paris, de faire des excuses de sa conduite passée à une femme dont il a causé tous les malheurs. Mon frère! interrompit-il; ah! je veux être témoin du tour qu'il donne à ses excuses, et de la manière dont elles sont reçues. En vain résistai-je à l'effort qu'il fit pour s'introduire. Le voyant passer malgré moi dans l'antichambre, au risque de me renverser par son choc, il ne me resta qu'à le suivre.

Sara, qui le vit paroître à la porte de sa chambre, vint à lui d'un air effrayé, tandis que Patrice, piqué de cette hardiesse, demeuroit rêveur sur sa chaise. Je me hâtai de parler: Madame, dis-je à Sara, c'est sans doute l'empressement d'embrasser Patrice qui donne à mylord la vivacité que vous

lui voyez. Mais, sans faire attention à mon discours, il adressa le sien à Sara. Je ne vous demande point, madame, lui dit-il, ce qui vous engage à recevoir mon frère si tard. Votre embarras, et l'air familier avec lequel je le vois assis, m'apprennent, autant que l'heure, ce qu'il faut que je pense de ce rendez-vous. Vous m'avez cru propre à devenir votre jouet. Mais êtes-vous bien sûre que ma patience aille aussi loin que cet outrage? La menace qui paroissoit renfermée dans ces derniers mots irrita Patrice à son tour. Il se leva peut-être un peu trop brusquement, et s'approchant de nous: Je n'ai pas cru, dit-il à Tenermill, que personne eût droit de condamner les soins que je rends à mylady, à quelque heure qu'il lui plaise de les recevoir; et je m'attendois moins à des obstacles de votre part que de celle d'un autre. Ce discours n'avoit rien de choquant, quoiqu'il y eût un peu de fierté dans le ton. Mais l'imagination échauffée de Tenermill ne donnant à rien son juste prix, je vis briller dans ses yeux une chaleur dont j'appréhendai mortellement les effets. Il regarda quelque temps Patrice en silence, et se tournant vers Sara: Votre goût, madame, lui dit-il d'un air contraint, décidera sans doute de nos prétentions, et les circonstances me font bien craindre que cette décision ne soit déjà portée. Mais j'apprendrai à mon frère les égards qu'il me doit, puisqu'il paroît les ignorer. Il tourna le dos pour se retirer. Patrice ouvroit la bouche, et je ne sais quelle réponse

son ressentiment auroit été capable de lui dicter ; mais d'un mouchoir que j'avois à la main, et dont je ne fis pas difficulté de lui couvrir le visage, je réussis si heureusement à lui couper la voix, qu'il ne put prononcer la moindre parole. Tenermill eut le temps de sortir, en nous donnant une nouvelle marque de fureur par la violence avec laquelle il tira la porte après lui.

Une scène si fâcheuse m'inspira tant d'inquiétude, que, sans permettre à Patrice de continuer l'entretien qu'il vouloit reprendre avec Sara, j'exigeai de lui, avec toute la force que je pus mettre dans mes instances, qu'il sortît aussitôt de l'appartement. Vos cœurs, leur dis-je à l'un et à l'autre, ont commencé à s'ouvrir, et je regarde votre réconciliation comme un ouvrage achevé : mais je suis moins sûr que Tenermill dans le feu d'un premier ressentiment ne nous menace point à ce moment de quelque vengeance. Vos désirs et mes soins vous procureront bientôt l'occasion de vous rejoindre. Vous me suivrez de ce pas, dis-je à Patrice, en le saisissant par la main, et je ne vous laisse qu'un instant pour embrasser votre épouse. Ce tendre nom, qu'ils furent charmés d'entendre l'un et l'autre, et la liberté de s'embrasser à laquelle ils n'auroient osé sitôt prétendre si je n'avois abrégé leurs difficultés par cette espèce de permission, leur fit trouver moins de peine à m'obéir. Patrice embrassa mille fois son épouse au lieu d'une ; et sans avoir la force, ou plutôt

sans croire qu'il fût besoin de confirmer par des paroles une réconciliation dont ils se donnoient des preuves si tendres, ils consentirent à se séparer.

Ma chambre n'étant pas éloignée de l'appartement de Sara, j'y conduisis mon frère, pour délibérer ensemble sur un incident qui ne m'obligeoit pas moins que lui à garder des mesures. Sans m'occuper beaucoup de ce que Tenermill pouvoit entreprendre après le péril dont j'étois sorti, je ne pensai qu'à mettre la justice et la bienséance de notre côté, par une conduite qui ne nous laissât point de reproches à craindre. Il ne falloit pas douter que dès le lendemain toute la maison ne fût informée de ce qui venoit d'arriver, et cette pensée me fit balancer si je devois conseiller à Patrice de retourner aux Saisons avant la fin de la nuit. Sa retraite pouvoit avoir l'air d'une fuite, qui feroit mal juger des intentions qui l'avoient amené, ou qui mettroit du moins Tenermill dans quelque droit de se plaindre d'une entreprise à laquelle il ne manqueroit pas de donner des noms fort odieux. Cependant l'embarras que la division des deux frères alloit causer dans la maison, et la difficulté qu'il y auroit à leur faire éviter de se voir, ou à leur faire promettre de se voir sans aigreur, me fit prendre la résolution d'éloigner aussitôt Patrice. Sa chaise l'attendoit dans une rue voisine. Je le pressai de partir, et le seul conseil que je le priai de recevoir fut de se

rendre dès le lendemain à la cour, pour disposer le roi par ses respects à se rendre favorable aux explications dont je me chargeai. Je lui promis de n'être pas deux jours à le suivre, et l'unique raison que j'eusse en effet pour différer mon départ étoit l'envie d'apprendre les dispositions de Tenermill.

Il m'épargna la peine que je craignois à trouver l'occasion de l'entretenir seul. Au lieu de me fuir, comme je m'y attendois, il vint dès le matin dans ma chambre; ses plaintes furent d'abord modérées; mais ayant eu le temps de s'échauffer, par la liberté que je lui laissai de me décharger son cœur sans être interrompu, il me reprocha ouvertement d'avoir abusé de sa confiance pour le trahir, et d'avoir préféré pendant toute ma vie les intérêts de Patrice aux siens. J'avois prévu le premier de ces deux reproches. Ce ne fut point par un désaveu que j'entrepris de me défendre. Ravi au contraire qu'il m'eût donné cette occasion de m'expliquer, j'évitai de répondre à ses accusations, et je ne lui demandai qu'un peu d'attention pour le discours que j'avois médité. Il consista d'abord dans le simple récit de tous les évènements qui s'étoient passés dans notre famille pendant qu'il étoit en Irlande, et dont le comte lui avoit caché les principales circonstances à ma prière. Mon espérance étoit non seulement de l'attendrir en faveur de son frère, par le récit de ses malheurs, mais de lui faire concevoir que la

longue passion qui avoit fait violer tant de droits à Patrice n'avoit été qu'un dérèglement de cœur, qui laissoit subsister tous ses anciens devoirs, parcequ'il devoit faire supposer que ce n'avoit jamais été par des motifs raisonnables qu'il les avoit violés. Pour rendre cette conclusion plus certaine, je lui rappelai toutes les circonstances du premier mariage de Patrice. C'étoit de moi qu'il falloit les apprendre, puisque j'en avois été le ministre. Il n'y avoit rien manqué pour en faire un lien sacré et d'une nature inviolable. Toutes les considérations qui n'étoient donc venues qu'à la suite, et qui n'avoient eu leur source que dans le désordre d'une passion violente, devoient passer pour autant de fictions badines aux lumières de la raison, et peut-être pour autant de crimes à celles de la religion. Ainsi, quelque temps passé dans une erreur si grossière ne changeoit rien aux obligations essentielles de Patrice; et son premier mariage, ajoutai-je, me paroissoit si peu altéré par le second, que si mon sentiment en étoit cru, il n'y avoit aucune nécessité de le renouveler.

Ce détail regardoit le fond; mais ne souhaitant pas moins d'être justifié sur le procédé, je lui déclarai nettement qu'il s'étoit trompé, s'il avoit jamais cru que Sara Fincer eût perdu un seul moment l'espérance de se réconcilier quelque jour avec son mari, ou qu'elle eût cessé de se regarder comme sa femme. J'avois été le témoin perpétuel

de sa conduite, autant que le confident de ses réflexions et de ses peines. Moi-même, qui l'avois crue libre, à la vérité contre mes lumières, et qui, sur la décision réunie du roi et de nos evêques, l'avois portée pour le bien de la paix à prendre un autre engagement, je m'étois inutilement efforcé de combattre son obstination, et j'avois été réduit enfin à lui confesser que mon sentiment n'étoit pas différent du sien. Il s'étoit donc flatté mal à propos, s'il l'avoit crue capable de recevoir volontiers ses soins; et dans tout ce que ses désirs lui avoient représenté de plus favorable pour son amour, il n'avoit dû voir que l'effet d'une complaisance extrême pour un beau-frère qu'elle estimoit, ou d'une considération forcée pour un homme qu'elle avoit mille raisons de ménager, sur-tout depuis qu'elle avoit obtenu du comte la liberté de se retirer dans sa maison, qui étoit comme le centre de notre famille. Elle m'avoit fait elle-même cet aveu; et lorsque la mort de sa rivale avoit fait renaître toutes ses espérances, elle avoit conçu plus que jamais qu'il pouvoit lui causer trop de mal et de bien pour ne le pas ménager dans ses foiblesses.

Je voyois rougir Tenermill, pendant cette déclaration, comme s'il eût ressenti une vive confusion d'avoir été si long-temps la dupe de quelques apparences flatteuses Mais feignant de ne pas remarquer son agitation, je continuai de lui raconter avec quelle ardeur Sara m'avoit chargé

de ses intérêts dans mon voyage d'Espagne. Elle avoit eu la pensée de le faire avec moi, et mes objections avoient eu peine à l'arrêter. Depuis mon retour, je n'avois point eu d'autre occupation que de me rendre utile à ses vues; et quand il m'avoit arrêté pour me faire l'ouverture des promesses du roi, et de la voie qu'il vouloit prendre pour en hâter l'exécution, j'étois chargé des ordres de Sara pour lui amener Patrice dans son appartement. Quel autre parti avois-je pu prendre que celui de l'écouter, comme j'avois fait, avec toute la complaisance qu'il pouvoit désirer, et de lui promettre une fidélité inviolable pour son secret? J'avois observé si parfaitement ma promesse, qu'il ne devoit craindre ni la raillere qui suit les projets avortés, ni le triomphe même de son frère, qui n'apprendroit jamais de moi ce que l'honneur et l'amitié m'ordonnoient de cacher éternellement. Ainsi, je comptois également, ajoutai-je, et de le voir renoncer à des prétentions dont il ne pouvoit plus espérer de succès, et de lui trouver le penchant qu'il devoit avoir à vivre en bonne intelligence avec son frère.

Il m'avoit écouté avec une attention dont je ne pouvois assez me louer, et que je commençois à prendre pour le sigue de ma victoire. J'attendis sa réponse. Il me la fit avee autant de précision que de clarté. Je ne m'arrête point, me dit-il, en se levant, à débrouiller vos sophismes. Je n'ai point d'autres lois à respecter pour ce monde que

celles du roi, et pour l'autre que celles de l'église : elles se sont réunies en ma faveur, voilà le fondement de mes prétentions. Si Sara est assez peu sensible pour oublier les outrages qu'elle a reçus de mon frère, j'espère que le roi n'oubliera point si facilement la parole qu'il m'a donnée. Mais dans ces deux suppositions même, ajouta-t-il, en se tournant vers la porte, j'aurai toujours quelqu'intérêt à ne laisser prendre aucun ascendant sur moi par un cadet, et à me garder des trahisons de mon aîné. Il me quitta malgré les instances que je fis pour le retenir.

Je n'aurois eu rien à désirer, si je n'avois cherché qu'à découvrir ses dispositions. Jamais un cœur ulcéré ne s'étoit trahi par des emportements plus clairs, quoiqu'il se fût efforcé de les tenir en bride ou de les déguiser. Mais la connoissance du mal ne me faisoit que mieux sentir la nécessité d'un prompt remède. Après quantité de réflexions, je demeurai persuadé que le parti le plus sûr étoit celui que j'avois expliqué d'abord à Patrice ; c'est-à-dire, d'engager Sara à se rendre à Saint-Germain, de s'y marier à la vue et sous la protection du roi ; avec un renouvellement de cérémonies qui n'étoit peut-être pas nécessaire pour rendre leurs engagements plus saints, mais qui me parut capable d'arrêter toutes les oppositions. Je sortis de ma chambre pour aller communiquer cette pensée à Sara. Quel fut mon étonnement d'apprendre à sa porte qu'elle avoit défendu à ses gens

de me l'ouvrir ? J'insistai, pour découvrir la cause d'un si étrange refus. Ses gens l'ignoroient. Mais sa femme de chambre, qui vint sans affectation au bruit de ma voix, me remit secrètement un billet, en m'avertissant qu'elle venoit de le recevoir, et qu'elle avoit ordre de me le remettre sans que personne s'en aperçût.

M'étant retiré aussitôt, j'y lus de la main de Sara, que Tenermill, qui ne faisoit que sortir de chez elle, l'avoit suppliée de ne recevoir de quelques jours ni Patrice ni moi, et qu'après lui avoir fait cette prière avec beaucoup de politesse, il avoit ajouté froidement, que si elle n'avoit pas pour lui cette complaisance, il étoit résolu de se couper la gorge avec son frère, et de chercher l'occasion de me faire publiquement quelqu'outrage. Il l'avoit quittée sans joindre une seule plainte à ce compliment. Sara ne pouvant douter qu'elle ne fût observée, s'étoit soumise aussitôt à des ordres si terribles. Elle me prioit par son billet de feindre que j'en ignorois la cause, ou de ne confesser à personne que je la savois d'elle.

Il me parut fort difficile de la pénétrer. Cependant j'ai omis une circonstance du billet, qui m'y fit trouver moins d'injustice en apparence. Tenermill avoit promis que de son côté il n'exposeroit point Sara à l'importunité de ses visites, aussi long-temps du moins qu'il feroit durer le sacrifice qu'il exigeoit.

Quelque vue que je puisse lui supposer, cette

espèce d'égalité qu'il mettoit entre lui et nous me persuada que ce n'étoit point à la violence qu'il vouloit avoir recours. Je me retirois chez moi fort consolé de cette pensée, dans le dessein de me servir aussi de ma plume, pour marquer à Sara ce que j'avois médité de plus convenable à ses intérêts : mais la rencontre de doña Figuerrez, à qui Tenermill donnoit la main, m'obligea malgré moi de m'arrêter. Elle me pressa avec tant d'instances de lui accorder un moment d'entretien, que, n'ayant pu lui faire goûter mes prétextes et mes excuses, je me vis dans la nécessité de la suivre jusqu'à l'appartement de la comtesse de S..... Tenermill sourioit de mon embarras. Il ne triomphoit pas moins sans doute de la loi qu'il avoit imposée à Sara Fincer, dont il jugeoit aisément que j'avois déjà subi la rigueur.

Dona Figuerrez ne fut pas plutôt arrivée dans l'antichambre de ma sœur, qu'ordonnant aux domestiques de la maison de différer un moment à l'annoncer, elle me prit par la main, et priant Tenermill de trouver bon qu'elle me parlât à l'écart, elle me tira vers une fenêtre où nous ne pouvions être entendus. Là, me regardant d'un œil fixe ; c'est l'impatience de vous entretenir, me dit-elle, et le doute que vous eussiez consenti à m'accorder chez moi cette faveur, qui me conduisent ici si matin. Après quelques politesses qui répondirent fort bien à ce début, elle me reprocha d'un air caressant de lui avoir déguisé les raisons

qui m'avoient révolté contre le penchant qu'elle m'avoit marqué pour mon frère. Je les appris hier, continua-t-elle, de mylord Tenermill, qui ne m'a pas caché non plus le penchant qu'il a pour la belle Sara Fincer, et l'ardeur par conséquent avec laquelle il souhaite de supplanter son rival. Sans lui expliquer mes vues, qu'il ignore encore, et sur la seule persuasion où il est que vous pouvez plus que personne pour notre satisfaction commune, j'ai formé un plan qui conciliera merveilleusement tous nos intérêts. Liez mylord Tenermill avec Sara Fincer, et Patrice avec moi : pour prix de ce service, j'ose vous promettre que, par le crédit de l'ambassadeur et le mien, nous vous ferons obtenir incessamment un des meilleurs évêchés d'Espagne ou de France. Elle crut avoir fait tant d'impression sur moi par cette offre, que, me regardant avec un sourire, elle n'ajouta même aucune réflexion pour me faire sentir l'importance du bienfait. Je lisois dans ses yeux qu'elle se tenoit déjà sûre de ma réponse. Mais outre la témérité de sa promesse, qui ne pouvoit séduire qu'un homme assez aveuglé par l'ambition pour fermer les yeux sur tous les obstacles, j'ose croire que, sur l'idée qu'on a pu prendre jusqu'à présent de mon caractère, on se persuadera facilement que ce n'étoit pas un motif de cette nature qui étoit capable de me toucher. Aussi ne me sentis-je aucun besoin d'effort pour me défendre de la séduction. Au contraire, souriant à mon tour de

la confiance qu'elle avoit dans son artifice, je lui répondis avec autant de simplicité et de douceur qu'il me fut possible d'en mettre dans l'air de mon visage et dans mes expressions, qu'elle me donnoit un motif superflu pour me porter à mon devoir, et que j'étois disposé à ne rien épargner pour l'honneur et la tranquillité de ma famille. Je me retirai après cette réponse, sans examiner si elle en avoit pénétré le sens. J'eus plus de curiosité en passant près de Tenermill, qui s'avança pour la rejoindre. Je levai les yeux sur lui, et je cherchai dans les siens s'il avoit aussi peu de part à la proposition de dona Figuerrez, qu'elle avoit voulu me le persuader. Mais l'air froid et sérieux avec lequel il me salua me fit juger qu'il l'ignoroit effectivement.

Cette conspiration, dans laquelle j'étois même incertain s'il n'avoit pas eu l'adresse de faire entrer le comte et la comtesse de S . . ., ne fit que hâter l'explication que je voulois donner de mes vues à Sara Fincer. Cependant je fus arrêté par une difficulté à laquelle j'avois fait peu d'attention dans mon projet. Il n'étoit pas douteux pour moi que Sara ne suivît mon conseil, et que la seule lecture de mon billet ne lui inspirât une vive impatience de se rendre à Saint-Germain. Mais observée, comme je la supposois par les ordres de Tenermill, quelle voie pouvoit-elle prendre pour se dérober furtivement ? Et convenoit-il même à une femme si réservée de s'éloigner de la maison

du comte sans l'avertir de son départ? Cependant, comme je pouvois me charger sur-le-champ de ses excuses, cet obstacle m'arrêta moins que l'autre. Je résolus à la fin de lui marquer que je tiendrois une chaise prête à tout évènement, et que si elle consentoit à partir, elle devoit chercher elle-même l'occasion de s'échapper avec sa femme de chambre et ses deux laquais. Je remis mon billet dans des mains sûres, et je sortis aussitôt pour faire préparer ma chaise. Le porteur de mon billet avoit ordre de m'apporter une réponse positive, sur l'heure et sur les autres circonstances que je ne devois pas ignorer.

En me rappelant les offres de dona Figuerrez, si je ne me sentois point sollicité par l'ambition, j'étois agité d'une crainte à laquelle je ne voyois que trop de fondement. Cette ardeur à gagner mon suffrage marquoit tant de vivacité dans ses désirs, qu'étant secondée, comme je n'en pouvois douter, par les conseils de Tenermill, elle étoit capable de nous jeter dans quelque nouvel embarras que je ne prévoyois point. Ce fut un autre motif pour presser le départ de Sara. Je la fis avertir que la chaise étoit prête. La nuit, qui n'étoit pas éloignée, pouvoit favoriser son évasion. Elle sortit en effet, mais avec si peu de bonheur dans sa marche, que le premier objet qui frappa ses yeux, dans deux minutes qu'elle passa sous la porte en attendant qu'on fît approcher la chaise, fut le carrosse de mylord Tenermill,

qu'une espèce de pressentiment ramenoit au logis. Il l'aperçut, et descendant avec transport, il n'eut pas besoin, à la vue de la chaise qui s'étoit avancée, et dont il reconnut le cocher pour un homme à moi, qu'elle lui fît l'aveu de son dessein pour en pénétrer du moins une partie. Il la pressa cependant de lui apprendre où elle se faisoit conduire. La difficulté de trouver une réponse assez prompte lui fit confesser qu'elle partoit pour Saint-Germain. Elle ajouta seulement pour prétexte de son voyage, que, n'ayant point encore eu l'honneur d'être presentée au roi, dont la protection pouvoit lui devenir nécessaire en France, elle alloit pour la première fois lui faire sa cour. Tenermill saisit habilement cette ouverture : il est étrange, lui dit-il, que vous ne vous fassiez accompagner de personne. Mille raisons vous obligeoient d'y penser. Et quoique je m'imagine bien que vous comptez sur quelqu'un à Saint-Germain pour vous présenter au roi, je regarde comme un bonheur d'être arrivé si à propos que je puis me charger du moins de vous y conduire. Elle s'en défendit par toutes les raisons qu'elle put inventer ; mais l'ardent Tenermill n'en fit pas moins atteler les deux chevaux de ma chaise à son carrosse, et lui prenant la main, sans faire attention à sa résistance, il y entra avec elle, et donna ordre au cocher de se mettre en marche.

Il avoit deux vues : l'une, de s'assurer d'elle en ne la perdant pas de vue un moment ; l'autre, qui

n'étoit pas le fruit d'une réflexion subite, de profiter d'une occasion qu'il avoit toujours désirée sans avoir pu la faire naître, pour engager le roi à prendre ouvertement ses intérêts auprès de Sara, et à la solliciter même de recevoir la main d'un homme qu'il vouloit combler de faveurs. Le hasard servoit ainsi ses désirs les plus empressés. Il se promettoit bien de ne pas la quitter, comme il l'avoit fait entendre, en arrivant à la cour; et son dessein étant au contraire de paroître le lendemain chez le roi avec elle, il vouloit passer la nuit à Saint-Germain, après l'avoir remise au lieu où il supposoit qu'elle étoit attendue. Pour elle, à qui j'avois promis un appartement chez M. de Sercine, il ne lui resta aucun moyen de déguiser où elle comptoit descendre, et ce fut un nouveau sujet de joie pour Tenermill, qui étoit accoutumé comme Patrice et moi à loger dans la même maison.

Mais l'idée qu'on a pu prendre de l'inquiétude et du chagrin de Sara ne fera pas comprendre assez quelles furent bientôt mes propres craintes. J'étois monté à cheval pour l'accompagner, et voulant éviter de me faire voir dans la rue du comte, j'étois allé l'attendre hors de Paris. La vue du carrosse de mon frère, que je reconnus aussitôt, ne me fit d'abord appréhender que le contre-temps dont sa présence nous menaçoit à Saint-Germain. Cependant, comme il lui arrivoit fort ordinairement de faire ce voyage le soir, pour

se trouver au coucher du roi, et de revenir sur-le-champ passer la nuit à Paris, je conservai l'espérance de pouvoir nous dérober à ses yeux jusqu'à son départ. Il fallut non seulement la perdre aussitôt, mais tomber dans une mortelle agitation, en reconnoissant Sara qui étoit assise à son côté. Quelle explication pouvois-je donner à un spectacle si imprévu? Je m'étois rangé derrière un carrosse de voiture, qui s'étoit arrêté heureusement sur le chemin; Tenermill ne m'aperçut point; mais un laquais de Sara m'ayant reconnu, je lui fis signe de descendre, et j'appris de lui dans un instant la violence qu'on avoit faite à sa maîtresse. Je ne lui recommandai que la discrétion; et prenant mon parti sur les circonstances, je fis avancer mon cheval avec toute la promptitude qu'on peut donner à la course. Je voulois être à Saint-Germain avant Tenermill et Sara, prévenir M. de Sercine sur leur arrivée, engager Patrice que je supposois logé chez lui, à se tenir à l'écart jusqu'au départ de son frère, et demeurer moi-même à l'attendre pour observer quelle conduite il tiendroit avec Sara. Il ne me reconnut point à mon passage, parceque je m'étois couvert de mon manteau. Je trouvai Patrice chez M. de Sercine. Je leur déclarai à tous deux par qui j'étois suivi; et m'apercevant de l'impression que cette nouvelle faisoit sur Patrice, je lui appris aussitôt ce que je crus propre à le rassurer.

Ce ne fut pas sans peine que je lui fis consentir

à céder la place à son frère. Il murmuroit d'une soumission qu'il ne croyoit point devoir à l'âge, et dont l'amour suffisoit d'ailleurs pour le dispenser. Je m'efforçai de la lui faire regarder comme un ménagement qu'il se devoit à lui-même, et sans lequel je n'osois lui répondre de mille obstacles qui ruineroient peut-être ses espérances. Quoi? me dit-il avec amertume, le cruel Tenermill ne se lassera point de me poursuivre? Il m'a ravi dès le premier moment une satisfaction dont je n'ai fait que l'essai. A peine m'a-t-il laissé le temps de prononcer à Sara le nom de reconnoissance et d'amour; et je le retrouve ici pour m'arracher le plaisir de la voir, et pour abuser peut-être de la faveur du roi, qu'il a disposé pendant mon absence à toutes ses témérités! Vous manquez de respect pour le roi, lui répondis-je, et de justice pour votre frère. Il aime Sara. Il a commencé à l'aimer dans un temps où il le pouvoit sans crime. Jugez de ses sentiments par les vôtres. Je vous ai entendu dire mille fois que les mouvements du cœur ne se gouvernent pas facilement. S'il s'est emporté au-delà des bornes, ce n'est point par les injures ni par la violence qu'il faut l'y ramener. Essayons les voies que je vous ai proposées, et ne doutez pas qu'il ne cède plus volontiers que vous à l'autorité du roi, s'il la voit déclarée en notre faveur.

J'étois persuadé en effet que l'ambition de Tenermill le guériroit bientôt de l'amour, lorsqu'il

pourroit se faire un mérite auprès de son maître du sacrifice qu'il feroit à ses volontés. Patrice se rendit enfin à mes raisonnements. Il se retira chez un autre ami de notre famille, où je m'engageai à le faire avertir de ce qui se passeroit dans son absence. Il ne faisoit que sortir lorsque nous vîmes paroître le carrosse de Tenermill. M. de Sercine reçut Sara avec toutes les caresses qui pouvoient lui inspirer de la confiance pour ses services. La soirée se passa dans un entretien simple et indifférent, par le soin que Tenermill eut d'éloigner tout ce qui pouvoit nous faire naître quelque soupçon de son projet, et Sara, continuellement observée par ses yeux, eut peine à trouver l'occasion de me faire des plaintes de cette tyrannie.

L'espérance que j'avois eue de le voir partir dès la même nuit m'avoit empêché d'être aussi sensible qu'elle à l'obstination qu'il marquoit à la persécuter. Mais lorsque j'appris le lendemain, non-seulement qu'il n'étoit pas retourné à Paris, mais qu'il avoit proposé à Sara de lui donner la main, pour la conduire au château avec madame de Sercine, je commençai à former des soupçons qui me firent observer à mon tour sa conduite et son langage. Après avoir averti Sara de se défier de ses offres, et de prétexter quelqu'indisposition, pour se dispenser de paroître à la cour, je m'attachai à le suivre dans toutes ses démarches. M'éloignant peu de lui, sur-tout dans la chambre du

roi, où je remarquai en effet que ce prince le traitoit avec une bonté extraordinaire, je compris bientôt par ses discours qu'il l'avoit informé de l'arrivée de Sara à Saint-Germain, et qu'il l'avoit même prévenu sur quelque dessein dont il affectoit de lui parler mystérieusement en public. Ma crainte ne me fit point chercher à éclaircir le mystère, mais elle fut assez forte pour me faire changer le conseil que j'avois donné à Sara. Au lieu de différer plus long-temps à paroître, je crus qu'elle ne pouvoit se hâter trop d'exécuter le plan que j'avois formé avec Patrice. Je l'en avertis lui-même. Rien ne satisfaisant mieux son impatience, l'exécution ne fut différée qu'au lendemain. J'aurois souhaité de pouvoir choisir quelque moment où Tenermill n'eût point été dans l'appartement du roi; mais je passai même sur ce scrupule; et je me figurai que s'il avoit quelque chose à souffrir de la scène dont il seroit témoin, elle en serviroit mieux à le faire renoncer pour jamais aux espérances dont nous voulions couper le cours. Nous le laissâmes sortir pour se rendre au lever: Sara, plus brillante de ses graces naturelles que de sa parure, quoiqu'elle n'eût rien négligé pour les relever par l'habit le plus galant étoit accompagnée de monsieur et de madame de Sercine, tandis que Patrice, vêtu avec le même air de magnificence et de galanterie, prenoit le même chemin, pour les rencontrer à la porte du château. Je m'étois rendu seul dans l'appartement

du roi presqu'aussitôt que Tenermill. Entre plusieurs étrangers qui étoient venus faire leur cour à ce prince, on m'avoit fait remarquer l'ambassadeur d'Espagne, avec lequel je fus surpris de voir Tenermill s'entretenir familièrement. Je le fus encore plus de les voir tous deux sourire en m'apercevant, et parler au roi d'un air à me persuader que je faisois la matière de leur entretien. J'en devins plus réservé à m'avancer. Mais ce prince m'ayant aperçu lui-même, me fit signe de m'approcher de sa personne: J'allois vous faire appeler, me dit-il, si vous ne vous présentiez fort à propos. Et me parlant, avec sa bonté ordinaire, des favorables intentions dont il étoit rempli pour ma famille, Il ne faut pas vous y opposer, continua-t-il, par les caprices dont on vous accuse. On me propose un plan qui assure votre fortune et celle de vos frères. M. l'ambassadeur vous l'expliquera; mais je l'approuve, tel que je viens de l'entendre, et je confirme volontiers la parole que j'ai donnée de vous faire évêque, si vous ne vous obstinez point à rejeter vos avantages et ceux de votre famille. Une proposition si vague ne m'obligeant qu'à des protestations générales de respect et de soumission, je ne me hâtai point de demander à l'ambassadeur ni à mon frère des explications que je croyois pressentir.

Mais au moment qu'ils paroissoient se disposer à me prendre à l'écart, pour satisfaire apparemment

l'impatience qu'ils me supposoient, madame de Sercine et Sara s'avancèrent après en avoir fait demander la permission au roi ; et Patrice, qui les suivoit à quelques pas de distance, se pressa d'avancer aussi, pour se présenter aussitôt qu'elles aux yeux de ce prince. Je remarquai l'étonnement de Tenermill. Il s'étoit rapproché du roi en voyant paroitre la fille de Fincer ; mais dans quelque dessein qu'il eût fait ce mouvement, sa surprise me parut beaucoup augmenter, lorsqu'il eut aperçu Patrice. Elle le troubla jusqu'à lui faire prévenir le roi, qui paroissoit disposé à parler : Sire, lui dit-il, je me flatte que votre majesté n'oubliera point ce que j'ai à redouter de mes frères. Il y auroit de l'injustice, lui répondit ce bon prince, à ne pas les écouter. Ma confiance redoublant par cette réponse, je m'avançai aussitôt ; et tous les courtisans, qui attendirent quelque chose d'intéressant de cette scène, se rangèrent avec assez d'ordre pour nous laisser comme à découvert, au milieu d'un cercle qu'ils formèrent autour de nous.

Patrice et Sara profitèrent aussitôt d'une si favorable disposition. S'étant pris par la main, ils fléchirent un genou devant le roi. Le discours de Patrice eut moins de longueur que de force et de tendresse. Après avoir reconnu ses erreurs et plaint ses infortunes, il demanda au roi, pour unique grace, de lui rendre un bien dont il avoit mal connu le prix. Et pour ôter tout air d'équivoque

à son repentir, il confessa que, dans la plus grande ardeur d'une malheureuse passion par laquelle il s'étoit laissé vaincre, jamais il n'avoit étouffé un autre sentiment de cœur, qui lui avoit toujours rappelé malgré lui les bienfaits et les charmes de la généreuse Sara. Il ajouta qu'en revenant à elle par la force de l'inclination autant que par celle du devoir, il avoit eu le bonheur de lui trouver les mêmes désirs, et que n'ayant dû s'attendre qu'à sa haine après tant d'ingratitude, il avoit à payer tout à la fois les dettes de l'amour et de la reconnoissance.

Cette courte harangue prononcée avec beaucoup de grace et de noblesse excita dans l'assemblée un murmure si favorable, que le présage ne m'en parut point heureux pour Tenermill. Son dépit et sa confusion éclatoient dans ses yeux. Il demanda au roi la permission de parler ; mais ce prince s'étant tourné vers Sara, et le mouvement des spectateurs, qui sembloient attendre quelqu'explication d'elle, lui faisant prévoir qu'il n'auroit pas la même facilité à se faire écouter, il prit le parti d'essuyer encore cette seconde mortification. Elle étoit propre à lui ôter tout reste d'espérance, car Sara ne s'arrêta point à demander le consentement du roi comme une grace, et lui déclarant au contraire que sa religion et sa justice y étoient également intéressées, elle réclama l'autorité royale pour le soutien de ses justes droits, en se félicitant de n'avoir rien à combattre du côté de Patrice,

qui étoit le seul dont elle eût à redouter l'opposition. Le sens de ce discours étoit si clair, que le roi s'adressant à Tenermill et à l'ambassadeur d'Espagne, leur demanda s'ils avoient prévu cet obstacle au plan qu'ils lui avoient proposé, et s'ils croyoient qu'il y eût quelque chose à répondre aux instances d'un mari et d'une femme qui demandoient la permission de bien vivre ensemble. L'ambassadeur, qui ne s'étoit déterminé que par un excès de complaisance au service qu'il rendoit à sa nièce, répondit par une inclination de tête, qui sembloit marquer autant de soumission que d'étonnement. J'attendois plus de résistance de Tenermill ; mais, soit que la force des circonstances l'eût découragé tout-à-fait, soit que je ne me fusse point trompé dans l'opinion que j'avois toujours eue de ses sentiments, il prit un parti qui lui attira notre admiration et celle du roi même. Mes prétentions, dit-il, en élevant la voix, comme s'il eût adressé son discours à toute l'assemblée, ont toujours supposé que la justice, la religion, et tous les droits qu'on réclame aujourd'hui contre moi, étoient réunis au contraire en ma faveur ; et j'avois encore cette raison de me livrer au penchant de mon cœur, que, dans le mariage que je me proposois, je croyois trouver avec mes propres avantages ceux de plusieurs personnes chères, et, si j'ose le dire, ceux même de..... Il n'acheva point de nommer Sara, et regardant seulement le roi, comme s'il eût été sûr d'en être

entendu ; mais je ne sais point résister , reprit-il, lorsque j'ai à combattre les volontés de mon maître et le bonheur de mon frère.

Tout le monde applaudit à ce discours. Le roi, charmé peut-être de se voir délivré d'un embarras qu'il avoit pressenti dès l'entrée de cette scène, releva une si généreuse résolution par de grands éloges ; et se baissant jusqu'à l'oreille de Tenermill, il parut le consulter un moment sur quelque point qui étoit douteux pour lui. Ensuite, comme s'il s'étoit déterminé sur sa réponse : un projet manqué, dit-il à l'ambassadeur d'Espagne, se répare quelquefois par un autre ; qui vous empêche de donner votre nièce à mylord Tenermill ? Il peut vous apprendre à quoi je le destine. Je ne rétracterai point d'ailleurs ce que j'ai promis pour M. le doyen. La reponse de l'ambassadeur fut aussi polie qu'elle devoit l'être ; mais n'osant s'engager sans la participation de sa nièce, il demanda au roi le temps de la consulter.

Tenermill soutint ses promesses d'un air si libre et si naturel, que je les crus sincères. A notre retour chez M. de Sercine, il donna la main à Sara, et les inquiétudes qu'il lui avoit causées dans son appartement furent tournées en badinages. Il fit des excuses à son frère d'avoir ignoré qu'il conservât tant d'inclination pour elle, en reconnoissant que personne ne pouvoit lui contester les premiers droits. Ces protestations pouvoient m'être un peu suspectes, à moi qui avois pris soin de

lui donner les éclaircissements dont il prétendoit avoir manqué ; mais distinguant fort bien ce qui pouvoit être attribué à sa politesse et au désir de se justifier, je ne lui fis pas un crime d'exagérer un peu la droiture de ses intentions. Mon amitié pour lui s'étoit rallumée si vivement par le sacrifice qu'il avoit fait à son frère, que, recommençant à m'échauffer pour ses intérêts, j'examinai jusqu'à quel point je devois lui laisser prêter l'oreille à la nouvelle proposition que le roi avoit faite à l'ambassadeur. La naissance, la fortune, et le mérite même, ne réparoient point dans dona Figuerrez les désordres qu'on m'avoit racontés de sa conduite. Je connoissois trop d'honneur à Tenermill, pour épouser une femme déshonorée en Espagne par vingt intrigues scandaleuses ; et si cette raison me faisoit concevoir sans peine comment l'ambassadeur avoit consenti si facilement à la proposer au roi pour un cadet tel que Patrice, je ne trouvois pas que les mêmes motifs dussent faire sur nous la même impression ; ou plutôt j'étois persuadé qu'il n'en auroit pas même conçu l'espérance, s'il avoit pu s'imaginer que j'eusse rapporté d'Espagne de si bonnes informations. D'un autre côté, la répugnance que j'avois à révéler des secrets odieux qui n'étoient connus en Erance que de moi, les égards de la charité chrétienne, qui me faisoient une loi de les cacher, et la crainte même de m'exposer, en les découvrant, à la vengeance d'une femme dont je connoissois l'adresse et la vivacité,

me jetèrent dès ce premier moment dans un embarras dont je prévis qu'il ne me seroit pas aisé de sortir.

Il n'étoit pas temps d'approfondir des difficultés qui me parurent peu pressantes, et je ne me hâtai pas même de découvrir par quelle nouvelle intrigue de dona Figuerrez l'ambassadeur d'Espagne s'étoit trouvé à Saint-Germain un quart d'heure avant que Sara et Patrice se fussent présentés au roi. Le seul hasard avoit pu produire cette rencontre. Je fus occupé plus agréablement à notre arrivée chez M. de Sercine, par divers bienfaits du ciel, qui tombèrent en un moment sur ma famille. Un gentilhomme, chargé des ordres du roi, ayant commencé par des félicitations sur le mariage de Patrice, lui déclara que la volonté de ce prince étoit qu'il fût célébré sous ses yeux, et, le traitant de mylord comte de S....., il lui apprit qu'il venoit d'être créé pair d'Irlande sous ce titre. J'ai fait observer que Patrice n'avoit pris le titre des aînés de notre maison qu'en épousant Sara Fincer, et que, suivant les usages de nos îles, ce changement n'étoit autorisé que par le renoncement présumé de Tenermill. Le roi, qui avoit déjà formé des vues spéciales sur toute notre famille, vouloit que, sans avoir besoin d'un titre emprunté, mes deux frères pussent paroître en Irlande avec la même distinction. Mais ne persistant pas moins dans le dessein d'attacher particulièrement Patrice à sa personne, il lui faisoit

déclarer encore qu'avec la dignité de son chambellan, dont il l'avoit revêtu à son départ pour l'Espagne, il lui accordoit celle de grand trésorier, pour le dédommager, par les émolumens de celle-ci, des soins et des assujettissements de l'autre, qui étoit purement honoraire. Dans le petit nombre de seigneurs dont la cour de Saint-Germain étoit composée, on ne doit pas trouver surprenant que deux emplois de cette considération fussent réunis sur la même tête. Ils étoient même plus importants qu'on ne seroit porté à le penser, sur l'idée que les historiens nous donnent de la situation du roi. Les pensions qu'il tiroit de la cour de France et de celle d'Espagne ne demandoient pas la création d'un emploi extraordinaire pour les recueillir, parcequ'étant payées régulièrement sur un ordre simple, elles n'étoient point sujettes à des détails embarrassants. Mais le roi tiroit des sommes considérables des catholiques, et de ses autres sujets d'Angleterre et d'Irlande. Il y avoit, dans les provinces, des bureaux établis avec autant d'ordre que dans les plus paisibles années de son règne. C'étoit cette espèce de revenu dont il donnoit l'administration à Patrice, sous le titre de son grand trésorier.

J'étois compris dans ce torrent de bienfaits. L'interprète de tant d'heureuses nouvelles avoit ordre de me déclarer, de la part du roi, que j'étois nommé à l'évêché de Cloyne. A la vérité, ce n'étoit qu'un titre, sans charge particulière,

sans revenu ; mais l'intention de ce prince n'étoit pas de m'éloigner continuellement de lui, et, s'étant proposé seulement de me rendre utile à son service en Irlande, il vouloit que, dans les voyages qu'il m'y feroit entreprendre, ma dignité me donnât plus de considération parmi les catholiques.

Nous serions retournés sur-le-champ au château, pour nous livrer à tous les mouvements de notre reconnoissance, si le même gentilhomme n'avoit été chargé de nous dire que le roi nous laissoit quelques jours pour régler nos affaires domestiques, et qu'il nous feroit avertir lorsqu'il jugeroit à propos de nous revoir. Cet ordre, qui s'accordoit si mal avec notre ardeur, venoit tout à la fois de deux causes différentes. Nous les apprîmes de Tenermill avant la fin du jour. N'ayant pas les mêmes raisons de se priver de la vue du roi, il retourna au château. L'ambassadeur d'Espagne y étoit resté après nous, et le roi, qui avoit quelque regret de voir l'exécution d'une partie de ses desseins reculée par l'incertitude du mariage de Tenermill, avoit fait expliquer plus particulièrement ce ministre sur ce qu'on pouvoit attendre des dispositions de sa nièce. Il n'avoit pas douté qu'en perdant l'espoir d'être à Patrice, elle ne consentît volontiers à recevoir la main de son frère; et, s'ouvrant même sur ce qu'il avoit résolu de faire pour sa fortune, il avoit excité l'ambassadeur, par ce motif, à ne rien

négliger pour hâter leur mariage. Le temps qu'il nous avoit donné pour régler nos affaires étoit celui qu'il vouloit laisser à dona Figuerrez pour se déterminer. Cet excellent roi porta la bonté jusqu'à faire cet aveu à Tenermill; et, ne craignant point de se laisser voir aussi sensible qu'il l'étoit au plaisir de nous rendre tous heureux, il lui confessa encore qu'en nous privant quelques jours de l'honneur de le voir, il vouloit se ménager à lui-même la satisfaction de nous voir tous contents, et de recevoir tout à la fois les remercîments de notre famille entière. Tenermill, déjà aussi habile courtisan que s'il eût dû cette qualité à une longue expérience, prit cette occasion pour le faire souvenir de la comtesse de S....: ; et quelques mots d'éloge, tournés avec autant d'adresse que de vérité, firent des impressions dont cette chère sœur ressentit aussi les effets.

La joie que je reçus de tant d'évènements agréables auroit été sans mélange, si mes réflexions sur le caractère de dona Figuerrez ne fussent venues la troubler. Cependant je remis encore la discussion d'une difficulté si sérieuse après mon retour à Paris. Tenermill étant sans amour, j'étois sûr de n'avoir rien à combattre dans son cœur, si je me croyois obligé de lui faire perdre le dessein de ce mariage. Je le voyois disposé néanmoins à ne rien épargner pour le faire réussir. Mais je ne pouvois m'imaginer que l'ambition, dont il commençoit à m'avouer lui-même

qu'il alloit être uniquement possédé, le rendit aussi ardent à la recherche d'une femme que le moindre degré d'amour. Ce que j'admirai seulement, comme un effet de sa vive imagination, fut qu'au moment qu'il eût tourné ses désirs de ce côté-là, il mêloit les charmes de dona Figuerrez dans tous ses discours, avec autant de satisfaction et de goût que s'il eût senti pour elle toute la chaleur de la plus tendre passion. Il l'avoit assez vue pour connoître tout ce qu'elle avoit de mérite et, dans le besoin où elle s'étoit crue de son secours, on se figure aisément qu'elle avoit mis tout en usage pour gagner son estime. Mais ayant une fois pénétré le fond de son cœur, je croyois démêler mieux ses sentiments que lui-même.

Il ne fut pas plutôt arrivé à Paris, qu'il se rendit chez elle avec la même ardeur, et n'employant point de détours pour lui expliquer ses désirs et ses espérances, il se flatta qu'avec la protection du roi, l'aveu de l'ambassadeur, et l'expression de sa propre tendresse, il obtiendroit facilement d'en être écouté. Mais ce n'étoit point l'ambition qui flattoit le cœur de cette belle Espagnole. Elle venoit d'apprendre de son oncle la ruine de son amour, et cette nouvelle l'avoit jetée dans un affreux désespoir. Si elle s'étoit fait violence pour recevoir Tenermill d'un visage tranquille, elle ne put entendre qu'il faisoit son bonheur du refus que Patrice avoit fait de l'aimer, sans lui attribuer une partie de sa disgrace, et cette pensée la

rendant furieuse, elle le traita avec une hauteur qui devoit être capable de le rebuter. Mais, dans l'opinion qu'il avoit des femmes, il comptoit pour rien leurs rigueurs; et ne sentant pas même pour dona Figuerrez cette tendre inclination qui lui avoit fait espérer de trouver dans Sara la satisfaction de son cœur avec les avantages de la fortune, il n'en conserva pas moins l'espérance de la vaincre. Ainsi, le combat s'établit entre un ambitieux sans tendresse, qui vouloit triompher d'un cœur pour faire servir l'amour à son élévation, et une femme tendre et galante, qui, préférant les douceurs de l'amour à toutes les fortunes du monde, pouvoit bien être flattée de se voir rendre des soins, mais ne pouvoit être touchée que de ceux qu'elle croiroit sincères. Avec une expérience et une pénétration qui la mettoient mieux qu'une autre en état d'en juger, elle apportoit dans cette espèce de lice un cœur rempli d'un autre amant, et la plus fâcheuse prévention contre celui qu'elle accusoit de sa perte. Rude épreuve pour Tenermill, et qui me fournit d'utiles leçons à moi-même pour la connoissance des passions et des caractères.

Il revint de cette visite avec un air d'inquiétude dont je m'aperçus. Il ne chercha pas même à me la déguiser; et me rendant compte de l'accueil qu'il avoit reçu de sa maîtresse, il me demanda ce que je pensois d'un commencement si bizarre. Je ne connoissois dona Figuerrez que par les informations

que je m'étois procurées en Espagne. Son caractère, tel que je m'en étois formé l'idée, étoit celui d'une coquette; et ne distinguant pas toutes les manières dont on pouvoit l'être, je la mettois sans difficulté au rang de madame de S....., dont j'avois si bien connu les noirs artifices et les honteux dérèglements. Il eût été trop nouveau pour moi de me figurer une femme qui réunissoit dans son caractère autant de perfections que de défauts; vive jusqu'à la légèreté, et quelquefois jusqu'à l'emportement, mais capable néanmoins, dans ses moments de réflexion, de penser avec autant de justesse et de force que l'homme le plus distingué par ces deux qualités; toujours possédée du désir de plaire; ne faisant consister la gloire d'une femme que dans la multitude de ses conquêtes, et l'achetant même par des foiblesses volontaires, lorsqu'elle ne voyoit que ce moyen pour mettre ou pour retenir un amant dans ses chaînes; mais plus tendre et plus passionnée qu'une autre pour celui qui trouvoit l'art de la rendre sensible: avec cela, généreuse, bonne, fine, mais sans malignité dans sa finesse et dans ses artifices; toujours prête à obliger par des services, et à prévenir par des soins; aussi séduisante d'ailleurs par l'agrément de son humeur et de ses manières que par les charmes de sa figure; enfin, un composé de mille vertus et d'autant de foiblesses. Telle étoit néanmoins dona Figuerrez, et je lui avois fait jusqu'alors une extrême injustice, en la

comparant avec une femme aussi lâche et aussi vicieuse que madame de S......

Cependant, comme j'étois encore rempli de cette idée, et que, sans être déterminé sur la difficulté que j'avois commencé à examiner, l'occasion étoit trop favorable pour ne pas sonder là-dessus les principes de Tenermill, je hasardai en général quelques réflexions sur le danger de prendre une femme dont on ne connoît ni le caractère ni la conduite. Je lui aurois cité pour exemple mademoiselle de L...., s'il n'eût encore ignoré la malheureuse aventure de son frère; mais je trouvois dans la qualité d'étrangère, et sur-tout d'Espagnole, de quoi donner assez de force à mon ressentiment. Je ne sais, ajoutai-je, la naissance de dona Figuerrez: l'espérance de la succession de l'ambassadeur, et les faveurs mêmes que le roi attache à votre mariage, sont des raisons assez fortes pour vous rendre tranquille sur cette sorte de danger; et si vous pensez là-dessus comme moi, ce sera du moins une ressource pour votre consolation, dans le cas où les rigueurs dont vous vous plaignez pourroient vous faire abandonner votre entreprise.

Il m'avoit écouté fort attentivement. Vous auriez pu ajouter, me répondit-il, si les maux que vous me faites entendre sont encore à craindre, ou s'ils sont déjà arrivés; car ayant été en Espagne, où vous avez eu autant de liaison que Patrice avec dona Figuerrez, il est difficile que vous

ne soyez pas mieux informé que vous ne voulez le paroître. J'appréhendai de m'être trop engagé. Cependant il m'offroit lui-même un moyen de me tirer d'embarras. Autant de liaison que Patrice, répliquai-je en me défendant! Vous saurez d'elle et de lui que je ne l'ai vue que deux fois pendant le séjour que j'ai fait à Madrid. C'est donc à Patrice même, reprit-il, que je m'adresserai pour éclaircir les doutes que vous voulez m'inspirer. Mais en attendant son témoignage, je puis vous confesser, ajouta-t-il, que, ne voulant chercher désormais dans une femme que les facilités qu'un mariage avantageux peut me donner pour l'avancement de ma fortune, je chicanerai peu sur le caractère avec celle qui m'apportera de la naissance et du bien.

Nous fûmes interrompus par les acclamations du comte et de la comtesse de S....., qui apprenoient en revenant au logis l'heureuse arrivée de Sara et de Patrice, et qui, n'ayant eu jusqu'alors que des nouvelles incertaines de leur réconciliation et des bontés du roi, s'empressoient de les chercher pour les combler de caresses et de félicitations. Nous passâmes ensemble dans leur appartement. Ils y étoient comme enivrés d'amour et de joie. Patrice, qui avoit été depuis si longtemps la proie de tant d'inquiétudes et de douleurs, sans en excepter le temps même de sa funeste passion, qui avoit été accompagnée de trop de chagrins et d'agitations pour n'avoir pas changé

quelque chose à ses manières et à son humeur, sembloit avoir repris tout d'un coup la douceur et les agréments dont la nature avoit orné son caractère. Il reçut les marques de notre tendresse avec cette effusion de cœur qui en développe les plus intimes sentiments ; et comparant lui-même sa situation avec celle où il se souvenoit d'avoir été dans un temps d'erreur que sa folle prévention lui avoit fait nommer plus heureux, il convenoit que les douceurs attachées au devoir sont d'un tout autre prix que les transports déréglés des passions.

La conversation auroit duré long-temps sur une matière si conforme au goût de l'assemblée, si l'on n'eût averti la comtesse que dona Figuerrez demandoit à la voir. Tenermill s'empressa aussitôt d'aller au-devant d'elle. Il en fut reçu avec plus d'indifférence que de colère. Mais lorsqu'elle vit paroître la comtesse, elle le pria de la laisser seule avec elle. Leur entretien dura long-temps. Nous en apprîmes toutes les circonstances aussitôt qu'elle fut sortie.

Sans dissimuler les sentiments qu'elle avoit pour Patrice, et sans cacher même qu'elle n'avoit quitté l'Espagne que pour se faciliter les moyens de devenir sa femme, elle avoua d'abord à la comtesse que, le voyant réconcilié avec Sara par sa propre inclination, il ne lui restoit qu'à faire usage de sa raison pour guérir son cœur. Mais ne pouvant renoncer non plus au plaisir de voir un

homme qui lui avoit été si cher, et ne trouvant guère moins de douceur à vivre dans une étroite liaison avec notre famille, elle demandoit à ma sœur deux graces, qu'elle comptoit également d'obtenir; l'une, de lui procurer dès le même jour la connoissance de Sara, avec qui elle vouloit être liée d'amitié; l'autre, d'engager Patrice à la traiter du moins avec les égards ordinaires de la politesse, sans s'obstiner, comme il avoit fait depuis son retour en France, à lui refuser jusqu'à une simple visite. La comtesse ayant voulu excuser mon frère sur ce qu'il n'avoit fait aucun séjour à Paris : je lui pardonne le passé, reprit-elle en souriant sans affectation, mais je veux qu'il le répare par une prompte visite, que je recevrai même, s'il le désire absolument, comme son dernier adieu.

Ma sœur pesant ces deux demandes, trouva moins de difficulté à celle-ci qu'à la première. Elle promit de représenter à Patrice ce qu'il devoit à une femme si bien disposée pour lui; et sans doute qu'il n'avoit pas besoin de ses instances, ajouta-t-elle, pour se rendre à un devoir si juste. Mais sachant le peu de goût que Sara marquoit pour étendre ses connoissances, ou plutôt couvrant de ce prétexte la crainte qu'elle avoit de la chagriner par la vue d'une nouvelle rivale, elle crut pouvoir se dispenser civilement de se rendre à sa prière. Ses deux propositions néanmoins étoient d'une égale importance pour elle; et pour expliquer d'avance une partie de ses vues, elle ne

désiroit de voir Sara que pour s'assurer de ce qu'elle avoit à craindre de ses charmes, ou pour apprendre en la voyant ce qui étoit capable de faire impression sur le cœur de Patrice. Aussi se trouva-t-elle si choquée du refus de ma sœur, qu'après l'avoir pressée plusieurs fois inutilement avec quantité de nouveaux motifs, elle ne fut point assez maîtresse de son dépit pour retenir ses larmes. Il falloit que son ressentiment fût au comble. Elle quitta ma sœur avec des apparences forcées de reconnoissance et d'amitié, pour l'entretenir du moins dans la résolution de lui procurer la visite de Patrice, sur laquelle elle comptoit d'autant plus, que, n'ayant pu se faire accorder l'autre grace, elle regardoit la promesse de celle-ci comme infaillible.

La comtesse nous surprit beaucoup par le récit de cet entretien. Tenermill, toujours poussé du même zèle, avoit observé le départ de dona Figuerrez, et s'étoit offert à l'accompagner jusqu'à sa maison. Son absence nous laissant plus de liberté pour nous expliquer, je fus le premier à louer ma sœur de son refus, et à mettre en doute s'il étoit convenable à Patrice de hasarder une visite dont je ne pouvois pénétrer l'utilité. Cependant Sara, qui n'étoit point capable d'une basse défiance, et Patrice, qui se répondoit assez de lui-même pour se croire supérieur au péril, furent d'avis que la politesse lui en faisoit un devoir. Le comte et la comtesse étant du même

sentiment, le mien passa pour un excès de scrupule.

Comme ce n'étoit pas sur-le-champ que cette résolution devoit être exécutée, nous attendîmes le retour de Tenermill, qui vint bientôt nous rejoindre. Son visage portoit des marques de joie qui furent sensibles à tout le monde. Il avoit été traité, nous dit-il, par dona Figuerrez, avec une bonté qu'elle n'avoit pas eue pour lui dans sa première visite. Mais son bonheur dépendoit de son frère. Il faut, lui dit-il à lui-même, que vous preniez la peine de la voir pour m'obliger. Elle m'a fait promettre que je vous y engagerois dès aujourd'hui. Sur les explications qu'elle attend de vous, et qu'elle en recevra, dit-elle, avec confiance, parcequ'elle connoît depuis long-temps votre caractère, elle m'a fait espérer que notre mariage seroit décidé demain dans son cœur et dans son esprit. Il ne se souvint pas même des questions qu'il m'avoit promis de faire à Patrice; et, ne pensant qu'à le solliciter de partir, il lui tardoit de le voir revenu, pour donner la dernière certitude à ses espérances.

La nuit avoit déjà répandu ses ombres, mais nous étions dans une saison où le jour n'en étoit pas plus avancé. Il se passa même encore quelque temps avant que Patrice fût absolument déterminé à ne pas remettre jusqu'au lendemain une visite qui lui paroissoit onéreuse dans les circonstances où nous étions. Enfin, après avoir envoyé

chez dona Figuerrez, pour savoir d'elle-même si elle approuvoit l'heure qu'il avoit choisie, il partit seul dans son carrosse, et nous promit d'être avec nous pour le souper. Nous passâmes le temps de son absence à raisonner sur les motifs de dona Figuerrez. Tenermill les expliquoit à son avantage, et je confessai, après bien des réflexions, que je n'y pénétrois rien.

Vers neuf heures, un des gens de Patrice nous vint faire des excuses par ses ordres, de la nécessité où il se trouvoit de souper chez dona Figuerrez. Il nous faisoit dire que l'ambassadeur d'Espagne et quelques autres personnes de la même distinction, étant arrivés chez elle presqu'au même moment que lui, elle n'avoit pu lui expliquer encore les raisons qu'elle avoit eues pour souhaiter de le voir. Le temps s'étant insensiblement écoulé, l'ambassadeur l'avoit priée de trouver bon qu'il demeurât à souper chez elle. Patrice avoit voulu se retirer, mais les instances de toute l'assemblée, et particulièrement celles de dona Figuerrez, qui lui avoit promis de ménager dans la soirée l'occasion de l'entretenir un moment, l'avoient déterminé, pour l'intérêt de Tenermill, à se laisser vaincre.

Cette nouvelle, quoique peu attendue après la promesse qu'il nous avoit faite en partant, ne causa d'inquiétude à personne. Notre souper se fit avec la tranquillité de la joie la plus pure et la plus parfaite. Cependant il me vint à l'esprit, en me retirant, que tout étoit à craindre de la part

d'une femme aussi adroite et aussi vive que dona Figuerrez. Je n'étois pas capable de porter à mon frère des secours bien puissants, mais je pouvois du moins observer le péril, et juger des mesures qu'il faudroit prendre pour l'en délivrer. Sur cette seule idée, je pris le parti de me rendre, entre onze heures et minuit, vis-à-vis du logement de dona Figuerrez, dont j'avois été informé par Tenermill et par ma sœur. La solitude que je trouvai d'abord dans sa rue me fit presque repentir de mon entreprise, car il y avoit peu d'espérance de pouvoir pénétrer dans une maison où je ne pouvois me présenter sous aucun prétexte. J'avois avec moi mon valet, dont l'entretien servit quelques moments à me désennuyer. Il arriva bientôt quelques carrosses, qui, s'étant arrêtés devant la maison, me persuadèrent encore plus que je m'étois alarmé mal à propos. Patrice, disois-je, s'est soumis malgré lui à la servitude des bienséances. La compagnie qui l'arrête va le laisser libre; son carrosse ne sauroit tarder, puisque l'heure marquée pour les autres est arrivée. Je le joindrai, pour m'en retourner avec lui.

Tandis que je m'occupois de ces espérances, je vis sortir de la maison plusieurs personnes, qui se retirèrent aussitôt dans leurs équipages. L'ambassadeur d'Espagne parut aussi, et comme son hôtel étoit à peu de distance dans la même rue, il fut conduit à pied par une multitude de laquais

qui l'éclairoient avec des flambeaux. Je me cachai avec soin pour éviter d'être aperçu. La porte ayant été fermée après lui, j'attendis encore plus d'une heure, et mon impatience augmentoit également de ne voir ni le carrosse de Patrice arriver, ni la maison s'ouvrir. Elle s'ouvrit néanmoins, et j'en vis sortir à pied un cavalier qui donna ordre au porteur de l'attendre un moment. Le hasard fit qu'en me promenant au long de la rue, je paroissois venir de l'hôtel de l'ambassadeur, qui n'étoit pas loin derrière moi; l'obscurité n'ayant point permis au cavalier de distinguer mon visage, il me prit à ma robe pour celui qu'il alloit appeler, et qui devoit venir du même lieu. Est-ce vous, monsieur l'aumônier, me demanda-t-il en espagnol? Ce titre m'étoit familier depuis que le roi me l'avoit accordé. Un mouvement, qui prévint toute réflexion, me fit répondre oui, dans la même langue. Hâtons-nous, reprit le cavalier, en se tournant pour marcher devant moi : nos amants sont ensemble, et voici l'occasion qui ne se retrouvera peut-être jamais.

A la vérité, j'ouvris les yeux à ce langage. Je compris, sinon l'odieux complot qu'on avoit formé contre mon frère, du moins qu'il étoit menacé de quelqu'accident funeste, et que je devois rappeler toute ma fermeté et tout mon zèle pour le secourir. Le besoin n'en paroissoit pas encore pressant; mais étant résolu de tout hasarder, je suivis intrépidement mon guide, et je m'introduisis

après lui dans la maison. Par une faveur spéciale de la Providence, le portier étoit demeuré à l'attendre sans lumière. Nous montâmes l'escalier, qui n'étoit pas mieux éclairé que la porte. Attendez ici, me dit le cavalier, votre ministère nous sera nécessaire dans un moment. Il auroit été trop terrible de me figurer qu'on en vouloit à la vie de mon frère, et qu'on n'appeloit un homme de ma robe que pour recevoir ses derniers soupirs. Le ciel ne permit pas que cette pensée me tombât dans l'esprit ; mais j'avois assez de mille autres doutes pour me tourmenter mortellement.

Enfin, une porte voisine de celle par où mon guide étoit entré s'ouvrit tout d'un coup devant moi. Entrez, monsieur l'aumônier, s'écria-t-on ; vous êtes impatiemment attendu. Quelque trouble que de si longs préparatifs m'eussent pu causer, je remarquai, en entrant, trois hommes fort bien mis, qui tenoient le pistolet appuyé sur l'estomac de Patrice, tandis que dona Figuerrez, évanouie en apparence, étoit étendue languissamment sur un canapé. Approchez, monsieur, reprit un des cavaliers, venez réparer l'honneur de l'Espagne et celui de monsieur l'ambassadeur, en mariant ce gentilhomme à dona Figuerrez, que nous avons surprise avec lui dans un état qui ne peut être justifié que par un prompt mariage. Il est heureux que dans notre première furie nous n'ayons pas trempé nos mains dans son sang. Mon visage,

qu'ils ne reconnurent point lorsque je me fus avancé, les premières exclamations par lesquelles je les conjurai d'arrêter, et le discours de mon frère même, qui, dans la surprise qu'il eut de me voir, me demanda aussitôt par quel heureux hasard je me trouvois si près de lui, et si je n'admirois pas cette scène, leur firent juger qu'il y avoit quelque malentendu dans leur aventure. Ils se regardèrent avec étonnement, sans abandonner néanmoins la posture où ils étoient. Mais l'un d'eux, s'adressant à moi : Vous êtes prêtre, monsieur, me dit-il d'un air fier ; il n'importe que vous soyez Espagnol ou Français. Accordez-nous votre ministère pour une cérémonie d'un moment, qui sera récompensée au-delà de vos désirs, par la magnificence de M. l'ambassadeur d'Espagne. C'est sa nièce qu'on déshonore ; la religion et l'honneur vous imposent ici le même devoir qu'à nous. Je m'étois remis pendant leur agitation. J'avois compris leur projet dans toute son étendue. L'amitié fraternelle, ma haine pour l'artifice, l'honneur et la religion par lesquels ils prétendoient m'intéresser, agirent sur moi avec tant de force, que la vue de leurs armes, non plus que la considération de leur nombre, ne m'empêcha point de les traiter avec tout le mépris qu'ils méritoient par une si lâche entreprise. Je leur déclarai sans détour que celui contre lequel ils imploroient le secours de mes mains étoit mon frère, et je les menaçai d'un châtiment que tout

le pouvoir de leur ambassadeur ne leur feroit point éviter.

Peut-être m'abandonnai-je trop à cette première chaleur : mais soit qu'ils fussent offensés de mes reproches et de mes menaces ; soit qu'en réfléchissant sur les circonstances ils s'imaginassent qu'elles étoient peu changées par leur méprise ; et que, malgré moi-même, ils pouvoient tirer de moi le même service que de leur aumônier, l'un d'eux se détacha de Patrice, et, venant à moi, il m'appuya à mon tour son pistolet sur la poitrine : Monsieur, me dit-il, vous êtes prêtre, il nous suffit. Venez remplir ici vos fonctions, si vous n'aimez mieux y trouver la mort. On ne s'attendoit point à me voir répliquer à cette menace. Mais recueillant toutes mes forces, autant par tendresse pour mon frère que par zèle pour mon devoir, je marquai tant de mépris pour la mort dont on me menaçoit, et tant d'indignation contre les auteurs d'une si lâche entreprise, que je vis l'étonnement peint sur le front de nos ennemis. Ils n'osèrent insister un moment ; et, faisant valoir seulement la générosité qu'ils avoient de nous accorder la vie, ils protestèrent que si Patrice ne se rendoit pas volontairement à ce qu'ils nommoient son devoir, notre châtiment n'étoit que différé. Pour lui, qui s'étoit vu pressé jusqu'à ne pouvoir quitter sa chaise, il frémissoit d'une humiliation si indigne de son courage, et lorsque le désespoir du succès les eut forcés d'abandonner



leur dessein, il jura en se retirant qu'il les feroit repentir de leur témérité.

Ils nous laissèrent la liberté de sortir; mais, pour déguiser mieux leur artifice, ils affectèrent d'appeler les gens de dona Figuerrez, et de les presser de la secourir. Patrice s'attendoit de trouver son carrosse à la porte. Il n'y trouva pas même un seul de ses gens. On avoit eu soin de les éloigner, par des ordres feints qu'on leur avoit donnés de la part de leur maître; et nous sûmes ensuite du cocher, qu'étant venu à l'heure que Patrice lui avoit marquée, on l'avoit averti de revenir deux heures plus tard. Jacin étoit demeuré à la porte, n'ayant point d'autre route pour regagner la maison du comte.

Quoique le nom de l'ambassadeur eût été employé plusieurs fois par les trois Espagnols, et qu'il y eût beaucoup d'apparence qu'ils étoient de sa suite, sans compter même que son aumônier devant jouer un si grand rôle dans cette odieuse scène, il étoit à présumer que ce n'étoit point sans sa participation, nous ne pûmes nous persuader qu'il fût entré dans un complot qui auroit déshonoré son caractère. Réduits à n'en accuser que l'esprit intrigant de dona Figuerrez, nous admirâmes encore qu'elle eût fondé le moindre espoir sur une aventure sans vraisemblance; car à qui pouvoit-il être aisé de persuader que Patrice eût des liaisons de tendresse avec elle, dans un temps où il n'étoit rempli que de Sara, et où mille

personnes pouvoient lui rendre ce dernier témoignage? Et tant de soins qu'on avoit pris pour l'attirer dans le piège, et pour écarter ses gens, ne déposoient-ils pas clairement en sa faveur ?

Ce fut le raisonnement de tous ceux qui furent informés de notre aventure. Tenermill avoit peine à revenir de sa surprise, et la honte d'avoir contribué lui-même à nous jeter dans cet embarras, par les instances qu'il avoit faites à son frère, le chagrinoit autant que la perte de ses espérances. Il ne sembloit point en effet qu'après un éclat de cette nature il pût conserver le désir de revoir dona Figuerrez. Nous raisonnâmes tous dans cette supposition ; et le projet de son mariage ayant été la seule raison qui avoit fait retarder celui de Patrice, nous crûmes que, sans marquer moins de soumission pour les volontés du roi, nous pouvions proposer à ce prince d'abréger le temps qu'il avoit fixé lui-même. Sara le désiroit impatiemment, par les craintes que le passé lui inspiroit pour l'avenir. Patrice me pria d'aller demander au roi cette nouvelle faveur, et d'en obtenir même que la cérémonie se fît sans éclat dans tout autre lieu que Saint-Germain.

Je croyois Tenermill si guéri de ses idées de mariage, qu'en partant dès le lendemain pour la cour, il ne me vint pas à l'esprit de lui demander si je devois raconter au roi l'aventure de Patrice. Comme c'étoit sur ce fondement que j'allois solliciter la révocation de ses ordres, il étoit naturel

que je commençasse par ce récit, et je ne voyois plus du côté de Tenermill la moindre raison qui pût me faire naître là-dessus quelque doute. Cependant, étant venu à moi au moment de mon départ, il me fit cent questions dont je ne compris point le sens d'abord, et qui aboutirent enfin à me demander ouvertement si je parlerois au roi de l'entreprise des trois Espagnols. Ce soin même d'attribuer notre aventure aux trois Espagnols, et de n'y pas mêler dona Figuerrez, me parut une délicatesse tout-à-fait nouvelle; mais sans me laisser le temps de lui répondre, il ajouta, avec le même air de distraction, que, sous quelque face qu'il eût considéré la scène du jour précédent, il n'y avoit rien trouvé qui mît le moindre changement dans l'état des choses; que l'inclination de dona Figuerrez pour Patrice n'étoit ignorée de personne; qu'en cherchant à s'assurer de son cœur et de sa main, elle n'avoit fait que ce que toute autre femme, avec les mêmes désirs et les mêmes moyens, n'auroit pas manqué de tenter comme elle; enfin, qu'après le mauvais succès de l'artifice des Espagnols, ou du sien, si je voulois, elle n'étoit pas différente de ce qu'elle étoit avant que de l'avoir entrepris. N'est-ce pas la même femme, reprit-il en me regardant comme si j'en eusse pu douter; avec la même naissance, les mêmes qualités personnelles, les mêmes espérances de fortune? Et les raisons que j'ai eues de penser à l'épouser en subsistent-elles moins?

Il conclut de ce raisonnement que si l'on pouvoit ensevelir au contraire notre aventure dans l'oubli, et commencer même par la cacher au roi, rien n'empêcheroit après le mariage de Patrice qu'il ne pût reprendre ses espérances du côté de l'Espagnole. Il est certain, ajouta-t-il, comme si j'eusse encore eu besoin de cette confirmation pour m'en convaincre, qu'elle sera forcée de renoncer à mon frère, lorsqu'elle le verra lié sans retour avec Sara. Pourquoi rejetteroit-elle alors mes offres, avec tous les avantages dont elles sont accompagnées pour elle, et dont son oncle n'a pas manqué de l'informer ?

J'avoue qu'avec quelque surprise que j'eusse entendu tout ce discours, je ne trouvai rien à y opposer lorsqu'il fallut y répondre. Je ne pouvois lui prouver en effet que l'entreprise de dona Figuerrez fût une tache qui la rendît plus indigne qu'auparavant d'être à lui, et l'amour qui lui avoit fait employer la violence étoit le même sans doute qui lui avoit fait chercher d'abord à gagner Patrice par des voies plus douces. Cependant un attentat de cette nature me paroissoit si révoltant, que, dans le temps même que je ne trouvois point de termes, ou que je n'osois employer ceux qui s'offroient à mon esprit pour exprimer mon horreur, j'admirois que Tenermill n'en ressentît point la même impression. Ce que je crus lui pouvoir dire de plus modéré, fut qu'il n'auroit point vraisemblablement à se reprocher de

s'être livré à des excès de jalousie. Je comptois de le piquer par cette ironie : mais quoiqu'il la comprit parfaitement, il n'y parut point sensible ; et se retranchant sur la nécessité où dona Figuerrez seroit bientôt d'étouffer ses sentiments pour Patrice, il ne fit point difficulté de m'avouer que ce qu'il demandoit d'elle étoit d'ailleurs fort indépendant des dispositions de son cœur. Elle assure ma fortune, me dit-il ; elle est capable de me faire honneur par sa naissance, son esprit et sa figure; je la quitte de tout le reste. Ambitieux ! interrompis-je avec un vif sentiment de compassion, que vous me faites connoître de ressorts différents dans le cœur humain ! Que je me suis trompé, quand l'exemple de votre frère m'a fait regarder l'amour comme la seule passion capable d'aveugler un homme éclairé ! Quoi ! vous ne sentez pas, continuai-je dans le même mouvement, qu'une action aussi téméraire que celle de dona Figuerrez n'est pas un coup d'essai de hardiesse et de coquetterie ? A quoi vous exposeriez-vous en vous liant à une femme de ce caractère ? Et, sans m'expliquer trop ouvertement sur les informations que j'avois eues à Madrid, je lui reprochai d'avoir bientôt perdu le dessein qu'il avoit eu de s'en procurer sur la conduite d'une femme qu'il ne connoissoit que depuis quelques jours. Mais, loin de répondre à mon objection : Songez, mon frère, me dit-il, qu'un excès de réflexions et de soins me fera perdre des avantages

que je ne retrouverai jamais. La bonté du roi peut se refroidir. Est-il vraisemblable qu'une femme telle que dona Figuerrez ait jamais manqué aux devoirs de sa naissance ? L'ambassadeur son oncle vivroit-il si bien avec elle ? Supposez-la galante : Toutes les dames de France le sont-elles moins ? Et puis l'éloignement de Madrid, ajouta-t-il, peut faire changer de nature à bien des choses.

Je demeurai sans réplique à ce dernier raisonnement ; et je ne pouvois assez admirer cette contrariété de principes, qui le rendoit de si facile composition sur un article si délicat, lui qui paroissoit l'homme du monde le moins traitable sur tout ce qui porte le nom de point d'honneur. Bizarre effet des passions violentes, qui ne trouvent rien d'important que ce qui se rapporte à elles. L'amour auroit fait mépriser les grandeurs à Patrice, et l'ambition rendoit Tenermill insensible à l'amour. Cependant, comme il ne me paroissoit point à craindre qu'il avançât trop vite avec dona Figuerrez, je suspendis encore des éclaircissements que je croyois plus capables de faire impression sur lui, et je résolus d'attendre le retour de Patrice avant que de prendre là-dessus mes propres résolutions.

Ce ne fut ni Patrice ni moi qu'on put soupçonner d'avoir publié notre aventure, et nous n'en accusâmes point non plus le comte et la comtesse de S.... dont la discrétion nous étoit connue. Cependant Tenermill eut le chagrin d'entendre

courir des bruits qui lui firent trop juger que tout le monde n'avoit pas gardé le même silence ; et pour le combler de douleur, Patrice nous apprit à son retour qu'ils s'étoient déjà répandus jusqu'à Saint-Germain. Le roi, en lui accordant la permission qu'il lui avoit demandée de hâter le renouvellement de son mariage et de le célébrer sans éclat dans notre petite terre des Saisons, n'avoit pas attendu qu'il lui apportât des excuses et des prétextes pour justifier sa prière. Il avoit badiné avec lui sur sa bonne fortune ; et plaignant Tenermill d'être moins favorisé de l'amour, il avoit ajouté que c'étoit une occasion manquée pour la sienne. Avec le simple revenu de son régiment, et douze mille livres de pension, je me garderai bien, avoit-il dit, de lui donner un titre qui lui apporteroit moins d'honneur qu'il ne lui causeroit d'embarras pour le soutenir. Il est jeune et bien fait. Paris peut lui offrir ce qu'il n'a pu obtenir de l'Espagne ; s'il n'aime mieux attendre notre retour en Angleterre, où mon amitié servira peut-être encore mieux à son établissement.

Ainsi ce prince continuoit de se promettre un succès que la Providence ne lui réservoit pas. Mais l'impatient Tenermill, qui n'avoit pas tant de confiance à l'avenir, regarda cette explication comme un coup funeste pour ses espérances. Toutes les chimères par lesquelles il avoit peut-être réussi à se faire illusion sur la conduite de dona Figuerrez devenoient inutiles par la décision du roi. Quel

moyen de les proposer à ce prince comme il avoit osé le faire à moi ? Il n'avoit jamais pensé à plaire aux dames de France. Son humeur ferme et impérieuse ne s'accommodoit pas de cette multitude de soins et de complaisances dans lesquels il voyoit que la plupart des dames françaises faisoient consister la galanterie ; et quand le désir de s'élever l'auroit pu faire descendre à cette espèce d'abaissement, il sentoit lui-même que la nature ne l'ayant point formé pour cette manière de se rendre aimable, il couroit risque de se donner un ridicule par des grimaces et des affectations. A l'égard de l'Angleterre, il savoit mieux que le roi combien il falloit peu compter sur quelques légers avantages de la dernière campagne ; et les idées d'un habile officier qui avoit vu de près les dispositions du pays étoient bien différentes du langage flatteur des courtisans.

Je le vis, pendant quelques jours, si rêveur et si triste, que ses chagrins m'auroient inspiré de la pitié, si je ne les avois crus propres à lui faire ouvrir les yeux sur la vanité de la passion qui le dévoroit. Il m'évitoit avec soin, comme s'il eût pris mes regards pour autant de reproches. La compagnie de Patrice ne lui paroissoit pas moins insupportable. Sans lui marquer de jalousie ni de haine, il laissoit voir sensiblement que son cœur étoit la proie de quelque douleur secrète, qui augmentoit dans la présence de son frère. Il recevoit ses discours ou ses caresses avec une indifférence,

et quelquefois avec une hauteur dont l'autre auroit eu droit de s'offenser. Comme ce n'étoit point dans des occasions de cette nature que Patrice étoit capable d'écouter son ressentiment, je n'étois point alarmé de leurs différents, et je prenois plaisir au contraire à voir avec quelle douceur celui-ci sacrifioit ses inclinations à l'amitié fraternelle. Lorsque toute la famille se rendit aux Saisons pour le renouvellement de son mariage, Tenermill se dispensa de nous accompagner sous des prétextes fort légers. Il n'y eut personne à qui cette affectation ne causât autant de chagrin que d'étonnement; mais Patrice, qui y devoit être le plus sensible, se modéra jusqu'à n'en faire aucune plainte; et ne s'étant point rebuté du premier refus, il en essuya plusieurs avec la même modération.

Je savois que sur l'espérance que notre aventure demeureroit cachée, et peut-être dans l'opinion que dona Figuerrez ne s'imagineroit pas elle-même que nous l'eussions révélée à notre retour, Tenermill l'étoit allé voir dès le lendemain, et qu'il y avoit passé une partie de l'après-midi. Sa mélancolie n'ayant commencé qu'après l'explication du roi, il n'avoit pas laissé de continuer de la voir; et quoiqu'il ne manquât point de faire assez régulièrement sa cour à Saint-Germain, il lui arrivoit peu de passer un jour entier sans revenir à Paris. Nous n'aurions pas deviné que ce fût exprès pour passer une partie du jour avec elle; car dans le commerce libre et indépendant que nous avions

établi chez le comte, la curiosité ne dominoit personne jusqu'à lui faire observer la conduite d'autrui. Cependant, par l'indiscrétion de quelqu'un de ses gens, j'appris de mon valet que tout le temps qu'il ne passoit pas à Saint-Germain ou chez le comte, il le passoit chez dona Figuerrez, et que dans la maison même de cette dame on ne s'entretenoit que de la faveur où il étoit auprès d'elle. Cette nouvelle me donna des inquiétudes dont j'eus peine d'abord à démêler la cause. Quel pouvoit être le fondement d'une liaison si étroite? J'avois trop appris à connoître Tenermill pour le soupçonner de s'être rendu esclave de l'amour. D'un autre côté, Patrice étoit désormais à couvert de toutes sortes d'atteintes; et quand dona Figuerrez auroit encore formé quelque dessein contre lui, je me serois bien gardé de faire tomber une partie de mes soupçons sur un frère. J'aimai mieux me persuader qu'ayant trouvé à cette belle Espagnole plus d'esprit qu'à la plupart des femmes de sa connoissance, il y goûtoit avec elle le plaisir d'une familiarité innocente. Il a renoncé, me dis-je à moi-même, aux apparences de l'amour, qui, dans le dessein même qui les lui faisoit prendre, avoient toujours quelque chose de gênant pour un homme de son caractère; et ne cherchant qu'à se consoler du mauvais succès de son ambition, il s'arrête aux simples douceurs de l'amitié. J'applaudirois à son goût, ajoutois-je, s'il avoit fait choix d'un tel remède; et si j'en

juge par la satisfaction que Patrice même a trouvée long-temps dans l'amitié de dona Figuerrez, il auroit pu s'adresser plus mal.

Que n'avois-je à ce moment assez de connoissance des usages du monde, pour me défier d'un mal qui commençoit à naître? Mon zèle m'auroit fourni mille moyens pour l'arrêter dans sa naissance. Si mes propres exhortations n'eussent pas été écoutées, j'aurois employé le secours de l'ambassadeur d'Espagne, et jusqu'à l'autorité du roi. J'aurois engagé ce religieux prince à réveiller l'ambition de Tenermill par des espérances moins éloignées. De deux maux dangereux, pourquoi aurois-je balancé à faire servir l'un de remède au plus redoutable? Si ce secours ne m'avoit pas suffi, j'aurois porté le roi à lui donner pour occupation, pendant l'hiver, quelque voyage pénible, ou quelque négociation dans les cours étrangères. Enfin, je me persuade encore qu'avec l'assistance du ciel j'aurois réussi à lui faire rompre un engagement qui a fait long-temps la matière de mon zèle et le sujet de mes larmes.

Je ne commence pas trop tôt à le déplorer, quoique je ne sois parvenu que beaucoup plus tard à le connoître. Mon ignorance vint long-temps de ma sécurité. J'étois sans crainte, parceque j'étois sans soupçons. Loin de m'alarmer par de justes défiances, je ne me fus pas plutôt figuré que Tenermill avoit pris pour son Espagnole le même goût que j'avois vu en Espagne à Patrice,

qu'augurant bien du retour de sa tranquillité, et de la guérison de son ambition que j'avois trouvée dangereuse par son excès, je cherchai l'occasion de le féliciter également de ces deux biens. Il reçut mon compliment d'un air si satisfait, que ma confiance augmenta. Pour l'ambition, me dit-il, il est vrai que j'en suis beaucoup moins tourmenté. Le roi me dégoûte de ses faveurs en les attachant à des conditions impossibles ; ou du moins, ce qu'il remet à des temps si éloignés commence à piquer moins mes désirs. Et s'il faut que je le confesse, ajouta-t-il, cette épreuve, à laquelle vous m'avez peut-être vu trop sensible, sert de jour en jour à me faire perdre jusqu'au goût de la cour. Je n'y parois plus qu'à regret. On m'a comblé de faveurs avant que j'eusse commencé à les mériter ; on se contente de m'en faire envisager d'incertaines, lorsque mes services, ou, si vous l'aimez mieux, mon bonheur, m'ont peut-être rendu digne de quelqu'attention : c'est me donner lieu presqu'également de me louer assez peu, et de la bonté qui a prévenu gratuitement de mon mérite, et de la justice qui le récompense si mal. A l'égard de ma liaison avec dona Figuerrez, vous avez raison, reprit-il, de lui donner le nom d'amitié, et j'accepte de vous les félicitations qu'elle mérite. Il y a long-temps qu'au lieu de penser au mariage ou à l'amour, j'aurois dû me faire une société de cette nature. Si ma fortune ne s'en étoit pas trouvée mieux j'y aurois trouvé du moins de l'avantage

pour la douceur de ma vie, et pour le calme de bien des passions.

Qui n'auroit pas cru, comme moi, que cette amitié, qui avoit été capable de rendre le calme à son esprit, et qui avoit servi sur-tout à le guérir de l'ambition, étoit fondée sur les plus pures maximes de la sagesse? Je me l'imaginai si bien, que j'en aurois volontiers rendu graces à dona Figuerrez, à qui j'attribuois ce miracle. Quoique je ne l'eusse connue que par divers traits fort désavantageux, j'avois entendu vanter son esprit par Patrice, à qui je connoissois toutes les qualités qui rendent capable d'en juger. Si les lumières de l'esprit ne défendent pas toujours un cœur contre le désordre, elles peuvent être regardées du moins comme des ressources dont il y a toujours quelque chose à espérer pour le retour à la vertu; parceque les passions les plus tumultueuses ayant leurs intervalles de ralentissement et de silence, elles laissent quelquefois le temps à une raison droite et éclairée d'apercevoir le précipice où elles conduisent, et de s'armer par conséquent d'une nouvelle force pour l'éviter, ou pour en sortir. Les dérèglements mêmes de dona Figuerrez, le trouble qui avoit accompagné ses passions, les désagréments et l'humiliation qu'elle avoit essuyés dans sa dernière entreprise, ne pouvoient-ils pas avoir produit cet effet sur elle, et l'avoir rendue propre, par l'éclat de ses qualités naturelles, à le communiquer à Tenermill?

L'origine d'un évènement si remarquable par sa nature et par ses suites méritoit d'être rapporté avec cette étendue, pour préparer le lecteur à d'autres détails, qui feront peut-être la plus intéressante partie de cette histoire. Je me suis trouvé ainsi dans la nécessité de différer un récit qu'on a désiré sans doute avec impatience. C'est la célébration de l'agréable cérémonie qui devoit établir solidement le bonheur de Sara Fincer et de Patrice. Ma plume n'est pas faite pour exprimer les transports de deux époux avides l'un de l'autre, qui goûtoient d'autant mieux leur joie, qu'après avoir été long-temps, l'un sans désirs, et l'autre sans espérance, tous les sentiments qui naissoient dans leurs cœurs étoient comme autant d'impressions nouvelles, qui ne ressembloient presqu'à rien de ce qu'ils avoient éprouvé. Aussi paroissoient-ils se regarder à chaque moment comme s'ils s'étoient vus pour la première fois. Eh! s'étoient-ils jamais vus aussi sous la forme qu'ils prenoient ce jour-là l'un pour l'autre? Sara voyoit dans son mari un homme aussi passionné pour elle, qu'elle l'avoit demandé depuis si long-temps à l'amour. Et dans cette femme que Patrice avoit regardée autrefois comme le plus invincible obstacle à son repos, il n'apercevoit plus que l'objet de ses plus tendres complaisances, et la source inépuisable d'un bonheur qui n'étoit plus sujet à changer. Quels vœux n'adressai-je point au ciel, en rétablissant leurs nœuds par une nouvelle

bénédiction? Avec quelle ardeur lui demandai-je pour eux la constance de tant de sentiments, que je croyois lire dans leurs cœurs, et qu'ils se promettoient si volontiers par leurs serments? Ils se les étoient jurés autrefois dans les mêmes termes; mais quelle différence dans la disposition de Patrice, et dans la satisfaction de Sara! Quelle différence dans mon propre cœur, qui sembloit participer à leur joie, et s'unir à leur engagement avec autant de douceur que je me souvenois d'avoir senti d'amertume à Dublin, lorsque je m'étois vu comme forcé de traîner une malheureuse victime à l'autel! Que les auspices étoient changés, et qu'ils leur annonçoient aussi de changement dans leur destinée!

Pour combler notre satisfaction, la comtesse, qui étoit enceinte, sans paroître si proche de ses couches, se délivra heureusement d'un fils le jour suivant. Il n'auroit manqué à la perfection de notre joie que de voir Tenermill y prendre part avec nous. Dans le noir chagrin dont il étoit rongé, il négligea même d'envoyer faire à Patrice et à sa femme les compliments de bienséance dont nulle raison ne pouvoit le dispenser; mais cet oubli fut réparé dans la suite par de sincères excuses.

Quelques jours après, Patrice nous ayant proposé de nous rendre à Saint-Germain, pour y présenter son épouse au roi, nous agitâmes si malgré la mauvaise humeur de Tenermill, nous ne devions pas le faire avertir que la bienséance

sembloit demander qu'il y vînt avec nous. Mais, après une juste délibération, nous prîmes le parti de ne pas lui communiquer notre dessein, et de nous charger même de faire agréer ses excuses au roi. Nous savions que, dans le premier chagrin du discours que Patrice lui avoit rapporté, il avoit laissé passer deux jours sans paroître à Saint-Germain. Le roi n'avoit pu se tromper sur la cause de cette absence, et loin d'en être offensé, il s'en étoit expliqué avec M de Sercine d'une manière à nous persuader qu'il regrettoit lui-même d'avoir vu reculer, par l'aventure de dona Figuerrez, les vues qu'il avoit pour son élévation. Ainsi nous craignîmes peu de lui nuire dans l'esprit du roi, en confessant à ce prince que le regret d'avoir manqué sa fortune avoit été jusqu'à le priver du plaisir d'assister aux noces de Patrice ; et notre amour pour la paix nous auroit fait appréhender de l'irriter lui-même en lui proposant une partie qu'il n'auroit point acceptée.

Cependant à peine fûmes nous en chemin, que nous eûmes sujet de nous repentir de cette résolution. Les trois Espagnols qui avoient prêté leur secours à dona Figuerrez se trouvoient à chasser dans la plaine, avec un garde qui leur servoit de guide; et voyant un équipage qui avoit quelqu'air de distinction par le nombre de domestiques qui nous suivoient à cheval, la curiosité les fit approcher. Patrice les reconnut. Il ne se modéra point assez dans une occasion qui ne lui permettoit pas

même de se faire apercevoir. Il leva la glace : Messieurs, messieurs, leur dit-il dans leur langue, vous apprendrez à dona Figuerrez que je suis marié depuis deux jours, et vous lui ferez des excuses d'avoir si mal réussi à l'empêcher. C'étoit une raillerie à laquelle il m'a protesté qu'il ne prétendoit point donner d'autre suite; car, malgré la menace avec laquelle il les avoit quittés chez dona Figuerrez, je l'avois forcé de convenir que l'honneur ne l'obligeoit point à tirer raison, par les armes, d'une insulte de cette nature, et qu'il auroit même été ridicule de mesurer successivement son épée avec trois hommes à qui nous faisions grace de ne pas les déférer à la justice. Cependant il lui étoit resté dans le cœur un fond de ressentiment qu'il ne put surmonter à leur rencontre, et qui le porta à les railler sans réflexion.

Nous avions le comte de S....... avec nous. C'étoient deux cavaliers contre trois. Je n'accuserai pas d'aussi braves gens que des Espagnols d'avoir voulu profiter de l'inégalité du nombre, ou d'avoir manqué volontairement de respect pour ma belle-sœur, dont la seule figure étoit capable d'en inspirer. Cependant ils se trouvèrent si piqués du discours de Patrice, que l'un d'eux, mettant aussitôt pied à terre, ordonna fièrement au cocher d'arrêter. Les deux autres suivirent son exemple. Ils proposèrent assez honnêtement à mon frère de descendre. Je m'opposai au mouvement qu'il fit pour les satisfaire. Quoi ! lui dis-je, vous

oubliez vos promesses, et vous seriez capable de quelque violence aux yeux de votre épouse? Il s'efforçoit de m'engager au silence par divers signes, tandis qu'affectant de ne pas m'entendre, il me prioit d'expliquer ce que signifieient mes soupçons. Cette ruse lui réussit mal. Mylady et le comte avoient compris tout d'un coup quels étoient ses agresseurs. Ils n'avoient point oublié ce que nous leur avions raconté. Le comte, bouillant du même feu que Patrice, me reprocha les efforts que je faisois pour l'arrêter, et lui dit à lui-même qu'il n'étoit pas question de délibérer. Mais ce qui me causa beaucoup plus d'étonnement, Sara, la tendre Sara, m'accusant elle-même de l'arrêter mal à propos, ajouta que ce n'étoit pas dans une occasion d'honneur qu'il falloit s'opposer au courage de son mari. Je l'aurois soupçonnée de quelque mouvement de vengeance contre les suppôts de dona Figuerrez, si la connoissance que j'avois de ses principes ne m'eût persuadé que c'étoit élévation de cœur et noblesse de sentiments.

Cependant, comme ce n'étoit point sur ces idées que les règles de ma morale étoient établies, après avoir combattu inutilement pour arrêter le comte et Patrice, je me jetai hors du carrosse avec eux, et je tournai mes représentations et mes prières vers les trois cavaliers espagnols. Ils les reçurent comme un badinage; et lorsque, irrité de leurs réponses, je leur reprochai sans ménagement

qu'il étoit contraire à toutes sortes de droits de se prévaloir du nombre, l'un d'eux m'exhorta, en riant, à prendre une épée pour rendre la partie plus égale. J'avoue que c'est le seul moment de ma vie où la chaleur du sang m'ait fait trouver trop de rigueur dans mon devoir; et si le hasard m'eût offert une épée, peut-être aurois-je succombé au premier mouvement qui s'empara de mon cœur. Je regrettai amèrement que Tenermill ne fût pas du moins avec nous, pour secourir ses frères. Mais les trois Espagnols me firent bientôt revenir de ma défiance. Après s'être consultés un moment, ils se détachèrent deux, pour joindre le comte et Patrice; et le troisième n'eut pas honte de s'approcher du carrosse, pour faire quelques excuses à mylady. Elle ne l'écouta point. Tremblante malgré sa résolution, elle avançoit la tête hors de la portière, avec des regards si inquiets et si troublés, que sa vie sembloit dépendre du destin de son mari. Pendant ce temps-là nos domestiques consultoient mes yeux, pour se précipiter au moindre signe sur les ennemis de leurs maîtres; mais, dans la nécessité de souffrir un mal que je n'avois pas le pouvoir d'empêcher, je me gardai bien de le faire tourner au déshonneur de mes frères par un secours si indigne de leur courage.

Le sort des armes leur fut favorable. Patrice, trop exercé dans ces sortes de combats, blessa dangereusement son adversaire. Le comte désarma le sien. J'exhortois déjà mylady à remercier le ciel,

lorsque le troisième Espagnol, s'avançant vers Patrice, le pressa de recommencer avec lui. L'indignation saisit ma belle-sœur. Elle crut que son mari avoit satisfait à toutes les lois de l'honneur. Ah ! souffrirez-vous, s'écria-t-elle en s'adressant aux gens de notre suite, qu'on assassine deux fois votre maître? Cet ordre fatal produisit un effet terrible. Nos gens, qui étoient au nombre de dix par le désir que mon frère avoit de faire paroître sa femme à Saint-Germain avec quelque éclat, étoient des Irlandais, que nous avions amenés avec nous, ou qui s'étoient attachés en France à notre service. Ils furent d'autant plus animés, qu'au moment qu'ils s'avançoient pour écarter les ennemis de Patrice, ils lui virent recevoir un coup léger qui fit couler son sang. Alors n'écoutant plus ni la voix du comte de S........ ni la mienne, ils se précipitèrent sur les trois Espagnols, qui ne firent que les irriter par leur défense ; et l'avantage qu'ils avoient à cheval et à coups de pistolets les leur fit étendre en un moment sur la poussière.

Le garde prit la fuite. Notre seul bonheur, dans un si affreux désastre, fut que n'en étant point connus, nous pouvions espérer de nous mettre à couvert en nous éloignant aussi promptement que lui. Le lieu où nous étions, qui étoit un chemin de traverse, favorisoit encore cette espérance. Après quelques sanglants reproches, que nous fîmes tous quatre à nos cruels Irlandais, je leur

recommandai du moins le silence, comme une précaution aussi importante à leur sûreté qu'à la nôtre ; et pour déguiser encore mieux une si horrible aventure, nous gagnâmes Saint-Germain par divers détours.

LIVRE XII.

AINSI les témoignages de joie et de reconnoissance que nous apportions au roi pour ses bienfaits furent changés en regrets de notre malheur, et en supplications pressantes pour obtenir le pardon de nos gens, après l'aveu que nous lui fîmes secrètement de leur zèle barbare. Il se réjouit d'apprendre que nous nous flattions de n'être pas connus du garde; mais, dans l'intérêt qu'il avoit à ne donner aucun sujet de plainte à la cour d'Espagne, il prit sur-le-champ une résolution à laquelle nous étions fort éloignés de nous attendre. Vous partirez pour l'Irlande, nous dit-il à Patrice et à moi; c'est le seul moyen de m'assurer que vous ne soyez pas bientôt reconnus sur les indications du garde, qui doit avoir eu du moins le temps de vous observer. Je ne me proposois point, ajouta-t-il, de vous faire entreprendre sitôt ce voyage, quoique je vous y aie déjà préparés par quelques ouvertures qui ont pu vous faire comprendre une partie de mes vues; mais l'occasion m'y détermine. Il continua de nous expliquer à quoi il nous croyoit propres pour son service. Mon frère, n'ayant jamais porté les armes contre le roi Guillaume, et l'embarras dont il s'étoit tiré à Dublin pouvant faire espérer qu'il y seroit peu suspect, après les preuves qu'il y avoit données

de son innocence, le dessein du roi étoit qu'il y allât passer quelques mois, et qu'il y vécût sans marquer d'attachement ouvert pour son parti. Il n'en vouloit faire ni un espion ni un conspirateur : mais dans les nouvelles mesures qu'il prenoit pour la campagne suivante, se flattant du succès avec trop de confiance, il pensoit à s'établir à Dublin un chef de ses fidèles sujets, qui pût les réunir tout d'un coup dans cette ville, lorsque les avantages qu'il se promettoit pour ses armes leur auroient inspiré le courage de se déclarer ouvertement. Il étoit sûr d'y avoir un grand nombre de partisans, dont le zèle ne demandoit que d'être animé par quelque heureux évènement ; et dans une ville dont l'exemple deviendroit comme une loi pour le reste du royaume, il falloit un homme dont le mérite et la naissance fussent capables de faire impression sur les esprits. A l'égard de moi, il espéroit tirer la même utilité de mon zèle dans les provinces. La qualité d'évêque, jointe au poids de mon nom, lui faisoit croire que je gagnerois facilement la confiance du peuple, et qu'à la moindre apparence du succès de ses armes, je soulèverois promptement en sa faveur tous ceux que j'aurois déjà gagnés par mes exhortations. Il m'ordonna de hâter la cérémonie de mon sacre ; et pressant encore plus Patrice de se disposer à son départ, il lui conseilla de ne pas remettre au lendemain ce qui pouvoit être exécuté le même jour.

A la commission dont il nous chargeoit, il ajouta celle d'enlever le trésor de mylord Linch, en nous accordant la liberté d'user pour son service des sommes en espèces dont je lui avois communiqué l'état dans le mémoire qui m'avoit été confié. Ses soins s'étendirent jusqu'à mylady. Après l'avoir félicitée sur la conclusion de son mariage, il l'exhorta à faire usage du crédit qu'elle avoit dans le comté d'Antrim pour ramener cette importante partie du royaume à l'obéissance, et de la réputation que ses charmes lui feroient à Dublin pour seconder le zèle de son mari dans cette ville. Il engagea sa parole royale que, pour récompenser un si grand service, il la feroit première dame d'honneur de la reine après son rétablissement, et qu'il confirmeroit mon frère dans ses deux charges, dont il confessoit que la première n'étoit qu'un vain titre à Saint-Germain. A l'égard de la seconde, comme c'étoit proprement dans nos îles qu'il en faisoit consister l'importance, il le revêtit de tous les pouvoirs qui étoient propres à lui en faciliter l'exercice.

Patrice et sa femme ne trouvèrent rien de chagrinant dans ces dispositions, tout éloignées qu'elles étoient de leur attente. Quand le motif de l'obéissance et celui du zèle n'auroient pas suffi pour les leur faire embrasser avec joie, leurs propres affaires demandant pour quelque temps leur présence en Irlande, ils ne pouvoient désirer une plus glorieuse occasion de veiller à

leurs intérêts qu'en satisfaisant à leur devoir. Ils ne proposèrent au roi ni excuses ni délai. Ma belle-sœur, alarmée par la réflexion qu'il avoit faite sur notre aventure, fut la première à souhaiter de prendre la route de Dieppe dès la nuit suivante ; ils se reposèrent sur moi du soin d'arranger leurs affaires en France, et de faire transporter leurs équipages lorsque je partirois pour les rejoindre.

Les excuses de Tenermill, que je n'avois pas oublié de faire au roi, avoient été recues de ce prince avec assez de bonté; mais elles ne lui avoient fait rien ajouter qui m'eût fait découvrir quel degré de faveur il lui conservoit dans son esprit. Il avoit marqué plus d'attention pour le comte de S........ ; et lui parlant de son épouse, comme d'une femme dont il connoissoit depuis long-temps le mérite, il lui fit entendre qu'il lui préparoit des distinctions et des graces lorsqu'elle paroîtroit à sa cour. Un témoin de tant de faveurs auroit jugé qu'il ne manquoit rien à la fortune de notre famille ; mais je crus entrevoir que, dans cette profusion de bienfaits, Tenermill étoit négligé.

Il en porta ce jugement lui-même, lorsque, passant à Paris avec le comte, nous lui apprîmes le départ précipité de son frère, et la commission dont le roi l'avoit chargé. Cette préférence pour un emploi si important, et la froideur avec laquelle je ne pus lui dissimuler qu'on m'avoit répondu sur son compte, lui firent

porter ses soupçons beaucoup plus loin que moi. Voilà le prix de mes services, me dit-il avec un ressentiment dont la moitié étoit encore déguisée; on me punit des espérances qu'on m'avoit fait concevoir, et des promesses qu'on n'a pas jugé à propos de remplir. J'ignorois qu'il avoit tenu les mêmes discours dans mille endroits de Paris, et qu'il en étoit revenu quelque chose au roi. Les réponses par lesquelles je m'efforçois de le consoler furent prises des intentions favorables de ce prince, qui lui réservoit, sans doute, pour un autre temps ce que les circonstances ne lui avoient pas encore permis de lui accorder. Se plaindra-t-il, reprit brusquement Tenermill, que les occasions lui aient manqué, lorsqu'il m'en a volontairement arraché deux? Des expressions si claires m'apprirent trop bien qu'il n'avoit pas vu le mariage de Patrice d'un œil aussi tranquille que je me l'étois figuré, et qu'il n'étoit pas plus consolé d'avoir manqué celui de dona Figuerrez, qu'il avoit regardé du moins comme une ressource. Mais ce qu'il ajouta me fit juger que l'espérance d'oubli dans lequel il se croyoit laissé, tandis qu'on employoit son frère avec tant de confiance, achevoit de lui percer le cœur. Je n'attends, me dit-il, point d'autre explication pour me déclarer ma disgrace, et je me garderai bien de paroître à Saint-Germain pour me la faire répéter.

Toutes les raisons par lesquelles j'entrepris de lui faire prendre d'autres idées de la bonté du roi

n'ayant point eu la force de le ramener, je le conjurai de me laisser du moins le temps d'approfondir sa propre situation, et je lui offris d'y employer toutes les voies qu'il jugeroit lui-même à propos de me prescrire. Mais son dépit paroissant redoubler à cette proposition : Moi ? me dit-il, que j'aille justifier par de lâches inquiétudes et par des excuses serviles un traitement que je n'ai pas mérité ? C'est un reproche auquel je ne m'exposerai jamais. Sa fierté combattant ainsi son ambition, il me parut encore plus à plaindre qu'il ne l'avoit jamais été par cette dernière passion ; mais j'en espérai beaucoup mieux de l'avenir, parceque l'effet naturel de ce combat devoit être de les modérer l'une et l'autre.

Cependant, ne pouvant douter qu'avec ces sentiments il ne tombât bientôt dans la disgrace du roi, s'il n'y étoit pas déjà, comme il se le figuroit, j'eus la curiosité de lui demander par quelles autres vues il espéroit de suppléer à la perte de sa fortune. Par le mépris de tout ce qui porte ce nom, me dit-il d'un air sombre, et par un plan de vie que je saurai rendre indépendant de la cour. N'ayant pu tirer de lui d'autre explication, j'appris, dans la maison du comte, que, pendant le peu de jours que nous avions passés aux Saisons, il avoit joué avec tant de bonheur, que, dans trois séances, il avoit gagné quatre cent mille livres à la bassette. On ajouta qu'avec beaucoup

de prudence, il avoit placé aussitôt cette somme, pour s'en faire un revenu à l'épreuve de tous les hasards. Si je le plaignis d'avoir tenté des voies de fortune si indignes de lui, je louai l'usage qu'il avoit fait de la faveur du sort. Mais j'évitai de lui en parler; et, loin de le croire aussi aigri contre la cour qu'il avoit affecté de le paroître, je ne doutai point qu'il ne se servît bientôt des avantages du jeu pour s'établir par un mariage avantageux, qui feroit renaître toute son ambition. Ce fut aussi la pensée du comte de S....., à qui il ne s'ouvrit pas plus qu'à moi de sa bonne fortune. Cependant, comme si le départ de son frère et l'approche du mien eût été le temps qu'il attendoit pour exécuter ses résolutions, il alla remercier le roi dès le lendemain, et lui remettre sa pension et son régiment.

Je n'appris cette étrange démarche que du roi même, lorsqu'après m'être fait sacrer sans éclat, dans une chapelle domestique, je retournai à Saint-Germain pour recevoir ses derniers ordres avant mon départ. Éloigné comme j'étois de m'attendre à une si triste nouvelle, je ne pensois qu'à découvrir si les sentiments de ce prince étoient aussi refroidis pour Tenermill que je commençois à le craindre, et j'avois préparé dans mon discours tout ce que je croyois propre à les ranimer. Mais s'il étoit vrai qu'il avoit été assez choqué de ses plaintes pour diminuer quelque chose de l'affection dont il l'avoit

honoré, il avoit été beaucoup plus vivement touché de la retraite d'un officier de ce mérite, dans un temps où ces sortes de pertes ne lui étoient pas faciles à réparer. Sans s'abaisser jusqu'à lui laisser voir qu'il y étoit sensible, il avoit voulu se ménager quelqu'espérance de le regagner, en n'acceptant que la moitié de ce qu'il étoit venu lui restituer; et, colorant même avec beaucoup d'adresse et de bonté la démission de son régiment, qui étonnoit tout le monde à son âge : Quoique vos infirmités, lui avoit-il dit, ne vous permettent plus de servir, il seroit injuste que vos services passés demeurassent sans récompense; je vous laisse votre pension. Tenermill, malgré tout son ressentiment, qui le portoit peut-être à refuser cette faveur, n'avoit osé violer jusqu'à ce point le respect qu'il devoit à son maître; et, confus d'un bienfait auquel il s'attendoit si peu, il avoit été forcé d'en marquer de la reconnoissanre par ses remercîments.

Le roi, après m'avoir fait ce récit, porta la confiance dont il m'honoroit jusqu'à me demander familièrement si je trouvois de la justice dans les plaintes de mon frère. J'étois trop pénétré des graces dont il avoit comblé ma famille, pour ne pas reconnoître tout le tort que Tenermill s'étoit fait par un excès de fierté; cependant, autant qu'il étoit possible de le justifier, par le mortel chagrin qu'il avoit ressenti de la perte de tant d'espérances, et par l'éloge de sa grandeur d'ame

et de sa droiture, je m'efforçai de le faire paroître moins coupable. Pour mettre le comble à tant de bonté, le roi me chargea de lui ramener cet esprit fier, par toutes les voies que je pourrois trouver dans la connoissance que j'avois de son caractère. Ce n'est pas dans l'espace d'un jour ajouta-t-il, que je vous demande ce changement. Partez pour l'Irlande. Vos services et ceux de votre second frère me serviront de prétexte à moi-même pour réveiller celui-ci par de nouveaux bienfaits.

Des motifs si puissants firent une vive impression sur mon cœur. Je retournai à Paris, et j'y passai quelques jours de plus que je ne me l'étois proposé, dans le dessein de commencer avant mon départ à jeter dans l'esprit de Tenermill les premières semences du repentir auquel je ne désespérois pas de l'engager. Je le trouvai fort occupé à faire des provisions de meubles et de tout ce qui pouvoit servir à rendre une maison commode et délicieuse. Ayant quitté le service, et sa fortune étant si considérablement augmentée, il étoit naturel qu'il pensât à reprendre sa maison, et qu'il tâchât de la rendre agréable. Je ne portai pas mes vues plus loin. On m'apprit qu'il se proposoit aussi d'embellir notre petite terre des Saisons par quantité d'ornements. Le goût des jardins et des édifices fait l'amusement ordinaire d'un homme riche et désoccupé. Je ne trouvai rien non-plus de surprenant dans

son dessein, et je le louai, au contraire, de tourner ses inclinations vers des objets si innocents et si simples. Mais je n'appris point sans étonnement que dona Figuerrez sembloit présider à la plupart de ces dispositions. On ajouta que, profitant de l'absence du comte et de la comtesse de S...., elle étoit venue plusieurs fois visiter Tenermill jusque dans son appartement; qu'elle y avoit soupé seule avec lui; que leurs entretiens s'étendoient toujours fort avant dans la nuit; qu'elle avoit avec lui un air de familiarité qui supposoit la plus intime liaison; enfin, que leurs intérêts paroissoient si unis, qu'ils ne sembloient mettre aucune différence entre ce qui étoit à l'un et à l'autre. Dona Figuerrez, quoique fort éloignée d'être aussi riche qu'elle devoit l'être un jour par l'héritage de son oncle, jouissoit d'un bien assez considérable. Elle avoit les inclinations nobles et l'humeur libérale. Tenermill n'étant, de ce côté-là, inférieur à personne, tous les projets qu'ils formoient de concert se ressentoient de ces deux qualités dominantes.

Mais le principal caractère de l'établissement qui se méditoit avoit échappé aux yeux de ceux qui me donnoient cet avis. Je ne le pénétrai pas moi-même, ou plutôt mes soupçons ne se tournant point de ce côté-là, je ne cherchai point à le pénétrer. Mais en sondant les dispositions de Tenermill, je le trouvai si affermi dans le dessein de renoncer à la cour, que je n'espérai pas

de le faire entrer facilement dans les intentions du roi. Il me témoigna même qu'il se trouvoit gêné de la pension qu'il avoit été forcé de conserver, et qu'il la regardoit comme un reste de servitude dont il regrettoit de n'être pas entièrement délivré. S'il me resta quelque espérance, elle ne vint que du fond du caractère, que je ne croyois pas plus facile à réformer dans un ambitieux que dans l'esclave de toute autre passion. Et je me flattai que si la sienne pouvoit renaître, le fruit de ses chagrins seroit de la réduire à de justes bornes, en lui faisant retrancher ce qu'elle avoit eu de vicieux dans son excès.

Mon départ fut avancé de quelques jours, par le bruit des recherches de la justice, qui avoit pris connoissance de notre malheureuse rencontre. Quoiqu'on n'eût rien éclairci par les informations, et que l'absence de Patrice, qu'on pouvoit croire parti pour l'Irlande, dès le jour qu'il avoit quitté Paris pour la célébration de son mariage, servît encore à éloigner les soupçons, ma figure étoit si remarquable, que je courois risque à tous moments d'être reconnu par le garde. Je me dispensai même de retourner aux Saisons; et prenant congé du comte par mes lettres, je lui recommandai d'être quelques semaines sans se faire voir à Paris, pour laisser à cet orage le temps de se calmer tout-à-fait. Mon voyage se fit heureusement. Toutes les hostilités ayant cessé pendant l'hiver, je trouvai la route libre jusqu'à Dublin.

Un ancien ami de notre maison, à qui je m'adressai en arrivant, me fit voir une lettre de Patrice, qui par des ménagements de prudence avoit jugé à propos de passer dans le comté d'Antrim, avant que de se rendre dans la capitale. Il lui écrivoit de sa terre, comme si, rebuté de la fatigue de ses voyages, il eût pris enfin le parti de se fixer dans sa patrie, et de choisir Dublin pour son séjour habituel. Il le prioit de lui faire préparer une maison, qui répondît au dessein qu'il avoit d'y paroître avec quelqu'éclat; et lui marquant le jour de son arrivée, il le prioit d'en informer toutes les personnes qui avoient quelque liaison avec notre famille.

Ce généreux ami se nommoit *Staberton*. Aussi fidèle au roi qu'à l'amitié, ce n'étoit pas à lui que Patrice vouloit déguiser le mystère de sa commission. Il s'en servoit au contraire pour répandre les bruits qui pouvoient favoriser ses desseins, et disposer le gouvernement à le voir arriver sans défiance et sans soupçon. J'avois beaucoup moins de précautions à garder, parceque ne me proposant point de voir indifféremment toutes mes connoissances, l'obscurité dans laquelle je voulois exécuter les ordres du roi pouvoit me mettre plus à couvert que mon frère. Mon dessein d'ailleurs étoit de m'arrêter peu dans le même lieu. Je pensois moins à faire des partisans au roi, qu'à m'assurer de ceux qui lui étoient fidèles, et à les confirmer dans leur devoir. Il falloit parcourir

toutes les provinces d'Irlande, prendre d'une ville à l'autre le nom de quelque zélé Jacobite à qui je pusse m'ouvrir avec confiance, et tenir un compte exact de tous ceux dont le service étoit assuré dans l'occasion. En observant ainsi de plus près mes engagements, je trouvai que la religion auroit moins de part à mon travail, que je ne me l'étois figuré ; mais c'étoit la servir indirectement que de me rendre utile au rétablissement du roi.

Je résolus néanmoins d'attendre l'arrivée de Patrice pour régler, de concert avec lui, mes premières entreprises. Ce fut dans cet intervalle que, pensant d'avance aux moyens de nous mettre en possession du trésor de mylord Linch, le hasard me fit rencontrer, dans la maison où je m'étois logé, un de ses anciens domestiques qui se souvint de m'avoir vu dans son château. Quoiqu'il n'eût point été dans sa confiance jusqu'à savoir l'endroit du bois où son trésor étoit caché, il n'avoit pas ignoré qu'il étoit dépositaire de quantité de richesses; et l'opinion des gens de son espèce grossissant toujours les faits de cette nature, il s'étoit figuré avec le reste de la maison que tout l'or et tout l'argent du royaume étoient entre les mains de son maître. Je me gardai bien de m'ouvrir à lui dans l'absence de mon frère; mais croyant cet homme utile à nos vues par la connoissance qu'il avoit du château de Linch et des environs, je le gagnai par quelques libéralités qui l'attachèrent à mes intérêts. Ensuite, l'ayant assez éprouvé pour

faire quelque fond sur ses services, il me vint à l'esprit d'employer avec lui le temps que me laissoit le retardement de Patrice à visiter le bois de Linch, pour rafraîchir les idées confuses qui m'étoient restées de son caveau. J'observai néanmoins de ne lui rien apprendre de nos droits ni de nos desseins ; et dans la visite que je me proposois, je voulois faire usage seulement de mes yeux, sans lui donner même occasion de remarquer sur quels lieux j'attacherois mes regards.

Nous partîmes ensemble, sous le simple prétexte de revoir une terre où j'avois laissé des amis dont le souvenir m'étoit cher. N'ayant aucune raison pour cacher ma marche, je me fis un amusement de ce voyage, et je ne m'arrêtai point à observer par qui j'étois suivi. Je l'étois néanmoins par des espions du gouvernement. Toutes les précautions que j'avois gardées, non plus que les raisonnements par lesquels nous nous étions rassurés contre les soupçons du vice-roi, n'avoient point empêché que mon arrivée à Dublin ne lui eût été suspecte. Il avoit attaché à ma suite deux hommes qui n'avoient pas abandonné un moment mes traces, et qui avoient pris le parti de marcher derrière moi lorsqu'ils m'avoient vu monter à cheval pour sortir de Dublin. Je ne me défiai point de cette escorte, et j'arrivai au château de Linch sans m'en être aperçu.

Le soin que j'eus de me loger dans une hôtellerie écartée, et d'éviter la rencontre des habitants

du bourg; ayant augmenté les soupçons de mes gardes, ils ne me perdirent pas de vue un moment; de sorte que m'étant levé fort matin, dans l'espérance de faire seul la visite du bois, et de me dérober même à l'homme que j'avois amené, je me trouvai soumis, sans le savoir, à leurs observations. La confiance que j'avois d'être sans témoins me fit garder moins de précautions que je ne me l'étois proposé. Non seulement je reconnus les lieux que j'avois visités avec mylord Linch; mais écartant la terre qui couvroit la descente du caveau, je pénétrai jusqu'à la pierre qui lui servoit de porte, et je tentai de la lever avec beaucoup d'efforts. Mes seules forces ne me paroissant pas suffire, je commençois à tout rétablir dans l'état où je l'avois trouvé, lorsque mes deux espions, qui prirent une haute idée de mon entreprise, et qui craignirent sans doute de ne pas retrouver aisément ce que je prenois tant de soin à cacher, s'avancèrent vers moi avec des cris qui me causèrent de l'épouvante. Sans me laisser le temps d'en revenir, ils me firent voir l'ordre du vice-roi qui les attachoit à m'observer; et réunissant toutes leurs forces pour lever la pierre, ils descendirent dans le caveau, malgré l'obscurité, qui auroit été capable d'arrêter des gens moins avides.

Dans ma première consternation, je ne pensai qu'à lever les yeux et les mains vers le ciel, en mettant sous sa défense, contre la profanation

des impies, un amas de richesses sacrées qui ne devoient être employées qu'à son service. Mais lorsqu'un moment de réflexion m'eut fait chercher quelque moyen de prévenir le pillage auquel je devois bientôt m'attendre, la vue de la pierre qui étoit étendue sur un de ses côtés, à deux pas du caveau, et qu'il suffisoit de renverser pour boucher entièrement l'ouverture, m'inspira le dessein d'employer contre la force un artifice si innocent. La chaleur qui m'animoit augmenta ma vigueur naturelle. Je vengeai le ciel avec plus de cruauté que je ne le pensois. Mes deux ennemis demeurèrent ensevelis dans le caveau; et, pour leur ôter absolument le moyen d'en sortir avant que j'eusse fait plus de réflexion sur les voies par lesquelles je pourrois sauver le trésor de leurs mains, je couvris la pierre, non seulement de la terre que j'en avois ôtée, mais de tout ce que je trouvai aux environs de plus propre à en augmenter le poids. La descente du caveau étant trop étroite pour laisser passage tout à la fois à deux personnes, j'étois sûr que les efforts d'un seul ne suffiroient pas pour les dégager.

Ma première pensée néanmoins fut de ne pas les y laisser assez long-temps pour mourir faute de nourriture. Je repris sur-le-champ la route de Dublin, dans la résolution de m'ouvrir à quelques uns de nos plus fidèles amis. Avec leurs secours, il ne me paroissoit pas impossible de nous assurer des deux espions jusqu'à l'arrivée de

Patrice, et de transporter même toutes les richesses du caveau dans quelque lieu où l'avarice ne pût pas pénétrer. Staberton, que j'informai le premier de mon aventure, fit avertir aussitôt quatre de ses meilleurs amis, dont il me garantit le zèle et la fidélité. J'étois venu avec tant de diligence, que je n'avois employé qu'un jour dans ma marche. Je ne fus pas plus long-temps à retourner sur mes pas. Un gros de huit ou dix cavaliers, quoique séparés en plusieurs bandes, pouvant causer quelqu'alarme dans la terre de Linch, nous observâmes de n'y arriver que la nuit; et sans nous arrêter même à l'hôtellerie où j'étois descendu la veille, nous nous rendîmes directement au bois du trésor.

Entre plusieurs précautions, j'avois eu celle d'apporter tout ce qui pouvoit nous aider dans les ténèbres. L'inquiétude que j'avois conservée pour la vie de mes deux espions me fit presser Staberton de lever la pierre du caveau. J'augurai mal de leur santé, lorsqu'ils ne se présentèrent point à l'ouverture. Nous les trouvâmes en effet sans mouvement dans le fond du caveau, et tous nos efforts furent inutiles pour leur rappeler la connoissance. Je me sentis le cœur pénétré d'amertume; et malgré la droiture de mes intentions, je me crus assez coupable de leur mort pour être obligé de m'interdire pendant quelque temps toutes les fonctions de mon ministère. Cependant mes associés ne trouvèrent qu'un sujet de joie

dans un si malheureux évènement ; et m'avouant que, sur mon récit, leur dessein avoit été de se défaire de ces deux misérables, ils remercièrent le ciel de leur avoir épargné une violence qu'ils avoient crue nécessaire pour notre sûreté.

La mort des deux seuls témoins dont nous avions à redouter la trahison nous laissoit ainsi plus de temps et de liberté que je n'avois osé l'espérer, pour le transport de plusieurs grandes caisses qu'il nous auroit été difficile d'enlever sans voitures. Staberton étoit d'avis que nous remissions ce soin à quelque temps moins dangereux. Mais l'assemblée de tant d'honnêtes gens me parut une occasion qu'il seroit difficile de retrouver. Je leur proposai de nous disperser dans les villages voisins, d'où nous pourrions nous rendre aisément au bois, en prenant toujours le temps de la nuit. Chacun de nous pouvoit se charger successivement de louer une voiture dans le village où il se seroit retiré, et de la faire venir le matin à quelque distance du bois. Nous pouvions tirer les caisses du caveau sans autre secours que celui de nos mains, les transporter jusqu'à chaque voiture, et persuader au guide de la voiture qu'elles venoient du château voisin. Deux cavaliers suffisoient pour les conduire ainsi l'une après l'autre dans des lieux de sûreté. Je fis approuver à mes amis qu'elles fussent déposées dans des maisons différentes ; et dans des conjonctures où le zèle lioit si étroitement les fidèles sujets du roi, il ne

nous fut pas difficile de trouver des retraites inviolables pour ce qui devoit être utile à son service.

Ce plan nous réussit avec tant de bonheur, que, sans avoir trouvé le moindre obstacle dans l'espace de huit jours, je me vis enfin le maître de toutes les richesses du caveau. Les sommes en espèces, que le roi nous avoit permis d'employer à l'exécution de ses ordres, furent transportées jusqu'à Dublin. Staberton, qui avoit déjà préparé une maison pour Patrice, les y déposa lui-même, dans un cabinet dont il conserva la clef. Je lui fis faire réflexion qu'après le malheur que j'avois eu de faire naître de la défiance au vice-roi, il ne falloit pas douter que Patrice ne fût observé à son tour. Il se le persuada comme moi; mais le parti néanmoins que mon frère paroissoit prendre de venir s'établir en Irlande, l'avantage qu'il avoit d'y avoir tout son bien, le peu d'éclat qu'il avoit fait à la cour de Saint-Germain malgré toutes les faveurs dont le roi l'avoit comblé, parcequ'ayant passé assez secrètement en Espagne tout le temps qu'il n'avoit point employé à ses affaires domestiques, à peine avoit-il paru quatre fois devant ce prince; enfin, la douceur et l'agrément de son caractère, qui pouvoit le faire croire plus propre aux plaisirs qu'aux entreprises pénibles; toutes ces raisons qui avoient déjà été pesées en France par le roi et par Patrice même, nous firent espérer qu'il paroîtroit moins suspect que moi. En effet,

étant arrivé peu de jours après, il se présenta d'un air si libre au vice-roi, et à tout ce qu'il y avoit de personnes de distinction à Dubliu, qu'on y regarda son retour comme l'effet d'une résolution prudente, qui lui faisoit préférer la jouissance de son bien dans sa patrie, à l'honneur stérile de servir un roi détrôné. La splendeur avec laquelle il dressa l'état de sa maison fit encore juger qu'il étoit sans dessein politique, parceque l'emploi qu'on lui vit faire ainsi de son bien ne permettoit pas de supposer qu'il lui en restât pour d'autres usages.

Il n'est pas de mon dessein d'entrer dans le récit des services qu'il rendit au roi pendant le reste de l'hiver et jusqu'à la fin de la campagne suivante. Ayant passé quelques jours à régler avec lui ce qu'il y avoit entre nous de commun dans notre entreprise, je ne pensai qu'à me dérober aussi secrètement de Dublin que j'y avois vécu depuis l'enlèvement du trésor; et j'eus la précaution, pour ne rien donner au hasard, de prendre avec moi le domestique de mylord Linch, dont je craignois l'indiscrétion dans mon absence. Nous fîmes le tour d'une partie de l'Irlande, avec la satisfaction d'y trouver un nombre infini de sujets fidèles, qui soupiroient après le retour de leur roi. Mon occupation dans chaque ville, et même dans les plus simples villages, lorsque j'y étois adressé à quelqu'un dont l'esprit et les manières m'inspiroient de la confiance, étoit non seulement

de m'informer quelle ressource on pouvoit espérer du lieu pour la cause que nous avions à défendre, mais de prendre par écrit, sous des noms supposés, pour lesquels je m'étois fait une méthode à l'épreuve de la curiosité, et de la foiblesse de ma propre mémoire, l'âge, les qualités, le degré de zèle, et le nom des principaux habitants dont on me garantissoit la fidélité. Je ne balançois pas à les assembler, lorsque je croyois le pouvoir sans péril. Je leur expliquois les espérances du roi, et l'utilité dont ils pouvoient être pour son service. Je ne distinguois point dans mes exhortations l'intérêt de la religion catholique de celui du prince qui en étoit le défenseur. Mon zèle ne m'attira point d'incidents fâcheux, et ceux qui m'adressoient à leurs correspondants d'une ville à l'autre ne se trompèrent point dans l'opinion qu'ils avoient de leur fidélité. Cependant une erreur, dont le reproche ne tomboit sur personne, m'exposa au plus dangereux accident que j'eusse à craindre dans ma commission.

J'étois parti de T..... pour me rendre à V..... chargé de plusieurs lettres qui devoient me procurer dans cette capitale de la province de..... la même sûreté et le même accueil que j'avois reçu dans les lieux précédents. Celle de mes lettres dont je jugeai à propos de faire usage étant pour un marchand catholique de la ville, dont les richesses et le crédit étoient célèbres dans le canton, je m'adressai à la première personne qui s'offrit à

moi pour me faire conduire chez M. *Filtely ;* c'étoit le nom du marchand. Mais il se trouvoit dans la même ville un conseiller du même nom, aussi opposé aux intérêts du roi et de la religion que l'autre y étoit attaché ; homme d'ailleurs extrêmement emporté dans ses opinions, et capable des derniers excès pour faire valoir ses principes. Le ciel, qui vouloit me faire naître des occasions de travailler pour sa gloire, que j'avois appréhendé de ne pas trouver assez conformes à mon zèle, permit qu'au lieu de me conduire chez M. Filtely le marchand, mon guide me menât chez le conseiller. Sans soupçon comme j'étois, je présentai ma lettre à celui-ci, qui, loin de me faire connoître mon erreur après l'avoir lue, affecta de me traiter avec tous les témoignages de vénération et d'amitié que j'étois accoutumé à recevoir des catholiques. Mais à peine m'eut-il introduit dans un appartement où il m'avoit pressé d'entrer pour me remettre des fatigues de ma marche, que, ne pouvant modérer sa haine contre un émissaire de Rome et de Saint-Germain, il me déclara que j'étois tombé dans les mains de mes ennemis, et que je devois m'attendre moins à des caresses qu'à des châtiments. Mais ce ne sera point, ajouta-t-il, sans nous avoir fait l'aveu de vos desseins, qui menacent sans doute la religion et la patrie. Il ne me laissa point le temps de revenir de mon étonnement pour lui répondre. Ayant fermé la porte sur moi avec beaucoup de

soin, et me laissant sous la garde de ses domestiques, il alla me déférer lui-même au magistrat. Quelqu'obscurité qu'il y eût pour moi dans cet évènement, il ne pouvoit m'être incertain que j'étois trahi. Les mémoires importants dont j'étois chargé furent le sujet de mes premières craintes. Malgré le soin que j'avois eu d'y déguiser les noms, cent moyens pouvoient les faire découvrir, par la facilité qu'il y avoit à remonter sur mes traces, et à comparer de ville en ville les circonstances du temps et des lieux avec mes observations. Le danger de ma vie m'alarmant beaucoup moins que cette pensée, je résolus de profiter à toutes sortes de risques du moment de solitude et de liberté qu'on me laissoit, pour mettre à couvert tant d'intérêts précieux. J'avois heureusement sur moi mes papiers les plus importants. Je pensois déjà à les avaler par morceaux, lorsqu'ayant promené mes regards sur toutes les parties de l'appartement, je découvris une porte dérobée qui ne me parut point assez épaisse pour résister à mes efforts. Je l'ouvris aussi facilement que je l'avois espéré; mais ne trouvant qu'un escalier fermé par le bas, je craignis de rendre ma fuite encore plus difficile en montant jusqu'au sommet de la maison, qui étoit le seul endroit où il paroissoit me conduire : comme il ne se présentoit pas néanmoins d'autre ressource, je suivis ce foible rayon d'espérance.

L'escalier conduisoit effectivement au sommet

du toit, où la difficulté de me sauver me parut beaucoup augmentée. Mais rien ne me paroissant si terrible que de retourner sur mes pas, j'abandonnai le soin de ma vie à la Providence, et je m'exposai au danger de me précipiter mille fois d'un lieu si élevé en prenant le parti de gagner la maison voisine par la communication des toits. Une résolution si hardie éloignant toute la frayeur qui m'auroit pu faire chanceler à la vue continuelle du péril, non seulement je gagnai le toit voisin, mais devenu téméraire, par le succès, je hasardai d'aller plus loin, dans la seule pensée que je ne pouvois trop m'éloigner de la maison du conseiller. C'étoit le ciel même qui me l'inspiroit, comme c'étoit lui sans doute qui avoit veillé à la conservation de ma vie dans une si étrange entreprise. J'arrivai ainsi, par une route qu'on ne pouvoit me soupçonner d'avoir choisie, sur un troisième toit, d'où la descente me parut si facile jusqu'à la fenêtre du grenier, que je ne balançai point à m'arrêter à ce terme. J'entrai sans peine dans le grenier; et ne le trouvant occupé par personne, je ne pensai d'abord qu'à remercier le ciel de m'avoir accordé une protection si sensible.

En me réjouissant néanmoins d'être échappé à tant de périls, j'ignorois si je ne devois pas trembler encore de ceux qui m'attendoient. La porte du grenier étoit ouverte, et je ne pouvois balancer à suivre l'escalier pour en descendre. Mais où devoit-il me conduire, et dans les mains de qui

alloisje tomber ? Je descends au hasard. A peine ai-je fait quatre pas que je rencontre une femme éplorée, et si remplie des sujets de sa douleur, que, sans paroître frappée de ma vue, elle entre dans une chambre qui touchoit à l'escalier. Distraite et affligée comme elle étoit, je ne l'en crus que plus propre à me recevoir sans défiance et sans effroi. Je me présentai à sa porte; et la voyant toute en larmes, je tournai mon discours d'une manière capable de la toucher en ma faveur, par la ressemblance que l'infortune me donnoit avec elle.

Elle commençoit à me regarder d'un air plus attentif, et ses pleurs sembloient s'arrêter par l'impression que ma présence faisoit sur elle, lorsqu'un bruit soudain la faisant retomber dans de nouvelles alarmes, elle me quitta sans m'avoir répondu un seul mot, et sans paroître même embarrassée si je demeurois dans sa chambre après elle. Je ne me hâtai point de la suivre; mais en réfléchissant sur une si bizarre aventure, je jetai les yeux sur quelques lettres qui étoient confusément sur une table, et je fus surpris au-delà de toutes mes expressions d'y reconnoître l'écriture de mylord Tenermill.

Quel enchantement! me dis-je à moi-même, et qui m'aidera à comprendre une aventure si extraordinaire? Je ne me crus point lié par le devoir ordinaire de l'honnêteté et de la discrétion dans des circonstances de cette nature, sur-tout à

l'égard des lettres. J'en saisis quelques unes que je lus rapidement, et mon étonnement augmenta beaucoup, en n'y reconnoissant que des lettres d'amour. Elles étoient sans adresse et sans date. Quelque difficulté que je pusse trouver dans ce mystère, je perdis la moitié de mes craintes pour ma propre sûreté, et je crus le danger fini dans une maison où mon frère étoit connu. Ma hardiesse augmenta même jusqu'à ne plus faire difficulté de chercher la personne qui venoit de m'échapper. Soit que l'amour eût part à ses larmes, soit qu'elles vinssent de quelque passion plus violente, je m'imaginai qu'elle trouveroit de la douceur à me connoître et à m'expliquer la cause de ses peines.

M'attachant à cette idée, je descendis jusqu'à la première porte que je trouvai ouverte, et je ne balançai point à m'y présenter. Ma vue ne put frapper si vivement celui qui m'aperçut, que je le fus moi-même de le reconnoître pour Anglesey; et l'air furieux que je lui voyois, ajoutant une vive frayeur à ma surprise, je demeurai quelques moments sans avoir la force d'avancer. N'ayant pas été plus long-temps à me remettre; il n'eut pas le même embarras à prendre sur-le-champ sa résolution. Ah! c'est vous, me dit-il en respirant, comme si son étonnement même l'eût soulagé. Approchez, approchez, vous m'aiderez sans doute, ajouta-t-il, à l'éclaircissement d'un mystère qui vous touche d'aussi près que moi. Je

n'avois pas reconnu la plus jeune de ses deux sœurs aussi promptement que lui. Elle étoit néanmoins vis-à-vis de lui, dans une posture si humiliée, que je remarquai facilement quelle étoit la cause de son agitation, et qu'elle se croyoit peut-être menacée de quelqu'effet de sa fureur. La femme que j'avois rencontrée sur l'escalier étoit sa femme de chambre, qui continuoit de témoigner par ses pleurs qu'elle appréhendoit quelque chose de terrible pour sa maitresse et pour elle-même.

Excité enfin par l'invitation d'Anglesey, je m'approchai de lui. Sans rien diminuer de la chaleur où il étoit, il m'apprit que Tenermill s'étant réconcilié avec lui dans son dernier voyage d'Irlande, avoit paru s'attacher particulièrement à sa sœur. Quoique cette inclination, ajouta-t-il, s'accordât mal avec ses prétentions sur Sara Fincer, dont il m'avoit confessé qu'il espéroit toujours d'obtenir la main, je ne fus point surpris qu'un officier fatigué des exercices militaires cherchât quelquefois de l'amusement dans la compagnie d'une fille aimable. Son quartier n'étant pas éloigné de chez moi, je souffrois volontiers qu'il vint secrètement passer avec nous les intervalles de repos que lui laissoient ses fonctions. Il partit à la fin de la campagne, et je crus ses amours finies avec le séjour qu'il avoit fait en Irlande.

Cependant, reprit Anglesey, après avoir observé depuis son départ que cette vertueuse personne

marquoit des inquiétudes extraordinaires, j'ai été surpris d'apprendre un matin qu'elle étoit disparue pendant la nuit, sans autre suite que sa femme de chambre: et n'ayant donné aucun avis de son dessein, j'ai compris tout d'un coup que son entreprise n'étoit point une partie de sagesse. Je l'ai fait chercher inutilement pendant plusieurs jours. Enfin j'ai découvert sa retraite, quoique cette ville soit à vingt lieues de chez moi, et marchant aussitôt sur ses traces, je l'ai surprise aujourd'hui dans le lieu où vous la voyez. Elle a loué cette maison pour six mois. Ce n'est qu'à force de menaces que j'ai arraché d'elle l'aveu de sa honte. Elle s'est abandonnée lâchement à votre frère, qui l'a laissée avec le fruit de ses perfides amours. C'est à vous, ajouta-t-il, que je trouve ici, sans pénétrer ce qui vous y amène, à décider de son sort; car elle périra aujourd'hui par mes mains, si vous m'apprenez que mylord Tenermill ne pense point à l'épouser.

Je l'ai pressée de me déclarer, reprit-il encore, si elle s'est laissé séduire à l'ombre du moins de quelques promesses. Elle me parle de ses lettres, que je veux lire en votre présence. Où sont-elles? interrompit-il, en regardant furieusement la femme de chambre. Cette fille qui n'étoit montée que pour les prendre, et qu'un redoublement de bruit avoit fait descendre aussitôt, dans la crainte qu'il ne s'emportât à quelque excès contre sa maîtresse, sortit sur-le-champ pour les apporter.

J'étois pendant ce temps-là si interdit de tout ce que j'avois entendu, que, n'osant presqu'hasarder la moindre réponse, j'attendois moi-même avec une vive impatience que les lettres fussent arrivées. Celles que j'avois lues n'étoient que des protestations ordinaires de tendresse, dans lesquelles je n'avois remarqué aucune proposition de mariage. D'ailleurs je connoissois Tenermill. S'il étoit capable d'avoir regardé la séduction d'une fille comme un badinage, il ne l'étoit point de la tromper par de faux engagements; et dans l'espérance où il étoit alors d'épouser Sara Fincer, je ne pouvois me persuader qu'il eût fait à la sœur d'Anglesey d'autres promesses que celles d'un amour dont elle avoit dû découvrir elle-même l'illusion. La lecture des lettres, qui ne fut pas différée un moment, me confirma dans cette idée. Cependant n'en croyant pas mon frère moins obligé de réparer l'honneur d'une fille de qualité, dont il avoit la ruine à se reprocher, je ne fis pas difficulté de convenir que je regardois cette obligation comme un devoir indispensable, et de promettre que je le presserois de s'y rendre. Ce discours, et les exhortations que j'y joignis pour inspirer plus de douceur à Anglesey, rétablirent peu à peu le calme dans son esprit; et sa sœur quitta ses pieds pour se jeter aux miens dans un transport de joie et de reconnoissance.

Le fond qu'il fit sur ma promesse le rendit assez tranquille pour s'informer par quel étrange hasard

je me trouvois à V..... et dans la maison de sa sœur. Je n'eus pas tant de peine à lui apprendre la vérité de mon aventure, qu'il en eut à la croire sérieuse. Cependant, après avoir examiné avec moi quelles en pouvoient être les suites, il convint qu'elles étoient assez dangereuses pour avoir dû m'inspirer toute la frayeur qui m'avoit porté à des résolutions si extraordinaires. Sans faire profession d'un attachement ouvert au parti du roi, il désiroit assez son rétablissement pour ne rien faire contre ses inclinations en favorisant ses intérêts; et le service qu'il attendoit de moi l'engageoit d'ailleurs à ne me pas refuser son secours. Il me proposa lui-même de prendre sa voiture, pour m'éloigner sans être aperçu. J'aurois peu regretté mon cheval et mon équipage, que j'étois forcé d'abandonner derrière moi; mais Anglesey me fit espérer encore qu'en les redemandant lui-même au conseiller, il pourroit les obtenir d'autant plus facilement que je l'assurois de n'avoir rien laissé dans ma valise qui pût trahir le secret de ma commission. Étant né Irlandois, mon zèle pour les catholiques du même pays, et ma qualité même d'évêque, qui étoient les seules découvertes que le conseiller eût pu faire dans ma lettre, ne m'exposoient point à la rigueur de plusieurs lois nouvelles qui ne regardoient que les missionnaires étrangers. Ma reconnoissance pour le secours qu'Anglesey m'offroit de si bonne grace m'inspira un moyen de rendre à sa sœur le service

qui convenoit le mieux à sa situation. Comme il y avoit peu d'apparence qu'après avoir été si malheureusement découvert, je pusse exercer plus long-temps ma commission, sans retomber du moins dans quelque nouveau piège qui pouvoit être aussi nuisible à la cause du roi qu'à la sûreté de ma propre vie, je me proposai de retourner à Dublin par la route la plus abrégée, et d'y vivre secrètement en attendant les ordres du roi, àqui je voulois marquer la vérité de mon aventure. Dans l'espérance où je suis, dis-je à Anglesey, d'engager Tenermill à rendre ce qu'il doit à votre sœur, je crois pouvoir vous offrir pour elle un asile chez Patrice, qui est venu depuis peu s'établir en Irlande. Si vous me laissez votre carrosse, je me charge moi-même de la conduire à Dublin, et je ne désespère pas même de la faire passer en France aussitôt que j'aurai prévenu Tenermill sur l'obligation où il est de réparer sa faute. Il m'embrassa dans le mouvement de sa reconnoissance ; et sa sœur, encore plus touchée que lui de mes offres, ne se lassoit point de me marquer la sienne par les remercîments les plus tendres.

Ayant avec moi Jacin et l'ancien domestique de mylord Linch, j'avois été assez heureux pour les envoyer dans une hôtellerie avant que de me rendre chez le conseiller ; et c'étoit un usage que j'avois suivi dans toute ma route, par la seule crainte de me rendre incommode à mes hôtes. Il me fut aisé de les faire avertir tous deux de se

rendre hors de la ville, pour m'attendre sur le chemin que je voulois prendre. Je montai sur-le-champ dans le carrosse d'Anglesey avec sa sœur et la femme de chambre, assez sûr que si le conseiller prenoit le parti de me faire chercher, ce seroit dans les maisons catholiques de la ville, ou du moins dans tout autre lieu que sur la route de Dublin. Je fis toute la diligence qu'on pouvoit attendre de la voiture où j'étois, et je causai une surprise extrême à Patrice en reparoissant sitôt chez lui contre son espérance et la mienne.

Je le trouvai si bien établi dans l'esprit du peuple, et déjà si considéré du vice-roi et de toute la noblesse, que, pour les desseins que le roi m'avoit communiqués, il me parut qu'effectivement ce prince n'avoit pu faire un meilleur choix. Mais je ne m'étois point aperçu dans mon voyage que le nombre de ses partisans fût aussi considérable qu'il s'en flattoit à Saint-Germain, ni qu'ils fussent remplis de cette ardeur sur laquelle il faisoit tant de fond pour la campagne suivante. Je fis faire cette réflexion à Patrice, qui avoit déjà remarqué la même chose à Dublin. S'il restoit au roi Jacques quantité de sujets assez bien intentionnés pour souhaiter ardemment son retour, il y en avoit peu dont le zèle fût capable de leur faire exposer leur fortune et leur vie pour sa querelle. Au contraire, n'ayant rien de plus cher et de plus précieux à désirer que la conservation et la sûreté de ces deux avantages, ils leur

paroissoient bien mieux assurés sous le nouveau gouvernement ; et l'intérêt de la religion étant ainsi le seul qui fût capable de les échauffer, ce motif même ne pouvoit leur inspirer toute la chaleur que le roi désiroit, aussi long-temps du moins que le prince d'Orange paroîtroit disposé à ne les pas troubler dans leur culte. La crainte de déplaire à la cour de Saint-Germain par des avis si libres ne m'empêcha point de communiquer au roi toutes mes observations. Il ne me témoigna point que ma sincérité l'eût offensé ; mais sans répondre au détail de mes réflexions, il me donna ordre de repasser promptement en France, sous le seul prétexte que mon entreprise ayant été troublée si malheureusement, il ne falloit pas douter que le gouvernement n'en fût bientôt informé, et que mon séjour en Irlande ne nuisît à la commission de mon frère.

Avec quelque dévouement que je fusse résolu de me sacrifier aux intérêts de ma religion et de mon roi, je ne trouvai rien de chagrinant pour moi dans ce changement. Mon zèle ne manquoit point d'objet en France. Plus j'avois fait de réflexion sur le malheur de mademoiselle Anglesey, plus j'avois senti croître le désir de la servir auprès de Tenermill. Malgré tout ce qu'il avoit espéré de ses efforts et de ses lumières, je le voyois le seul de ma famille qui fût encore sans établissement, car je ne donnois pas volontiers ce nom au revenu qu'il s'étoit fait par le jeu. Le même

hasard auquel il devoit une fortune si indigne de nous, ne pouvoit-il pas l'en priver par les mêmes voies? A la vérité, ce n'étoit pas un parti fort avantageux pour lui, que la cadette d'une maison moins riche que noble, qui ne pouvoit lui apporter que des espérances fort éloignées. Mais outre le devoir de l'honneur, dont je ne croyois pas qu'il pût aisément se dispenser, je me flattois bien qu'en faisant agréer ce mariage au roi, j'engagerois ce prince à reprendre toutes les vues qu'il avoit eues pour l'élévation de mon frère. Sans être en état d'enrichir ses serviteurs, il avoit mille moyens de les employer d'une manière avantageuse pour leur fortune. Témoin l'exemple de Patrice. Et je ne doutois pas que l'envie de s'attacher toute la maison d'Anglesey ne le portât, autant que son inclination pour la nôtre, à signaler sa bonté par de nouveaux bienfaits.

Cependant, d'autres réflexions m'avoient fait changer la pensée que j'avois eue de prévenir Tenermill sur mon dessein. Quoique je ne le crusse pas capable de désavouer ses liaisons avec mademoiselle Anglesey, je m'imaginai que, ne s'y étant jamais proposé que de l'amusement, il se révolteroit d'abord contre un mariage qu'il regarderoit comme un obstacle à toutes ses prétentions, et son refus une fois prononcé dans l'éloignement forceroit peut-être mademoiselle Anglesey de demeurer en Irlande. Au lieu que passant en France avec moi sans l'en avertir, et le surprenant en

quelque sorte avant qu'il eût le temps de penser à se défendre, elle pouvoit espérer que sa présence et ses larmes attendriroient un cœur qui ne seroit point préparé à lui résister. Nous partîmes ensemble, après avoir communiqué nos vües à son frère. Il me proposa de nous accompagner ; mais je craignois des éclaircissements trop vifs et des instances trop violentes de la part d'un homme fier, qui auroit l'honneur de sa maison à soutenir, et je le conjurai de se reposer de ses intérêts sur la droiture de mes intentions.

Pour retourner à Saint-Germain avec quelque fruit agréable de mon voyage, il auroit fallu trouver le moyen d'y faire transporter une partie du trésor de Linch ; mais c'eût été trop risquer, dans un temps où l'approche d'une campagne sanglante faisoit redoubler la vigilance du gouvernement dans tous les ports. Nous eûmes assez de peine à nous échapper nous-mêmes, sans faire naître aucun soupçon qui pût être nuisible à mon frère. Le ciel prit soin de nous conduire au travers de mille dangers; et n'ayant pu gagner la France que par de longs détours, notre retardement fit craindre à ceux qui avoient été avertis de mon départ, qu'il ne me fût arrivé des accidents beaucoup plus fâcheux sur la route. Pour comble d'embarras, mademoiselle Anglesey, qui étoit fort avancée dans sa grossesse, fut surprise de ses premières douleurs en Flandre, car c'étoit par cette voie que nous avions été forcés de revenir,

et les soins que je ne pus me dispenser d'avoir pour elle reculèrent encore notre arrivée de six semaines.

Je donne le nom d'embarras à ce dernier contretemps, parceque je ne pus le regarder comme un sujet de chagrin. Malgré l'ardeur avec laquelle j'étois entré dans les intérêts de mademoiselle Anglesey, et malgré la persuasion même qui me portoit à m'en faire un devoir indispensable, j'étois quelquefois effrayé par l'indécence que je trouvois à paroître avec elle dans la situation où elle étoit, et j'appréhendois pour elle-même le ridicule qui m'y paroissoit attaché. Quelle apparence de la présenter dans cet état, soit à la cour où je voulois fortifier ses prétentions par l'autorité du roi, soit même à Tenermill, qui, n'ayant encore rien appris des suites de son amour, pouvoit être plus dégoûté qu'attendri de ce spectacle? Ce n'est pas qu'il manquât à mademoiselle Anglesey aucun des agréments qui sont propres à son sexe. J'ai déjà fait l'éloge de ses charmes; et l'occasion que j'avois d'approfondir son caractère m'y faisoit découvrir assez de mérite pour compenser une foiblesse passagère, qui n'avoit pas même diminué ses principes naturels de modestie et de vertu. Mais je fus ravi de lui voir reprendre après ses couches l'air de bienséance qui convient à une fille, et qui me paroissoit extrêmement altéré par sa grossesse.

La fin de mon voyage m'inspirant ainsi plus

d'espérance et de joie que je n'en avois eu depuis mon départ, je lui communiquai des sentiments si doux, en lui traçant d'avance le plan que je m'étois formé pour hâter son mariage. Tenermill, lui dis-je, ne sera averti de notre arrivée que par notre visite. Je préviendrai le roi sur votre aventure, et j'intéresserai sa religion et sa bonté à vous accorder sa protection. De plusieurs amis que je connois à mon frère, je prierai ceux dont le poids est capable de faire impression sur son esprit, de se trouver chez lui au moment de notre visite, pour appuyer vos prières de leurs sollicitations et de leurs conseils. Et nous faisant accompagner d'un officier du roi, que je supplierai ce prince de charger de sa recommandation, ou même de ses ordres, s'il nous est possible de les obtenir, je ne doute point que, par ce mélange de supplications, de conseils, et d'autorité, nous ne l'emportions en un instant sur tous les obstacles que Tenermill penseroit peut-être à nous opposer.

Je ne lui disois rien dont je ne fusse persuadé moi-même. Dans une affaire de cette nature, où l'humanité et la religion faisoient le fond de nos droits, je ne pouvois m'imaginer que les principes de plusieurs amis de mon frère, qui étoient connus pour d'honnêtes gens, fussent différents des miens, et je jetois déjà les yeux sur ceux que je croyois les plus propres à nous rendre le service que je me promettois d'eux. Étant arrivé à Paris,

je jugeai même à propos d'en prévenir quelques uns avant que de me rendre à Saint-Germain. Mais ayant commencé par celui sur lequel j'avois fait le plus de fond, quel fut mon étonnement de le voir résister à toutes mes propositions? C'étoit un ancien officier général, qui avoit passé par tous les degrés militaires, et qui avoit dans le monde la réputation d'être irréprochable sur l'honneur. Après m'avoir écouté avec beaucoup d'attention: La séduction, me demanda-t-il, a-t-elle été appuyée par quelques promesses? Je lui répondis que mademoiselle Anglesey n'en faisoit valoir aucune. Ah! reprit-il en riant, qui n'a pas eu dans le cours de sa vie vingt aventures de cette espèce? L'honneur n'oblige à tenir que ce qu'on a promis. Les femmes seroient trop heureuses si, en oubliant leur devoir, elles pouvoient s'acquérir des droits sur notre liberté et sur notre bien. Eh! quel est le galant homme qui ne seroit pas exposé à se ruiner par un mauvais mariage? Non, non, ajouta-t-il, je n'exhorterai jamais votre frère à soutenir une simple galanterie par le sacrifice de sa fortune, et peut-être par celui de son bonheur.

Un refus si formel m'ôtant l'espérance que j'avois eue de ce côté-là, je me fis un reproche de m'être adressé à un homme de guerre, que je devois supposer moins au fait de certains devoirs, ou plus indulgent qu'un autre pour cette espèce de désordres, que le monde honore du nom de galanterie. Je connoissois à Tenermill

un autre ami, dont j'espérai que les sentimens répondroient mieux à mon attente. C'étoit un financier extrêmement riche, mais à qui la réputation de ses richesses n'avoit pas fait perdre celle d'honnête homme, ni même celle d'homme tendre et généreux ; je lui exposai le fait, en le suppliant comme l'autre de se joindre à moi pour gagner l'esprit de Tenermill. Il me regarda d'un air fin et voluptueux : Je ne suis pas surpris, me dit-il, qu'un ecclésiastique de votre âge et de votre piété rapporte tout aux plus sévères maximes de l'évangile ; mais il seroit dur de demander tant d'exactitude à des gens tels que nous. Vous ne faites pas attention à quoi vous nous réduiriez si vous nous obligiez d'épouser une femme, parceque nous avons pris pour elle une inclination passagère. Eh ! que nous serviroit-il que la nature en ait fait un si grand nombre? Elle a voulu nous donner le moyen de faire des essais pour mieux choisir. D'ailleurs, ajouta-t-il d'un ton sérieux, je crois qu'il faut toujours mettre une juste distinction entre les objets du plaisir et ceux du devoir. Si mylord Tenermill avoit trouvé dans le parti que vous lui proposez tout ce qui convient à sa fortune et à son bonheur, et que, par quelque oubli de ses intérêts, il s'obstinât à le rejeter, j'entreprendrois peut-être de lui faire ouvrir les yeux sur ce qu'il se doit à lui-même Mais comme cela ne peut être supposé sans contradiction, je ne le porterai point à un mariage, duquel au contraire son refus ou

sa froideur doivent me faire juger qu'il a peu d'avantages à recueillir.

Un langage si clair me persuada que je m'étois encore adressé fort mal. Je me souvins du jugement que l'évangile nous fait porter des riches du monde, et je fus bien moins surpris de trouver cette opposition à ses maximes dans celui que j'avois consulté, que d'avoir pu oublier moi-même combien il est rare que l'esprit de religion se concilie avec les richesses. Mais comme les deux erreurs où j'étois tombé successivement n'étoient pas une raison qui dût me faire abandonner mon projet, je me rappelai le nom d'un troisième ami de Tenermill, dont je lui avois entendu vanter à lui-même la rigoureuse probité. Aussi devoit-elle être le partage de sa profession, car c'étoit un homme de distinction dans la robe. Je me rendis chez lui avec plus d'espérance. La gravité avec laquelle il m'écouta me parut propre encore à l'augmenter. Lorsque j'eus fini, il délibéra quelques moments, comme s'il eût considéré le cas sous toutes ses faces. Enfin, il me demanda s'il y avoit un engagement formel de la main de mon frère. Lui ayant répondu que non, mais qu'il n'étoit pas moins vrai....... Avez-vous un commencement de preuve par écrit, se hâta-t-il d'interrompre? Non, lui dis-je encore, et la demoiselle confesse elle-même qu'elle n'a que des lettres tendres à faire valoir en sa faveur. Eh bien, reprit-il, sans paroître attentif à l'impression que sa réponse produisoit sur moi, défaites-

vous de la crainte qu'elle puisse jamais forcer mylord à l'épouser. Et gardez-vous de conseiller à votre frère un mariage dont l'avantage ne peut jamais être de son côté. A la rigueur du droit, il en sera quitte pour quelques dédommagements, qui seront moins proportionnés à la naissance de votre Irlandaise qu'à la foiblesse qu'elle a eue d'oublier son devoir.

Mon étonnement fut tel après cette troisième décision, que, manquant de force autant que de volonté pour répliquer, je pris le parti de me retirer sans ajouter un seul mot. Quel étrange accord de tous les états, me disois-je à moi-même, pour blesser ouvertement une loi des plus sacrées de la nature et de la religion? Quoi? il faut des promesses à une femme, il les faut même par écrit, pour être obligé de l'épouser après l'avoir engagée dans un précipice dont elle ne peut sortir que par le mariage? Les efforts mêmes de la séduction ne sont-ils donc pas autant de promesses, et le sens n'en est-il pas clair pour les deux sexes? La foiblesse d'une femme à se rendre, et le plaisir qu'un homme trouve à la vaincre, ne sont-ils pas comme le sceau qui doit les confirmer? Est-ce aux yeux des hommes qu'il faut produire ici des preuves, et les principes de la bonne foi naturelle dépendent-ils de leurs opinions? Mais je revins à m'imaginer qu'un grave magistrat pouvoit manquer d'attention pour les devoirs simples de la morale, par un excès d'attachement aux objets de sa profession. C'est le

défaut de la plupart des hommes, de rapporter tout à leurs lumières les plus présentes. Sans me rebuter encore de trois expériences si opposées à mon attente, je résolus d'en faire une nouvelle sur l'esprit d'un honnête bourgeois, que je connoissois fort attaché à mon frère, et qui s'étoit même acquis quelque ascendant sur lui par l'importance de plusieurs services qu'il lui avoit rendus. Je n'aurai rien à craindre ici, disois-je, ni des faux usages du monde, ni de la corruption des richesses, ni des préjugés de l'étude et du savoir. Le bourgeois, chez qui je me rendis aussitôt, parut d'abord flatté de ma confidence. Mais après avoir écouté mes propositions : Je ne ferai pas un si mauvais emploi, me dit-il assez brusquement, du peu de crédit que j'ai sur l'esprit de mylord. C'est le moyen de m'attirer infailliblement sa haine, lorsqu'il sentira quelque jour le tort que je lui aurai fait par mes conseils. Et pour vous expliquer toute ma pensée, ajouta-t-il, je ne plains pas autant que vous une fille qui s'oublie jusqu'à perdre le soin de son honneur. A quoi serions-nous exposés dans nos familles, si elles avoient l'espérance de réparer aussitôt leurs fautes par un bon mariage ? Il faut abandonner les coupables à l'ignominie, pour effrayer, par l'exemple, celles qui seroient tentées de les imiter.

Sans examiner ce raisonnement, dont la fausseté d'ailleurs étoit sensible, puisqu'il n'étoit question que du devoir de Tenermill, et que la

faute de mademoiselle Anglesey ne diminuoit pas l'obligation où il étoit de réparer la sienne, je reconnus qu'il y avoit peu de secours à tirer des autres amis de Tenermill, puisque je n'en pouvois obtenir de ceux que j'avois choisis par préférence. Ne pouvant me persuader néanmoins que mon opinion fût fausse, ni que je fusse le seul au monde qui pensât juste sur une matière si importante, j'admirai le soin que mon frère avoit eu de choisir pour ses meilleurs amis des gens dont les principes me paroissoient si conformes aux siens; et je les plaignis tous ensemble de négliger ceux de la religion, jusqu'à ne les faire entrer pour rien dans leurs raisonnements et leurs conseils. Il me restoit une autre conclusion à tirer du mauvais succès de mes espérances. C'est que par la même raison je devois craindre de trouver beaucoup plus de résistance de la part de Tenermill; et ne voyant rien de plus puissant pour le toucher que le moyen qui me manquoit, j'étois menacé, pour prix de mon zèle, de demeurer chargé d'une jeune fille et d'un enfant, à qui il ne resteroit d'autre ressource que ma compassion. Cependant je me flattai encore d'employer l'autorité du roi; et quoique Tenermill eût pris la résolution de fuir la cour pour mener une vie libre et indépendante, je ne pus m'imaginer qu'il eût secoué le joug du respect et de l'obéissance jusqu'à fermer l'oreille aux ordres de son maître.
Ainsi, dans la même vue qui m'avoit fait évi-

ter de voir ma famille en arrivant à Paris, je me rendis à Saint-Germain, sans donner à personne le moindre avis de mon arrivée. Après avoir rendu compte au roi de toutes les circonstances de mon voyage, je n'eus rien de si pressant que de remettre la cause de mademoiselle Anglesey entre ses mains ; et ne lui déguisant ni mes craintes ni ce qui les faisoit naître, je l'intéressai en faveur d'une fille infortunée, par les motifs qui pouvoient faire impression sur un prince religieux. Il y fut plus sensible que les amis de Tenermill. Mais ne l'ayant pas vu à sa cour depuis son départ, il me marqua quelque défiance de son attachement et de sa soumission. Je ne sais, me dit ce prince, quel genre de vie il s'est formé, dans une espèce de retraite où j'apprends qu'il se borne à la société de quelques femmes et d'un petit nombre d'amis. Il avoit gagné quelque chose au jeu. Il a perdu beaucoup au-delà pendant votre absence ; et n'ayant pour tout bien que la pension que je lui ai laissée, j'ai peine à comprendre par quelles ressources il entretient chez lui l'abondance et les plaisirs dont on m'a fait la description. Je regrette, ajouta le roi, qu'un homme que j'estime, et qui pourroit se rendre propre aux plus grandes choses, se corrompe dans la mollesse et l'oisivité.

Toutes ces objections n'étant point capables de me rebuter, je redoublai mes instances pour obtenir du roi une recommandation du moins

qui fit foi du désir qu'il avoit de voir mademoiselle Anglesey promptement établie dans ses droits. Il y consentit, mais après que j'aurois pressenti les dispositions de Tenermill, pour régler le ton de ses ordres sur les difficultés que je trouverois à réussir.

Je me crus si fort avec cette espérance, que m'étant hâté de retourner à Paris, je ne balançai point à prier le comte et la comtesse de S.... de recevoir chez eux mademoiselle Anglesey, comme une jeune personne qui devoit appartenir quelque jour à notre famille par son mariage avec mon frère. Je leur recommandai néanmoins le silence sur un projet qui demandoit encore quelques arrangements de la part du roi et de celle de Tenermill. Mais après avoir reçu mon compliment et celui de mademoiselle Anglesey avec sa politesse ordinaire, le comte me marqua quelqu'empressement pour m'entretenir en particulier. Je jugeai, par son inquiétude, qu'il avoit quelqu'ouverture importante à me faire, et sans attendre effectivement que je l'interrogeasse : Est-ce avec la participation, me dit-il, et du consentement de mylord Tenermill, que vous avez pensé à le marier ? Une question si précise, à laquelle je ne pouvois répondre sans une longue explication, me fit prendre le parti de demander au comte quelle difficulté il trouvoit à ce mariage ? Vous ignorez, reprit-il, les changements qui sont arrivés pendant votre absence; et me promettant

un détail qui étoit capable de me surprendre, il me raconta que mon frère faisoit profession de renoncer à toute espérance d'établissement et de fortune par des mécontentements qu'il n'avoit pas déguisés, et que s'étant lié avec dona Figuerrez, ils avoient formé ensemble une société qui étoit peut-être sans exemple. Ils se glorifioient d'être tous deux sans amour comme sans ambition, et de n'avoir de goût que pour un certain nombre d'amusements qu'ils n'épargnoient rien pour se procurer. Ils avoient meublé sans faste, mais avec la dernière élégance, une maison en ville, et celle des Saisons qui leur servoit de maison de campagne. Leur dépense se faisoit en commun; et quoiqu'ils affectassent de retrancher de leur commerce tout air de passion, ils étoient rarement l'un sans l'autre, et leurs plaisirs étoient les mêmes. Il les faisoient consister dans la bonne chère, dans la musique, la lecture, le jeu; et s'étant associé cinq ou six personnes des deux sexes, dont le caractère et l'esprit leur convenoient, ils affectoient de mépriser le monde dont ils se croyoient ignorés. L'ambassadeur d'Espagne, étonné du parti qu'il avoit vu prendre à sa nièce, s'étoit donné beaucoup de mouvement pour lui faire perdre de si étranges idées; mais il n'avoit pu vaincre sa résolution.

Cette vie avoit duré pendant quelques mois, avec tout l'agrément qu'ils s'y étoient proposé; mais Tenermill, naturellement libéral et généreux,

n'ayant point calculé assez juste à quoi pouvoit monter sa dépense, s'étoit trouvé si court qu'il avoit été forcé de penser à d'autres ressources. Le jeu, qui lui avoit d'abord été si favorable, n'avoit pas continué de le servir avec le même bonheur. S'étant jeté dans les grands hasards, il y avoit fait des pertes si considérables, que, pour satisfaire à plusieurs dettes d'honneur, il avoit épuisé le fond de son revenu annuel. Cette disgrace l'auroit mis dans la nécessité absolue d'interrompre son projet, si dona Figuerrez, à qui il avoit été contraint de faire l'aveu de son embarras, ne s'étoit employée avec la même générosité à réparer ses pertes. Jusqu'alors il n'avoit pas souffert qu'elle contribuât beaucoup aux frais de leur établissement; mais ne trouvant plus de tempérament entre la nécessité de le rompre et celle de consentir à la voir entrer dans leur dépense commune, il s'étoit laissé vaincre par ses instances. Une convention de cette nature étoit devenue comme un nouveau lien, qui les avoit unis plus étroitement que jamais; et si Tenermill s'étoit absenté de la cour par un ressentiment d'ambition, il avoit poussé l'oubli de tout ce qui étoit différent de sa société jusqu'à cesser de voir sa propre famille.

Vous voyez, reprit le comte, après ce récit, si j'ai lieu de douter qu'il soit informé de vos vues, et si je n'en ai pas encore plus de croire que vous l'y ferez entrer difficilement. Le goût

d'une vie molle a succédé à son ancienne activité. J'admire à quel point son caractère est changé. Cette Espagnole l'obsède ; et, quelque sorte d'engagement qu'il puisse avoir avec elle, je suis persuadé que vous ne réussirez point à les rompre.

Le mal me parut aussi dangereux qu'au comte ; et quoique la réserve avec laquelle il s'étoit expliqué m'eût encore empêché d'en pénétrer toute l'étendue, les seuls périls d'une vie si sensuelle me jetèrent dans une vive alarme. Cependant, je n'y vis pas, comme lui, de si fortes raisons de craindre qu'elle fût un obstacle au mariage de Tenermill. J'avois saisi avec confiance l'idée que son engagement avec dona Figuerrez n'étoit point de l'amour ; et ne concevant point d'autre cause qui pût l'attacher trop fortement à elle, je m'excitai d'autant plus à l'espérance, que la perte de son bien, et la nécessité où il étoit de profiter de celui d'une femme, sans laquelle il n'auroit pu vivre dans l'abondance dont il avoit pris le goût, me parurent un motif infaillible pour le détacher d'elle, lorsque je lui ferois envisager avec la main de mademoiselle Anglesey de nouvelles faveurs du roi, que je ne désespérois pas de lui voir obtenir. Je quittai le comte dans cette idée, sans avoir jugé à propos de lui communiquer encore la vérité de notre aventure : ce n'étoit point ma défiance qui me portoit à cette dissimulation, mais je m'y crus obligé par ménagement pour mademoiselle Anglesey.

J'appris chez mylord Tenermill qu'il étoit aux Saisons depuis quelques semaines. Il y goûtoit les premières douceurs du printemps avec sa société ordinaire. La vue du mouvement qu'on se donnoit dans sa maison de Paris, pour les préparatifs de mille choses qui devoient servir à sa table et à ses plaisirs, me fit prendre tout d'un coup quelqu'idée de son établissement. Je ne différai pas à me rendre auprès de lui. Outre que la bienséance demandoit de moi cette visite, après une longue absence, j'avois mes droits comme lui sur la terre des Saisons, et je me croyois autorisé, dans toutes sortes de temps, à prendre quelque connoissance de l'état où elle étoit. Je pouvois feindre d'ignorer les changements qui s'y étoient faits depuis mon départ, et qu'elle fût occupée par une compagnie si nombreuse. M'étant arrêté à ce parti, je marquai autant de surprise, en y arrivant, que si je n'eusse pas été prévenu par le récit du comte ; et cette feinte étoit peu différente de la vérité, puisqu'avec les lumières que j'avois reçues, je trouvai encore à chaque pas quelque sujet d'étonnement et d'admiration. La maison, les jardins, tout avoit pris une forme nouvelle. Tenermill avoit peu de domestiques dont je fusse connu; de sorte qu'en ayant rencontré plusieurs, à qui je demandai de quel côté je trouverois leur maître, je fus pour eux un spectacle aussi nouveau que les ornements du lieu l'étoient pour moi.

Entre quelques marques de joie et quelques caresses, Tenermill me laissa voir assez d'embarras pour me persuader qu'il étoit gêné de ma présence. Je m'étois fait introduire dans son cabinet, où le hasard avoit voulu qu'il fût passé pour quelques affaires. Je ne perdis point l'occasion que j'étois venu chercher. Au lieu de répondre aux premières questions par lesquelles il pensoit peut-être à se délivrer des miennes, je le priai de m'entendre sur un sujet assez important pour mériter toute son attention ; et lui parlant sans détour de l'état où il avoit laissé la sœur d'Anglesey, je lui demandai ce qu'il pensoit du malheur d'une fille si aimable et si bien née. Un discours peu attendu, et l'air ferme et sérieux dont je l'accompagnai, car je n'ose dire le remords d'une faute qu'il se rappeloit, lui causèrent une confusion qui se déclara pendant quelques moments par sa rougeur. Elle dura peu néanmoins, puisque s'excitant aussitôt au badinage, il me parla de cette aventure comme d'un amusement dont il n'avoit pas cru, me dit-il, que l'effet dût être l'existence d'un nouvel être. Je l'arrêtai : Savez-vous, lui dis-je, qu'avec cet effet, auquel vous pouviez néanmoins vous attendre, elle en devoit produire un autre, que je suis fâché de ne pas voir aussitôt que je l'aurois souhaité ? Et remarquant que cette interrogation le rendoit plus attentif, je lui parlai avec force des droits de mademoiselle Anglesey, et de l'espérance même

qu'elle avoit de les faire valoir. Il m'arrêta à son tour, et, paroissant sentir tout ce que je n'avois encore exprimé qu'à demi, il prit un ton plus sérieux pour se défendre. Ses raisons furent celles qui m'avoient déjà fait pitié dans la bouche de ses quatre amis. Il ne s'étoit engagé par nulle promesse; il n'avoit pensé qu'à se faire un amusement en Irlande ; pouvoit-on prétendre que la foiblesse d'une fille lui acquît des droits sur la fortune et sur la liberté d'un homme? Étranges arguments, qui supposent toujours que la faute soit uniquement du côté du sexe le plus foible, et qu'il n'y ait de réparation nécessaire dans ces sortes d'aventures, que pour ce qu'il a plu au monde de nommer l'honneur des femmes ! Ce n'étoit pas néanmoins sur Tenermill que j'espérois faire impression par d'autres preuves. Il ne me vint pas même à l'esprit de le tenter. J'avois exécuté l'ordre du roi, en m'assurant de ses dispositions, et si j'ajoutai quelque chose, ce ne fut que pour les lui faire expliquer plus nettement, à force d'objections et d'instances.

Il se fortifia tellement contre sa première émotion, que, me pressant à la fin de ne pas le troubler plus long-temps par des propositions qui le fatiguoient, il passa brusquement à me demander des nouvelles de Patrice et de l'Irlande. Je le satisfis sans affectation ; et, prenant congé de lui froidement, je revins à Paris, malgré les instances qu'il me fit pour me retenir quelques jours

aux Saisons. Il me convenoit peu de m'engager dans une société telle qu'on m'avoit représenté la sienne. Quoique je ne fusse pas tout-à-fait entré dans le sens des expressions du comte, je ne me figurois pas beaucoup de sagesse et d'innocence dans un séjour où l'on n'avoit que le plaisir pour objet. Mon dessein, en repassant à Paris, étoit d'y prendre mademoiselle Anglesey pour la présenter au roi, que j'espérois d'engager plus fortement encore à la secourir après l'avoir vue. Sa figure et ses larmes le touchèrent en effet jusqu'à lui faire prendre la résolution d'envoyer sur-le-champ un de ses gentilshommes aux Saisons. Il expliquoit plus favorablement que moi le refus de Tenermill. Voyant qu'il ne manquoit rien à mademoiselle Anglesey pour lui plaire, et s'imaginant avec raison qu'elle devoit lui avoir plu, puisqu'elle s'étoit attiré ses soins, il se persuada que la seule raison qui pouvoit lui inspirer de la répugnance à l'épouser étoit sa pauvreté; et, sans lui faire annoncer quelles étoient ses vues, en lui proposant de la recevoir de sa main, il chargea son gentilhomme de l'assurer, comme de lui-même, qu'il ne se trouveroit pas mal de prendre le parti de la soumission. Mais s'ouvrant davantage avec moi, il me dit que, sans penser à le faire duc avant qu'il fût assez riche pour soutenir cette dignité, il vouloit lui accorder, en faveur de son mariage, un emploi qui l'enrichiroit par des voies fort courtes. Vous pouvez lui apprendre,

me dit-il, que je me suis expliqué là-dessus avec vous, et lui engager ma parole que je compterai son obéissance au rang de ses services.

Avec la piété qui animoit toutes ses actions, le roi avoit un motif que j'ignorois. Anglesey, n'osant se promettre tout ce que je lui avois fait espérer de mes bons offices, lui avoit écrit d'Irlande pour le supplier d'accorder sa protection royale à sa sœur ; et dans une affaire qui intéressoit l'honneur de sa famille, il n'avoit pas fait difficulté de promettre à ce prince, que, pour lui marquer sa reconnoissance, il viendroit à bout par lui-même et par ses amis de soumettre toute la province de Mounster avant la fin de la campagne. La soumission de cette partie de l'Irlande étoit d'une extrême importance, tant pour la facilité des débarquements, que pour les quartiers des troupes, qui pouvoient y passer l'hiver en sûreté. D'ailleurs, ce n'étoit pas un petit avantage que d'engager ouvertement dans ses intérêts une famille aussi nombreuse et aussi considérée que celle d'Anglesey. Sans pénétrer si loin, j'avois fait faire moi-même au roi cette dernière réflexion ; et s'il ne m'avoit pas confessé qu'elle étoit capable de l'échauffer, je n'avois pas moins remarqué qu'elle avoit augmenté sa chaleur et son zèle. J'en eus bientôt d'autres preuves, dans l'empressement qu'il fit paroître au retour du gentilhomme qu'il avoit dépêché à mon frère. Apprenant que Tenermill avoit reçu ses ordres avec tout le respect qu'il

devoit au nom de son maître, et que, malgré l'adresse avec laquelle il avoit évité de s'engager par une réponse positive, il s'étoit exprimé dans les termes d'une parfaite soumission, il me pressa de le revoir, et de lui déclarer plus ouvertement ce qu'il étoit résolu de faire pour lui. J'avois craint, me dit-il, avec une franchise digne de sa grande ame, qu'il ne se prévalût de ma situation pour insister sur ses anciens mécontentements; mais connoissant son caractère, je le crois disposé à l'obéissance, puisqu'il a reçu mes ordres de si bonne grace. En effet, divers exemples apprenoient tous les jours à ce bon prince que le titre de roi impose peu de respect aux passions violentes, lorsqu'il n'est point soutenu de la force; et la trahison récente de mylord. . . . . lui faisoit craindre à tous moments de ne pas trouver plus de fidélité dans la plupart de ceux qui lui paroissoient attachés.

Cette confiance de mon roi, et le désir même qu'il me laissoit voir de ramener à lui l'esprit de mon frère, m'animèrent d'une si vive ardeur, que, ne croyant pouvoir exécuter trop tôt ses ordres, je le pressai à mon tour de me laisser la liberté de partir. Ce fut pour aller droit aux Saisons. Je communiquai toutes mes espérances à mademoiselle Anglesey, par l'air de satisfaction avec lequel je la priai de m'attendre à Paris. Il étoit nuit lorsque j'arrivai à notre terre; mais je ne distinguois point les temps, et je les croyois tous

propres à ma négociation. Ayant appris, en arrivant, que Tenermill sortoit de table, je le fis avertir que j'avois des affaires importantes à lui communiquer, et que je désirois de l'entretenir seul. J'ignore s'il avoit déjà fait l'ouverture de mes propositions et des ordres du roi à dona Figuerrez ; mais l'impatience que me causa sa lenteur m'ayant fait mettre la tête à la porte du cabinet où j'étois à l'attendre, je la vis avec lui dans la chambre voisine ; et l'air de mystère, autant que la chaleur avec laquelle ils paroissoient attachés à quelque discussion d'importance, me donna lieu de croire que ma visite faisoit le sujet de leur entretien.

Tenermill ne se présenta point à moi d'un visage moins libre. J'écartai aussi du mien tout ce qui pouvoit sentir la contrainte ; et, prévenant les questions inutiles, je lui déclarai que j'étois chez lui par l'ordre du roi. Vous avez appris tantôt, lui dis-je, de la bouche d'un de ses gentilshommes, l'intérêt qu'il prend au mariage de mademoiselle Anglesey : mais cette explication ne regardoit que le public. Je suis ici de sa part, ajoutai-je, pour vous déclarer plus particulièrement ses intentions. Avec une femme qu'il vous presse d'accepter comme de sa main, il vous promet un emploi qui peut bientôt vous conduire à l'opulence, et qui vous mettra quelque jour dans l'état où il veut vous voir pour vous faire duc.

Ce début, dans lequel je renfermois ainsi tout

ce que j'avois de plus puissant à lui proposer, fit encore plus d'impression sur lui que je ne m'y étois attendu. Il fixa les yeux sur moi ; et ne pouvant modérer long-temps les mouvements qui l'agitoient : Quoi ! me dit-il en s'attendrissant, le roi daigne revenir à moi, et loin d'être offensé de mes hauteurs, il ne craint pas de s'abaisser trop en me rappelant à lui par de nouveaux bienfaits ? Ah ! cette bonté ne sera jamais payée par tout mon sang, que je veux employer pour son service. Son transport me fit juger que je l'avois pris fort heureusement par ses deux foibles, dont le dernier même subsistoit avec plus de force qu'il n'avoit pensé. C'étoient la générosité et l'ambition. Mais, lorsque j'étois prêt de m'en applaudir, il ajouta que, pour son mariage avec mademoiselle Anglesey, il étoit au désespoir que cette voie de répondre aux bontés du roi lui fût absolument fermée ; que sans trouver dans son cœur la moindre répugnance pour une fille si aimable, sur-tout lorsqu'elle lui étoit offerte par le roi ; avec tous les avantages qu'elle devoit lui apporter, il avoit d'autres liens qu'il n'étoit pas libre de rompre, et que la plus glorieuse fortune ne le feroit jamais manquer à ses engagements d'honneur. Frappé de ce langage, je lui demandai avec beaucoup d'étonnement s'il étoit marié. Non, me répondit-il naïvement, mais j'y mets peu de différence. Il s'éloigna de moi pour faire quelques tours de cabinet dans une rêverie profonde,

tandis que je méditois moi-même sur ce que je devois penser de sa réponse. Ensuite, s'étant rapproché, il me pria de l'écouter sans l'interrompre. Je suis pénétré des bontés du roi, me dit-il, et je ne doute point qu'elles ne vous causent la même admiration. Il me reste mille voies pour m'en rendre digne, et ce n'est pas la plus aisée que je veux choisir. Cependant, forcé comme je suis de rejeter celle qu'il daigne m'offrir lui-même, je sens que mon refus m'exposeroit non seulement à sa juste indignation, mais à la censure de tous les honnêtes gens, s'il n'étoit justifié par quelque excuse. En même temps, ce n'est pas à vous que je me flatte de la faire goûter; et dans la nécessité où je suis néanmoins de vous employer pour ma justification, cette difficulté m'a paru assez embarrassante pour me jeter dans la rêverie dont je sors.

Malgré la promesse que j'avois faite de l'écouter sans interruption, je me crus obligé de lever un doute qui me parut offensant pour mon amitié. Je me plaignis qu'il le crût justement fondé, et je le conjurai de prendre une meilleure opinion de mes sentiments. Non, non, reprit-il en souriant, ce n'est pas de votre amitié que je me défie; mais ne vous lassez pas du silence que je vous demande. Et, continuant son discours, il me raconta que depuis qu'il avoit perdu l'envie d'épouser dona Figuerrez, par le refus que le roi avoit fait de consentir à ce mariage, ou du moins d'y attacher

Figuerrez. Enfin, surpris lui-même, me dit-il, de la facilité qu'il avoit eue à l'y faire entrer, et jugeant même à cette marque que ce ne pouvoit être son premier essai de galanterie, il s'étoit accoutumé à vivre avec elle et à jouir d'une situation fort douce, qu'ils s'étoient faite ensemble à la ville et à la campagne. Vous me demanderez, continua-t-il, ce qui peut rendre un tel engagement aussi inviolable que je vous le représente. Écoutez-moi, car une partie de ce que j'ai à dire vous paroîtra difficile à comprendre. Premièrement, vous ne concevrez jamais quelle est la force de l'habitude entre deux personnes qui n'ont eu pendant long-temps que la même maison, la même table, les mêmes occupations, les mêmes plaisirs, et qui, passant en un mot le jour et la nuit sans se quitter presque un moment, ont appris mutuellement à connoître leurs défauts, à se les passer, à se regarder l'un par rapport à l'autre comme dispensés de toutes sortes de bienséances et de contraintes, à se parler quand ils le veulent, et à se taire de même, à ne se rien cacher néanmoins de ce qu'ils pensent, et à mettre en commun leurs satisfactions et leurs peines. Ce n'est point l'intérêt qui les lie, puisqu'ils peuvent mener une vie aisée sans le secours l'un de l'autre; ce n'est pas précisément le goût des mêmes plaisirs, puisqu'ils n'en cherchent point de fort vifs, et que la moitié de leur temps se passe à découvrir le foible de tout ce qui porte ce nom; ce n'est pas l'inclination pour la

bonne chère ; car s'il ne manque rien sur leur table, ils n'en ont pas plus d'appétit, et fort souvent ils la quittent sans avoir touché à leurs meilleurs mets : c'est encore moins l'amour, puisqu'ils se voient sans empressement, qu'ils s'absentent sans chagrin, qu'à peine leur arrive-t-il de se dire un mot d'honnêteté et de tendresse, qu'ils se refusent souvent de simples égards de complaisance qu'ils auroient pour le moindre étranger ; et s'ils n'occupent que le même lit, ils se couchent et se lèvent ordinairement sans penser aux droits qu'ils se sont accordés l'un sur l'autre. Cependant entreprenez, si vous le croyez possible, de les faire renoncer à vivre ensemble ; vous verrez qu'ils se moqueront de tous vos efforts. Dans la totalité de la vie, ils sont aussi nécessaires l'un à l'autre que s'ils étoient liés par l'intérêt, par le plaisir, par la bonne chère et par l'amour. Je ne vous parlerois pas si affirmativement, ajouta-t-il, si je ne pouvois joindre à mon exemple celui de mille honnêtes gens qui sont dans le même cas à Paris.

Il alloit reprendre ; mais j'avois commencé à pressentir ce qui ne s'étoit point offert jusqu'alors à mon esprit, et ce qu'il me sembloit même qu'il vouloit me déguiser. Je lui faisois tort par ce dernier soupçon ; il n'avoit pensé qu'à ménager ma délicatesse, en couvrant sous une espèce de voile ce qu'il s'imaginoit que je ne pouvois pas ignorer ; et dans les principes où il étoit endurci,

c'étoit un égard qu'il avoit pour moi bien plus que pour lui-même. Cependant la simplicité de mon cœur me faisant attribuer cette découverte à ma pénétration, je me sentis le sang assez ému pour oublier encore la promesse que je lui avois renouvelée de ne pas l'interrompre ; mes premières expressions furent même aussi peu ménagées qu'elles pouvoient l'être dans un mouvement de surprise qui étoit mêlé de colère et de douleur. Mais lorsqu'il eut compris, par les termes de débauche et de fornication qui m'échappèrent, sur quoi tomboit ma chaleur et mes reproches : Je m'étois fort attendu, me dit-il en souriant, que cet entretien ne se passeroit pas sans orage : mais vous devriez être guéri, du moins avec moi, de ces emportements de morale. Quoi qu'il en soit, ajouta-t-il aussitôt d'un ton plus sérieux, je vous quitte à ce moment, et je renonce à vous parler et à vous entendre, si vous ne m'accordez la liberté de finir sans être interrompu. Frère impérieux ! cœur fier et indocile ! ne pus-je m'empêcher de lui répondre avec un sentiment des plus amers, continuez donc un discours qui m'outrage, et qui ne me découvre que trop le désordre où vous êtes.

Il reprit, en branlant la tête avec un sourire. Je conviens que le lien dont je vous parle ne paroîtra pas d'une force égale à tout le monde, et ce n'est pas non plus pour vous engager à le faire valoir que j'ai tâché de vous le faire comprendre.

J'ai voulu seulement que, vous étant offert à me servir, vous n'ignorassiez aucunes de mes dispositions. Deux engagements beaucoup plus forts m'attachent à dona Figuerrez. L'un qui vient de mes promesses mêmes; car si la liaison que j'ai avec elle étoit libre dans son origine, je la crois changée de nature depuis que la satisfaction que nous y avons trouvée mutuellement nous a fait faire mille serments de ne la rompre jamais. Quelle différence mettrez-vous entre un lien de cette espèce et celui du mariage? Pourquoi ne le trouveriez-vous pas aussi indissoluble, si l'essence de l'autre ne consiste de même que dans le consentement des volontés? Pourquoi ne vous paroîtroit-il pas aussi respectable; n'est-ce pas l'état de la nature, qui est la première et la plus sainte de toutes les lois.....

Passez, passez, interrompis-je, en voyant qu'il s'échauffoit sur une matière qu'il avoit intérêt à soutenir, et plaignant encore plus sa corruption que ses sophismes. Il fut piqué de l'air de compassion avec lequel j'affectai de me borner à ces deux mots. Je ne vous demande point de grace, me dit-il, et je défendrai, quand vous voudrez, cette doctrine contre toutes vos préventions. Mais vous ne disconviendrez pas du moins que mes promesses n'entraînent quelque devoir et ne m'imposent quelque obligation.

Ensuite, comme s'il eût cru cette raison, non seulement sans réplique, mais suffisante pour le

justifier contre les instances du roi et les miennes, il me fit entendre que ce qui lui restoit à m'apprendre étoit une de ces difficultés délicates dont on n'aime point à se vanter, et que tout autre que lui auroit eu peine à faire valoir, parcequ'elle l'obligeoit à des aveux mortifiants pour l'amour-propre. Cependant, ajouta-t-il, comme son caractère le mettoit au-dessus des foiblesses communes, et qu'il ne savoit point rougir de ce qu'il avoit cru pouvoir accepter sans honte, il me confessa que dona Figuerrez s'étoit acquis sur lui des droits auxquels il ne pouvoit rien opposer sans se rendre coupable d'une lâche ingratitude. En croyant augmenter sa fortune par le jeu, il l'avoit ruinée sans ressource. Tout son établissement, dont la dépense avoit été partagée jusqu'alors entre elle et lui, seroit tombé par cette disgrace, si elle n'avoit eu la générosité de lui abandonner la disposition de tout son bien. Il avoit été forcé d'y consentir par ses instauces, et depuis ce temps-là leur société ne s'étoit soutenue qu'aux dépens de cette généreuse dame. De quel front pouvoit-il lui proposer de rompre un commerce dont il savoit qu'elle faisoit son bonheur? Il n'étoit point capable de cette bassesse, dût-elle lui valoir l'empire du monde; et si je voulois rendre compte de ses motifs au roi, il étoit persuadé qu'ils seroient approuvés de ce prince et de tous les honnêtes gens.

Je ne me hâtai point de lui répondre, pour lui

laisser la liberté de donner toute la force qu'il désiroit à son apologie. Il m'étoit si aisé de la détruire, et j'étois si satisfait qu'après m'avoir annoncé ses raisons comme des obstacles invincibles, elles se fussent réduites à des arguments si frivoles, que je commençois à me croire certain de ma victoire. Je ne m'arrêtai pas à son premier article, dont j'étois même étonné qu'il eût pu s'occuper un moment lui-même. Je me contentai de lui faire remarquer avec douceur combien il devoit se reprocher un genre de vie qui avoit été capable de l'amollir jusqu'à lui faire compter de si puériles raisons pour quelque chose. J'évitai avec le même soin d'employer des termes trop durs pour attaquer un commerce dont je voyois ouvertement la condamnation dans tous mes principes. Mais par quelques exceptions et quelques adoucissements qu'il crut pouvoir l'excuser, je le forçai de convenir qu'il étoit opposé aux lois communes de la religion à laquelle il faisoit profession d'être attaché; et le menant beaucoup plus loin qu'il ne l'avoit prévu après cet aveu, je le forçai encore de conclure avec moi, malgré lui-même, que toutes les promesses par lesquelles il s'étoit engagé à le soutenir étoient autant d'illusions qui ne pouvoient être alléguées sérieusement. A l'égard de la reconnoissance dont il se croyoit redevable à dona Figuerrez, je ne prétendis point la combattre, et je poussai l'indulgence jusqu'à reconnoître qu'il ne devoit pas

chercher à s'en dispenser. Mais n'y avoit-il point de voie plus honnête et plus digne de lui, que celle d'augmenter cette dette de jour en jour, en se mettant dans la nécessité de jouir perpétuellement du même bienfait? Conservez, lui dis-je, toute l'estime que vous devez aux sentiments de votre dame espagnole. Ennoblissez les vôtres, en tâchant de les rendre indépendants des siens. L'avenir heureux qu'on vous destine ne vous ouvrira-t-il pas mille moyens de vous sauver de l'ingratitude; et ne le pouvez-vous pas dès aujourd'hui, en lui promettant une éternelle amitié? Cette manière de lui répondre produisit une partie de l'effet que j'en avois espéré. Quoiqu'il entreprît de se retrancher sur le droit naturel, qu'il regardoit, me dit-il, comme la règle d'un honnête homme, et qu'il se crût bien défendu par ce prétexte contre la plus forte de mes objections, il me pria de suspendre pendant quelques jours la réponse que je devois faire au roi, et de témoigner à ce prince avec quels sentiments il avoit reçu la première nouvelle de ses bontés. Je ne pus douter que le temps qu'il paroissoit prendre pour délibérer n'augmentât l'impression dont il n'avoit pu se défendre en apprenant les faveurs que le roi lui destinoit. En lui supposant de l'amour pour dona Figuerrez, j'aurois peut-être appréhendé qu'il ne combattît trop fortement son ambition; mais des considérations aussi foibles que

celles qu'il m'avoit apportées ne pouvoient m'inspirer les mêmes craintes.

C'étoit moins que jamais le temps de m'arrêter aux Saisons. Je n'aurois pas voulu m'exposer à la vue de dona Figuerrez, ni retarder à mademoiselle Anglesey le plaisir d'apprendre que je commençois à me flatter d'une solide espérance. En lui apprenant cette heureuse nouvelle, je ne pus lui cacher d'où venoient les obstacles. Elle ignoroit les engagements de mon frère; et n'attribuant la froideur qu'il marquoit pour elle qu'au malheur qu'elle avoit d'être sans bien, elle l'avoit jusqu'alors accusé moins que la fortune. J'avois même admiré la modération de ses plaintes, et j'avois eu peine à concevoir qu'après l'avoir assez aimé pour être capable de tant de foiblesse, elle attendît son sort avec une tranquillité qui ne marquoit pas une passion violente. Mais à peine eut-elle appris de moi qu'elle avoit une rivale, que prenant un autre visage, et faisant briller dans ses yeux un feu que je n'y avois jamais aperçu, elle laissa échapper mille noms odieux, dont je compris aisément que l'application se faisoit à mon frère. Et s'adressant à moi : Je vous rends graces de vos soins, me dit-elle, je n'oublierai jamais ce que je vous dois; mais la mort la plus présente et la certitude même de ma honte, que je trouverois plus insupportable que la mort, ne me feroient pas épouser un homme qui a été

capable de m'abandonner pour une autre femme. Quoique je ne pusse condamner cette noble fierté, je lui représentai, pour apaiser son ressentiment, que l'amour avoit eu peu de part à l'infidélité de Tenermill, et que son repentir même n'étoit pas éloigné, puisque je le croyois à la veille de rompre tous les engagements qui paroissoient opposés à son devoir. Ces deux considérations, qu'elle me fit expliquer avec toutes leurs circonstances, eurent la force de calmer son agitation ; mais je demeurai persuadé que, sans un sacrifice absolu, Tenermill auroit peine à la satisfaire.

Je ne m'étois pas arrêté deux heures à Paris. Cependant je trouvai en arrivant à Saint-Germain un laquais de dona Figuerrez, qui m'attendoit chez M: de Sercine, et qui, étant parti des Saisons un quart d'heure après moi, me confessa qu'il avoit fait une diligence extraordinaire pour me joindre avant que je pusse me présenter au roi. Il avoit reçu cet ordre de sa maîtresse, dont il me remit une lettre, qu'il me pressa de lire aussitôt. Elle ne contenoit que quatre lignes. Avant que de me livrer à mon zèle avec tant de confiance, on m'exhortoit à me souvenir du meurtre des trois Espagnols, et du pouvoir où l'on étoit de me perdre, moi et tous ceux qui avoient participé à ce tragique évènement.

Une menace si imprévue me glaça le sang. J'avois cru cette malheureuse aventure ensevelie pour jamais. Elle l'étoit aussi pour le public, et

pour la justice même, qui s'étoit lassée de faire des recherches inutiles. Mais dona Figuerrez n'avoit pas oublié les menaces de Patrice. A la première nouvelle d'un si fatal accident, elle avoit eu la curiosité d'interroger le garde qui avoit accompagné les trois Espagnols; et quoique le ménagement qu'elle avoit cru devoir aux frères de mylord Tenermill l'eût empêchée de faire éclater ses soupçons, elle n'avoit pu nous méconnoître au portrait qu'on lui avoit fait de nous. Quel affreux obstacle pour mon entreprise! Pouvois-je ignorer jusqu'où la jalousie est capable de porter ses fureurs?

Pressé par le courrier, qui n'attendoit que ma réponse pour retourner sur ses pas, je pris le parti de la faire aussi courte et aussi vague que la lettre qu'il m'avoit apportée. J'écrivis à dona Figuerrez que, sans me flatter d'en avoir pénétré tout le sens, je pouvois l'assurer de deux choses également certaines; l'une, que je n'avois à reprocher aucune part à la mort de ses Espagnols; et l'autre que je n'étois point capable de manquer pour elle de respect et de ménagement. Je ne laissai pas de faire ma cour au roi; mais, dans le juste effroi qui me restoit encore, je me gardai bien de l'exciter à des démarches trop vives; et malgré tous les murmures de mon zèle, je me crus redevable de ce sacrifice à la prudence. Après lui avoir rendu compte des sentiments de mon frère, je le suppliai de suspendre pendant quelques jours ses bontés

pour lui, et de pardonner à diverses raisons indispensables le retardement qu'il apportoit à paroître lui-même à ses pieds. Cet excellent prince ne vit rien dans cette excuse dont il dût s'offenser. Il me communiqua quelques lettres de Patrice, qui attiroient dans ce moment sa principale attention vers l'Irlande. Les premières opérations de la campagne n'avoient pas répondu à ses espérances; et, dans l'attente de plusieurs entreprises qui avoient été préparées pendant l'hiver, il craignoit qu'un si malheureux présage ne refroidît ceux qu'il avoit chargés de leur exécution. Cependant il reprit occasion de son embarras même pour me parler de Tenermill. J'ai besoin, me dit-il, d'un homme ferme et intelligent. Votre frère est le caractère qu'il me faut. Si vous le croyez disposé à me servir, ajouta-t-il, donnez-lui ce nouveau motif pour compter sur mes bienfaits. Il n'acheva point de s'ouvrir; mais je n'avois pas besoin de plus d'explication ni d'un ordre plus pressant pour entrer dans des vues si glorieuses à mon frère. Je me déterminai à le revoir aussitôt, avec cette différence, qu'au lieu de l'aller trouver aux Saisons, le désir d'éviter la rencontre de dona Figuerrez me fit prendre le parti de lui dépêcher mon valet, pour lui proposer de me venir joindre à Paris.

J'allai l'attendre dans sa maison; et la promptitude qu'il eut à s'y rendre me fit juger que son impatience étoit égale à la mienne. Il m'embrassa

de l'air le plus libre; et prévenant l'intéressante nouvelle que je lui apportois, par une déclaration qui ne l'étoit pas moins, il m'assura que je le trouvois résolu d'épouser mademoiselle Anglesey, pour commencer par cette marque de soumission à mériter les bontés du roi. La joie que j'en ressentis alla jusqu'à me faire oublier ce que j'avois brûlé de lui apprendre; et ne m'occupant que des espérances et des craintes que cette protestation m'avoit fait naître tout d'un coup, je lui demandai avec quelque embarras s'il n'avoit plus d'obstacle à redouter de dona Figuerrez. Soyez sans crainte, me repondit-il, et ne doutez pas que je ne me sois assuré de son consentement. Je l'embrassai à mon tour, dans un transport que je ne pus modérer; et ne m'imaginant point qu'il y eût d'autre sens à donner à ses termes que celui qui répondoit à mes désirs, ni d'autre idée à prendre de sa résolution que celle d'un sacrifice héroïque qu'il faisoit à la religion et à sa fortune, j'employai les plus vives expressions pour lui marquer autant d'estime que de zèle et d'amitié.

L'explication que je lui donnai ensuite des intentions du roi n'ayant servi qu'à redoubler son ardeur, il me proposa lui-même de porter la nouvelle de son consentement à mademoiselle Anglesey, et de l'engager à se rendre le lendemain à la cour pour s'y rencontrer avec lui, et pour obtenir ensemble l'agrément du roi. Des offres si formelles ne me permirent plus de douter de sa

sincérité. Je ne voulus point laisser à cette chaleur le temps de se refroidir ; et,lui promettant d'être le lendemain au lever du roi avec mademoiselle Anglesey, je l'exhortai à soutenir glorieusement de si nobles résolutions. Un peu plus de réflexion sur les circonstances m'auroit fait trouver étrange qu'il ne m'eût point parlé de la voir dès le même jour, et j'aurois pu lui demander aussi quand dona Figuerrez se proposoit de quitter les Saisons ; mais le mouvement de ma joie ne me laissa d'attention que pour ce qui m'avoit causé une surprise si agréable.

Elle n'égaloit point encore celle que je communiquai à mademoiselle Anglesey. Un dénouement si net et si peu attendu dissipant toutes ses défiances, elle remercia le ciel de son bonheur avec les expressions les plus touchantes, et le délai d'un seul jour lui parut un supplice. Il ne lui tomba point dans l'esprit plus qu'à moi qu'il y eût des mesures à prendre du côté de sa rivale. Nous nous occupâmes d'un autre projet, qui nous parut le chef-d'œuvre de la prudence, et dont le succès répondit parfaitement à nos soins. Dans l'impatience de voir Tenermill fixé par les cérémonies ecclésiastiques, nous prîmes la résolution de nous rendre le soir à Saint-Germain, et de disposer tout pour la célébration de son mariage, aussitôt qu'il s'y seroit engagé par la démarche qu'il devoit faire le lendemain. Nous prévînmes le roi, qui eut la bonté d'entrer dans nos vues,



et de nous promettre tous les secours qui dépendoient de son autorité. Tenermill, fidèle à sa parole, arriva chez M. de Sercine à l'heure dont nous étions convenus. Il marqua de la joie de nous y trouver. Sans affecter des caresses fort tendres, il traita mademoiselle Anglesey avec une considération dont elle parut fort satisfaite; et, lui confirmant tout ce qu'il m'avoit dit la veille, il lui offrit aussitôt la main pour nous rendre ensemble au château.

Ne suspendons pas plus long-temps l'explication d'un mystère où l'on commence peut-être à trouver trop d'obscurité. Tenermill étoit sérieusement résolu d'épouser mademoiselle Anglesey; mais quel mariage! et que de conditions cruelles il attachoit à ce sacrifice! Il avoit pris toutes ses résolutions de concert avec dona Figuerrez. Cette dame, à qui il avoit communiqué l'arrivée et les prétentions de mademoiselle Anglesey, n'avoit pas cru d'abord qu'il eût beaucoup à combattre pour se délivrer d'un contre-temps si importun; et loin de commencer par des reproches et par des plaintes, elle avoit affecté de marquer peu d'alarme. Cependant, lorsque le messager du roi et les espérances que ce prince faisoit donner à mon frère avoient paru réveiller son ambition, elle avoit jugé le péril plus pressant, et, dans l'intervalle de cette députation et de ma visite, elle avoit employé toute son adresse pour s'assurer de l'état où elle étoit dans son cœur, et si, dans la supposition qu'il

reprît le dessein de se marier, elle ne pouvoit pas se flatter d'être préférée à sa rivale. Elle avoit trouvé dans la droiture naturelle de Tenermill de quoi satisfaire promptement ses doutes. Il lui avoit déclaré qu'il n'étoit pas capable de changer de dispositions, et que s'il lui arrivoit jamais de penser au mariage, ce seroit à des conditions trop difficiles pour se flatter, dans la disgrace où il étoit, qu'il pût jamais les obtenir. Cependant le jour d'après elles lui avoient été proposées par ma bouche. Il y avoit été aussi sensible que je l'ai raconté. Dona Figuerrez s'en étoit aperçue. Aux vives inquiétudes qu'elle en avoit marquées, il avoit répondu, du même ton, qu'il ne la sacrifieroit jamais à l'amour, mais que, devant quelque chose à sa fortune et à son élévation, il ne lui garantissoit point qu'il résistât long-temps aux offres du roi, si ce prince lui tenoit parole ; et sachant d'elle-même dans quels termes elle m'avoit écrit, il l'avoit pressée, au nom d'une amitié aussi ferme et aussi philosophique que celle qui les unissoit, de ne pas s'opposer, par des considérations indignes d'eux, aux grandes espérances dont il se croyoit redevable à mes soins. Une déclaration si ouverte, et la connoissance que dona Figuerrez avoit de son caractère, avoient eu pour elle la force d'un refus décisif. Mais ne pouvant renoncer à une liaison qui lui étoit devenue comme nécessaire, elle avoit fait valoir également les droits de sa tendresse, et le pouvoir

qu'elle avoit de me nuire, pour tirer de lui deux promesses auxquelles il avoit consenti d'autant plus aisément qu'elles s'accordoient assez avec sa propre inclination : l'une, qu'il ne termineroit point son mariage, sans savoir quelles étoient les vues du roi pour sa fortune, et sans en avoir reçu des gages certains de la bouche même de ce prince ; l'autre, qu'en donnant cette démarche à l'ambition, non seulement il n'accorderoit rien à l'amour, mais qu'il accoutumeroit mademoiselle Anglesey à se contenter de porter son nom, et à souffrir sans murmurer qu'il continuât de vivre dans les exercices ordinaires de leur société. C'étoit après cet étrange engagement que Tenermill avoit paru si déterminé à son mariage, et qu'il n'avoit pas fait difficulté de me garantir que dona Figuerrez n'y mettroit point d'opposition.

Ainsi, en conduisant d'un air si libre mademoiselle Anglesey au château, son premier dessein étoit d'apprendre du roi sur quelle fortune il pouvoit compter, et de régler ses offres et ses engagements sur la certitude qu'il y croiroit apercevoir. La bonté du roi ne le laissa pas incertain long-temps. A peine lui eut-il baisé la main, avec quelques excuses de sa longue absence et de l'inutilité où il avoit vécu pour son service, que ce prince, le relevant de l'air le plus tendre, lui proposa les vues qu'il avoit formées sur lui. Vous réparerez l'oisiveté que vous vous reprochez, lui dit-il, et je ne suis pas fâché qu'avec vos qualités

naturelles vous ayez un motif de cette nature pour vous animer à mon service. Je vous ai destiné deux emplois, qui ne demandent pas moins que toute l'étendue de votre esprit et de votre courage. L'un d'intendant général de toutes les entreprises qui tendront à rétablir mes affaires, et particulièrement de tous les secours militaires que j'attends des princes catholiques. L'autre, qui est plus présent, et qui n'est même que le premier exercice de celui-ci, regarde uniquement l'Irlande. Le titre importe peu, et la nécessité d'éviter l'éclat m'empêchera peut-être d'en créer un. Mais il n'y en auroit point de trop grand pour répondre à mes vues. Je vous destine un plein pouvoir sur mille choses que je me réserve à vous expliquer. C'est vous marquer une confiance, ajouta le roi, que je n'aurois pas pour vous, si je connoissois quelqu'un qui la méritât mieux.

Des faveurs si distinguées, offertes avec tant de noblesse et de bonté, auroient fait précipiter Tenermill au milieu des flammes. Sa reconnoissance et son zèle éclatèrent par mille expressions pleines de feu. Le roi l'ayant interrompu pour lui parler de son mariage, il se soumit sans exception à toutes ses volontés. Il parut néanmoins un peu surpris, lorsque sur ce seul consentement il entendit l'ordre qu'on me donnoit de me rendre à la chapelle, pour y conclure la cérémonie. Mais je le vis ranimé aussitôt par la promesse que le roi lui fit de lui tenir compte de sa soumission;

et de la regarder comme un nouvel engagement à le combler de bienfaits.

Jamais ma main n'avoit exercé les fonctions ecclésiastiques avec plus de satisfaction pour mon cœur. Mademoiselle Anglesey partageoit ma joie. Tenermill soutint lui-même toute la cérémonie d'un air de gaieté qui m'en imposa. Ainsi, dis-je intérieurement, en m'adressant au ciel, tous les biens qu'il est permis de désirer sur la terre viennent se réunir sur mon heureuse famille ! Achève, grand Dieu, ce qui manque encore à son bonheur, en la comblant de tes bénédictions. Nous retournâmes à l'appartement du roi, qui fit l'honneur aux deux époux de les embrasser, et de signer l'acte de leur mariage. Comme il n'avoit point encore fixé les appointements des deux emplois de mon frère, ou plutôt qu'il s'étoit réservé à lui apprendre sur quoi il les vouloit assigner, il lui fit présent de vingt mille écus, pour arrhes, lui dit-il en badinant, d'un revenu qui devoit être beaucoup plus considérable. Il lui laissa quinze jours pour se préparer au voyage d'Irlande, avec ordre seulement d'être souvent à Saint-Germain, où il vouloit conférer avec lui sur les desseins qu'il étoit résolu de lui confier.

Qui n'auroit pas cru que j'étois à la fin de tant d'agitations et de peines, que m'avoit coûtées mon affection pour ma famille ; et que, la voyant heureusement établie dans ses trois branches, il ne me restoit qu'à consulter la volonté du roi pour

remplir paisiblement mon emploi à la cour, ou les fonctions de mon ministère en Irlande? J'avois cette idée de mon sort en arrivant chez le comte de S........, où nous allâmes descendre à Paris. Quoiqu'il ne me fût pas venu à l'esprit de douter que mademoiselle Anglesey, à qui je donnerai désormais le mon de son mari, ne dût être logée dès le même jour dans la maison de mylord Tenermill, il étoit naturel qu'ayant demeuré chez le comte depuis notre arrivée d'Irlande, elle lui portât la première nouvelle de son mariage, avec les remercîments qu'elle devoit à son amitié. La satisfaction qu'il eut de tant d'heureux évènements nous marqua mieux que jamais combien le bonheur de notre famille lui étoit cher. Mais tandis qu'il s'abandonnoit à la joie, et que la comtesse ne s'y livroit pas avec plus de ménagement, Tenermill pria sa nouvelle épouse de passer seule avec lui dans l'appartement qu'elle avoit occupé jusqu'alors. Il n'y eut personne qui ne fût porté à badiner agréablement sur cet empressement de la voir seule, qu'il étoit naturel d'attribuer aux ardeurs de l'amour. Leur retraite dura peu. Mon frère la quitta après quelques moments d'entretien; et revenant à nous, il nous dit d'un air sombre, en s'adressant au comte, que diverses raisons qu'il venoit d'expliquer à sa femme ne lui permettoient pas de demeurer avec elle, sur-tout à la veille d'un voyage qui seroit vraisemblablement de quelque durée, et qu'ayant déjà pourvu

à son entretien avec une libéralité dont elle ne pouvoit se plaindre, il nous prioit de conserver pour elle les sentiments que nous lui avions toujours marqués. La surprise que nous causa ce discours allant jusqu'à nous couper la voix, ou faisant du moins que nous nous reposions l'un sur l'autre du soin d'y répondre, Tenermill prit congé de nous, après nous avoir salués honnêtement, et regagna son carrosse, dans lequel il s'éloigna aussitôt.

Notre premier mouvement nous porta dans l'appartement de sa femme, que nous trouvâmes fondant en pleurs et prête à s'évanouir de douleur et d'effroi. Elle ne se fit pas presser pour nous apprendre ce qui la jetoit dans cette consternation. Il m'a traitée, nous dit-elle en redoublant ses larmes, avec un mépris qui me perce le cœur. S'il ne m'a pas accablée d'injures, il m'a fait clairement entendre que c'est par modération qu'il me les a épargnées. Enfin, il m'a déclaré que croyant avoir assez fait pour moi, en m'accordant le nom de sa femme, il ne pense ni à me voir ni à vivre avec moi. Ah! je sais, continua-t-elle, à qui je dois attribuer sa haine: Je suis trahie. Je suis perdue. La mort étoit bien moins cruelle pour moi que le triste état où je me suis précipitée volontairement. Vous ne l'ignoriez pas, ajouta-t-elle en tournant vers moi les yeux; pourquoi ne pas m'avertir? Pourquoi me rendre la plus malheureuse de toutes les femmes?

Je l'interrompis, pour la consoler par de meil-

leures espérances. Quoique la retraite brusque de mon frère m'eût laissé beaucoup d'embarras, il me sembloit encore qu'il pouvoit être excusé par la proximité de son départ, qui ne lui permettoit guère d'établir dans sa maison une jeune femme, qu'il seroit obligé d'y laisser seule pendant son absence. Le soin qu'il avoit eu de pourvoir à son entretien, et l'explication même que je demandai là-dessus à elle-même, me soutinrent encore dans une opinion si favorable. Mylady nous apprit qu'il lui abandonnoit pour la première année le tiers de la somme que le roi venoit de lui accorder, en attendant, lui avoit-il dit, que ses affaires fussent assez réglées pour lui assigner un revenu fixe sur ses appointements. Je pris occasion de cette générosité même pour la consoler, en lui faisant prendre une meilleure idée de son sort, et je lui promis de ne rien épargner pour approfondir les intentions de son mari.

Le comte de S...... en jugea moins avantageusement que moi. Il savoit par mille expériences combien certains engagements sont difficiles à rompre, et il me répéta là-dessus une partie de ce que j'avois entendu dire à Tenermill. C'étoit assez d'apprendre qu'il ne pensoit point à se séparer de dona Figuerrez, pour faire juger que son mariage seroit moins un obstacle à son attachement, qu'une raison d'en resserrer les nœuds. Vous verrez, me dit le comte, qu'après avoir commencé sans amour, il en prendra plus qu'il ne souhaite pour

son propre repos, et que tout ce qu'il a fait pour sa femme n'aboutira, comme elle le craint, qu'à la rendre misérable, par le chagrin qu'elle aura perpétuellement de se voir préférer une rivale. Ces prédictions, qui eurent la force de m'effrayer dans la bouche d'un homme aussi sensé que le comte, ne m'empêchèrent point d'exécuter la promesse que j'avois faite à mylady. Je vis Tenermill avant qu'il fût retourné aux Saisons. Mais j'eus le chagrin de lui entendre répéter avec beaucoup de fierté tout ce qu'il avoit dit à sa femme, sans que mes prières ni mes reproches fussent capables de le fléchir.

Quoiqu'il ne se fût point ouvert sur la conduite qu'il vouloit tenir avec dona Figuerrez, et qu'il eût même affecté de ne pas répondre à quelques mots que je hasardai contre cette liaison, le mal me parut si pressant, que le seul remède auquel je crus devoir m'arrêter fut de la voir elle-même, et de l'effrayer par mes menaces, si je ne pouvois la gagner par mes exhortations. Tenermill ne m'ayant pas désavoué qu'il retournoit sur-le-champ aux Saisons, ce n'étoit pas le moment que je voulois choisir pour mon entreprise. Mais ne doutant pas qu'il ne recommençât plus régulièrement que jamais à faire sa cour au roi, il m'étoit aisé de saisir le temps de son absence. Je pris là-dessus des mesures qui ne pouvoient me tromper ; et loin de communiquer mon dessein à sa femme, je tirai de mille vues toutes différentes les espérances dont je continuois

de l'entretenir. Je ne me défiois point qu'elle formât de son côté le même projet, et qu'ayant raisonné comme moi, elle dût prendre le même jour pour l'exécuter. Des motifs tels que les siens ne lui permettant de rien négliger, elle se fit accompagner par un gentilhomme irlandais nommé *Viterbb*, avec qui elle avoit fait quelque liaison à Paris, parcequ'il se trouvoit allié de fort près à sa famille. Sans autre secours que celui de Viterbb et d'une femme de chambre, elle s'étoit proposé d'affronter tous les périls, et de traiter du moins dona Figuerrez avec toute la hauteur qu'une femme peut tirer des droits les plus légitimes de l'honneur et de la religion. Je ne sais quelles auroient été les suites d'une entreprise si mal concertée; sur-tout dans un jour où Tenermill laissoit avec dona Figuerrez trois de ses meilleurs amis. Mais le hasard voulut qu'étant arrivé dans ma chaise au même moment que le carrosse de Viterbb, je reconnusse aussitôt ma belle-sœur. J'appris d'elle un dessein qu'elle ne pouvoit plus cacher. Je le trouvai moins condamnable que dangereux pour ses propres désirs; et lui représentant mille raisons de craindre qu'une démarche si hardie n'éloignât d'elle plus que jamais l'esprit et le cœur de son mari, je lui proposai une autre manière de le ramener à elle qui me fut inspirée par les circonstances mêmes, et que la force de sa tendresse lui fit goûter malgré sa fierté. Au lieu des reproches et peut-être des injures

dont elle étoit résolue d'accabler sa rivale, je lui conseillai de prendre assez d'empire sur elle-même pour l'attaquer par les plus douces voies de la flatterie et de l'amitié. Le cœur de mon frère, lui dis-je, et celui de dona Figuerrez même ne sont pas des cœurs de tigres. La modestie et la douceur font impression sur les plus insensibles. Essayez du moins cette voie, qui doit coûter moins que celle de la violence à une femme raisonnable et vertueuse. Je veux vous ouvrir la carrière, ajoutai-je, par un entretien de quelques moments que je vais me ménager avec dona Figuerrez, tandis que vous méditerez le discours que vous devez lui adresser. Sans la prévenir sur votre visite, je préparerai son esprit en votre faveur par des éloges de votre caractère. Enfin, c'est d'elle que j'attends votre bonheur ; et malgré les vues qui m'avoient amené, je ne connois plus de meilleure voie que celle que je vous propose.

Rien ne m'a tant convaincu que le cœur des femmes est capable de toutes sortes d'impressions, et que leurs foiblesses et leurs vertus dépendent presque toujours de la manière dont on a l'art de leur présenter les objets, que la facilité avec laquelle ma belle-sœur se rendit à mon conseil. On en tirera, si l'on veut, une autre conséquence en faveur de son caractère naturel. L'oubli d'elle-même, qui l'avoit fait tomber dans une faute humiliante avant son mariage, n'empêchoit point

qu'elle ne joignît à beaucoup d'esprit et d'éducation, des principes de vertu et de modestie, auxquels je ne défends point de penser qu'elle ne pût être revenue. Une passion violente cède quelquefois la place à la raison, qui redevient plus forte qu'elle, après lui avoir été sacrifiée. Mais dans la chaleur du ressentiment qui l'amenoit aux Saisons, je ne me flatte point d'une fausse gloire, en attribuant la modération dont elle devint capable en un moment à la force et à la vraisemblance de mon conseil. Ayant une fois saisi cette idée, elle l'étendit par ses réflexions, et ce qu'elle y ajouta devint un secours encore plus puissant pour le succès de ses désirs.

Je la priai de demeurer dans sa voiture à quelque distance de notre maison; et convenant avec elle que sur quelque signe que je ferois à mon valet il iroit l'avertir du moment où il leur conviendroit de paroître, je ne tardai point à rendre ma visite à dona Figuerrez. Je demandai à la voir seule. Elle se fit attendre assez long-temps. J'attribuai cette lenteur à son embarras. Cependant, plein de l'idée que je venois d'inspirer à ma belle-sœur, mon dessein étoit de la soulager par mes politesses; et je l'exécutai si heureusement, que l'air tranquille avec lequel je l'abordai ayant servi à dissiper tous ses soupçons, elle se remit tout d'un coup d'une légère émotion dont elle n'avoit pu se défendre à ma vue, et elle reçut mes premiers compliments de l'air le

plus ouvert. Je ne cherchai point de détour pour lui expliquer le sujet de ma visite. En continuant d'observer les mêmes égards de modération et de civilité dans mes discours, je lui parlai de sa familiarité avec mon frère comme d'une liaison qui alarmoit toute ma famille, et qui causoit surtout de mortelles inquiétudes à ma belle-sœur. Elle m'interrompit; et paroissant prévoir où ce discours m'alloit conduire, elle employa toute l'adresse dont elle étoit capable pour éviter des explications choquantes. Je ne pensois à rien moins qu'à l'offenser; mais je crus qu'elle me donnoit quelqu'avantage sur elle en me laissant voir cette délicatesse : ou plutôt je dois confesser, qu'en ayant fait entrer beaucoup moins dans l'idée que je m'étois formée d'elle sur tant de récits qui ne m'avoient pas fait juger favorablement de sa vertu, j'étois fort éloigné de m'attendre qu'elle pût être si sensible à la confusion de son désordre; et charmé de lui voir du moins ces apparences de retenue, je ne désespérai pas de les faire tourner à l'avantage de mon projet. Aussi n'insistai-je pas un moment sur les reproches. Donnant au contraire un tour fort différent à mon discours, j'attribuai à la médisance des bruits aussi offensants pour elle que fâcheux pour mylady Tenermill. Ensuite, prenant occasion du nom de ma belle-sœur pour parler de sa personne avec éloge, je la représentai comme une des femmes du monde qui méritoit le moins l'indifférence d'un mari.

L'opinion que dona Figuerrez avoit de mon caractère servit sans doute à lui faire trouver plus de vraisemblance dans l'idée que je marquois d'elle. Comment se seroit-elle figuré qu'un homme dont elle avoit éprouvé plusieurs fois la fermeté, et que Tenermill ne lui avoit jamais peint, sans doute, avec des couleurs plus douces, eût pu se contraindre jusqu'à renfermer dans lui-même tous les mouvements de son zèle, s'il eût été bien informé de la nature de ses habitudes? Elle tira tant de confiance de cette réflexion, que, regardant peut-être mon erreur comme un incident favorable à tous ses désirs, elle se livra au plaisir de m'y confirmer, par la description des amusements dont elle s'occupoit dans la solitude. Le tableau n'offroit que de l'innocence; et lorsqu'elle y mêla Tenermill et ses amis, elle s'efforça de me représenter tous leurs plaisirs du côté qui étoit capable de flatter le goût et la raison, comme s'ils eussent été les seuls auxquels toute sa société fût sensible. Elle ne put éviter de parler de mylady. Mais, loin de s'opposer à l'éloge que j'avois fait de son mérite, elle y ajouta divers traits qu'elle s'étoit fait raconter, me dit-elle, avec plaisir; et elle ne fit pas difficulté de m'assurer qu'elle brûloit d'envie de la connoître.

J'avois donné ordre à mon valet de se tenir dans quelque lieu d'où il pût m'apercevoir. Au signal dont j'étois convenu avec lui, il se hâta d'aller avertir ma belle-sœur. Je l'aurois souhaitée

déjà présente, dans un instant où sa rivale s'étoit engagée si heureusement pour mes vues. J'apportai tous mes soins à soutenir la conversation sur le même sujet; et je continuois de tirer d'elle de nouvelles expressions d'estime et d'inclination pour la femme de son amant, lorsqu'on vint lui annoncer l'arrivée de mylady Tenermill, qui demandoit à la voir. Sa rougeur et son embarras me firent prendre aussitôt la parole, pour marquer la joie que je ressentois d'une rencontre si agréable. Mylady, lui dis-je, seroit extrêmement flattée de vos sentiments, si elle avoit pu les entendre. Peut-être ne s'attend-elle point à trouver une amie déjà si déclarée, dans le temps qu'elle vient sans doute pour vous demander à vous-même votre estime et votre amitié. Mais je veux, ajoutai-je, qu'en entrant dans cette salle, elle sache de moi, tout d'un coup, à quoi elle doit s'attendre. Dona Figuerrez, plus interdite que je n'aurois pu le penser d'une femme de sa naissance, qui joignoit à beaucoup d'esprit le raffinement de l'usage du monde et de la coquetterie, demeura quelques moments sans trouver d'expressions pour me répondre.

Cependant mylady s'avançoit, conduite par Viterbb, et, d'aussi loin qu'ils m'aperçurent, je les vis tous deux chercher dans mes yeux ce qu'ils devoient juger de mes premiers soins. Je pris un visage riant; et m'avançant vers ma belle-sœur, je lui dis, assez haut pour être

entendu de dona Figuerrez : Quelque motif qui vous amène, madame, vous êtes ici plus connue et plus aimée que vous ne vous le figurez. Je suis charmé de tout ce que je viens d'entendre ; et si vous êtes sensible à l'estime et à l'amitié, vous devez de la reconnoissance aux sentiments dont on fait ici profession pour vous. Ma belle-sœur, qui avoit eu le temps de méditer son rôle, embrassa aussitôt sa rivale, et lui demanda si naturellement son amitié, que rien ne pouvoit dispenser dona Figuerrez de la lui promettre du même ton. Leur conversation s'engagea ainsi dans les termes les plus tendres. Ce fut au milieu de cette ardeur que mylady Tenermill, paroissant tourner ses réflexions sur son bonheur, demanda à Viterbb, avec admiration, s'il n'avouoit pas que les bruits publics sont sujets à beaucoup d'imposture, et s'il s'attendoit, après ce qu'on leur avoit raconté, qu'elle dût se faire si aisément une amie de dona Figuerrez. Viterbb avoit naturellement le ton aussi brusque que sa figure étoit haute et fière. En feignant d'adoucir sa voix, et de l'accompagner d'un sourire gracieux, il confessa qu'il ne pouvoit revenir de son étonnement. Ce que je vois, nous dit-il, me fera une leçon pendant toute ma vie pour me défier des rapports de la médisance. Et quand je vous ai proposé, continua-t-il, en s'adressant à ma belle-sœur, de venir vous informer ici, par vos yeux, du caractère de madame, je ne vous ai appris ni

tout le tort que ses ennemis lui font, ni toute l'impression que leur malignité faisoit sur moi. J'aurois craint de vous causer trop de chagrin par leur récit, et trop de frayeur par mon projet. Car si vous me permettez cette franchise, ajouta-t-il, en rendant à son air et à sa voix toute leur dureté naturelle, j'avois été si choqué d'entendre que madame entretenoit avec votre mari un commerce scandaleux dont vous étiez la victime, que j'étois venu dans le dessein de l'insulter cruellement, et de me couper la gorge avec mylord Tenermill, si je l'eusse vu disposé à prendre parti pour elle. Pardonnez, madame, reprit-il, en se tournant avec une politesse forcée vers dona Figuerrez, pardonnez des expressions si grossières à un Irlandais dont l'humeur a toujours été un peu farouche. Je sens qu'il suffit de vous voir et de vous entendre pour prendre de vous une opinion bien différente.

Un compliment de cette nature, qui m'auroit effrayé moi-même, si je n'eusse cru pénétrer l'intention de Viterbb, acheva de déconcerter dona Figuerrez. Soit qu'elle se fût imaginé qu'on ignoroit ses liaisons avec mon frère, et que la confusion produisît sur elle l'effet du repentir; soit qu'ayant moins de noirceur que de légèreté et de penchant au plaisir, elle n'envisageât rien d'heureux pour elle dans les suites d'une intrigue si ouvertement combattue, elle prit le parti, en se remettant de son trouble, de faire des plaintes

amères de l'injustice qu'on faisoit à ses sentiments. Vous verrez, reprit froidement Viterbb, que cela est fondé sur la familiarité où vous vivez peut-être avec mylord; et si vous me croyez capable d'un bon conseil, vous retrancherez ce prétexte à la calomnie. L'embarras de dona Figuerrez auroit recommencé, si ma belle-sœur, assez satisfaite de la voir tremblante et humiliée, n'eût affecté de redoubler ses caresses pour lui ôter tous les soupçons qu'elle auroit pu former de notre intelligence. J'étois incertain à quoi cette scène auroit abouti, et je cherchois dans moi-même quelque moyen d'en assurer le succès, lorsqu'on nous avertit que mylord Tenermill arrivoit de Saint-Germain. Dona Figuerrez parut respirer, tandis que la crainte se peignit sensiblement sur le visage de ma belle-sœur. Moi-même, dans la surprise d'un incident si peu prévu, je balançois sur le parti que j'avois à prendre. Mais Tenermill entroit déjà dans l'appartement, et les informations qu'il avoit reçues de son portier lui faisant précipiter ses pas, sa marche sembloit annoncer autant de fureur que d'impatience.

Quel fut son étonnement de voir sa femme assise auprès de dona Figuerrez, et moi vis-à-vis d'elles, qui m'efforçois de soutenir les apparences de gaieté dont j'avois affecté de me parer pendant tout notre entretien. Nous nous levâmes en le voyant paroître. Mais sa surprise le retint quelques moments à l'entrée de la chambre où

nous étions. Je compris que cet instant étoit décisif. J'animai ma belle-sœur d'un regard, et m'excitant moi-même à la hardiesse, je fis quelques pas au-devant de lui. Il est arrivé, lui dis-je, de grands changements dans votre absence. Le ciel veut arranger vos affaires domestiques avec autant de soin qu'il a rétabli votre fortune à la cour. Dona Figuerrez apprend qu'elle est obligée de retourner en Espagne : elle ne vous le dira pas sans douleur, continuai-je, en la regardant à la dérobée et d'un œil riant, pour lui marquer que je croyois être d'intelligence avec elle ; mais son départ est nécessaire. Il vous laissera, avant le vôtre, la liberté de loger mylady chez vous. Vous aurez, ajoutai-je, la satisfaction de voir deux personnes qui vous sont chères, liées d'une amitié fort étroite au moment qu'elles commencent à se connoître. J'allois continuer, et je confesse que, dans le trouble où j'étois, je parlois presqu'au hasard, en suivant la seule impression qui me restoit de la méthode que nous avions employée avec dona Figuerrez. Je me flattois qu'ébranlée, comme elle m'avoit donné lieu de le penser, et par la crainte et par la honte, elle prendroit la voie que je lui ouvrois pour se dégager honnêtement d'un lieu où elle ne pouvoit espérer désormais plus de sûreté que d'honneur. Je ne craignis pas même, dans cette pensée, de fortifier le motif que je lui supposois de partir, par quelques mots ambigus qui pouvoient faire

entendre à Tenermill qu'elle en avoit souhaité l'occasion, et que c'étoit moins son penchant qu'une complaisance forcée qui la retenoit aux Saisons depuis le mariage de mylady. Mon discours, quoique peu réfléchi, produisit plus d'effet que je n'osois en attendre. Tenermill prenant toutes mes expressions dans le sens qu'elles présentoient, et ne pouvant penser que je prêtasse à sa Figuerrez des sentiments qu'elle n'avoit pas ou qu'elle auroit pu désavouer, fut assez piqué de ceux que je lui attribuois pour feindre de les apprendre avec beaucoup d'indifférence. Sa fierté nous servit d'autant mieux, qu'allant jusqu'à l'empêcher de jeter sur elle un seul regard, dans la crainte de lui laisser découvrir son agitation, il ne pensa au contraire qu'à déguiser le chagrin dont il étoit dévoré. S'étant assis, il témoigna, par quelques expressions froides, et par l'air le plus désintéressé qu'il put affecter, que, n'ayant jamais prétendu la retenir malgré elle, il ne lui feroit point de violence pour l'arrêter. Elle fut offensée à son tour d'une modération qui ressembloit si fort au mépris; mais n'étant pas moins fière ni moins capable de déguiser sa foiblesse, elle se fit un effort pour lui répondre du même ton, qu'elle ne sentoit rien non plus qui pût l'empêcher de partir sans regret, et qu'elle étoit charmée d'avoir pour témoins de ses dispositions des gens capables de les justifier par leur témoignage. Elle se leva en redoublant ses politesses à

ma belle-sœur. Je ne sais s'il l'auroit soupçonnée de penser sur-le-champ à son départ, et s'il s'en seroit alarmé jusqu'à faire quelque mouvement pour l'arrêter : mais on lui annonça au même moment le comte et la comtesse de S... qui arrivoient de Paris, sans avoir prévu à la vérité qu'ils dussent le trouver aux Saisons, mais comptant néanmoins qu'il y reviendroit à la fin du jour, et se proposant de joindre leurs instances aux miennes et à celles de mylady, pour le rappeler aux obligations de son mariage. C'étoit à elle que cette pensée étoit venue, après avoir goûté le plan que le ciel m'avoit inspiré. Elle avoit dépêché un de ses gens à Paris, pour les presser de se rendre aussitôt aux Saisons. Elle les avoit même priés de prendre avec eux son fils, qu'elle avoit donné à nourrir, dans un faubourg de Paris, à une dame irlandaise dont je lui avois répondu moi-même. Tenermill ne l'avoit pas encore vu, quoique nous ne lui eussions point caché qu'elle s'en étoit délivrée dans une ville de Flandre. En prenant le parti d'employer les plus douces voies de la tendresse pour toucher son mari, elle avoit pensé avec raison que la vue d'un enfant de cet âge feroit quelqu'impression sur le cœur d'un père. Le reste étoit de l'invention de Viterbb.

Tenermill étant revenu plus promptement que nous ne l'attendions de Saint-Germain, parcequ'il n'y avoit point trouvé le roi, qui étoit parti le matin pour Fontainebleau, avoit été si frappé

de tout ce qu'il avoit vu chez lui, qu'un esprit moins ferme auroit marqué plus d'embarras dans la même situation. Lorsqu'au trouble dont il n'avoit pu se défendre, on vint ajouter celui qu'il ressentit de l'arrivée du comte et de la comtesse, il perdit l'attention qu'il avoit eue pour la réponse de dona Figuerrez. Tandis qu'il s'empressoit pour aller au devant du comte, il ne s'aperçut point qu'elle se déroboit de l'appartement, et il se défia encore moins de la résolution où elle étoit de partir aussitôt pour Paris. Je crus pénétrer les vues qui la faisoient fuir. Je profitai même du mouvement qu'avoit causé l'arrivée du comte et de la comtesse, pour ordonner secrètement à mon valet d'observer ses démarches; et lorsqu'un moment après il m'eut fait comprendre par ses signes qu'elle avoit abandonné la maison, je me trouvai l'esprit plus libre, et je ne doutai point que le parti de mylady ne fût beaucoup plus fort.

En effet, comme si le ciel eût pris soin de conduire la langue du comte, ses premiers compliments avoient été des félicitations sur l'heureuse intelligence qu'il voyoit régner entre mon frère et sa femme; et ne doutant point que je n'eusse achevé heureusement ce qu'on avoit esperé de faire réussir par son secours, il avoit pris le ton le plus sérieux de la raison et de l'amitié pour témoigner à Tenermill que le parti auquel il le supposoit déterminé étoit le seul qui convînt à sa fortune et à son honneur. Un discours qui secondoit si

par degrés. Son visage même s'enflamma. S'il ne lui échappoit point un seul mot, il sembloit que ce fût la confusion, ou quelqu'autre sujet de crainte, qui lui liât la langue. Enfin, penchant la tête sur le visage de son fils, il le serra un moment de ses lèvres ; et dans le même mouvement, il se leva d'un air passionné pour embrasser mille fois sa femme. Elle ne répondit à des caresses si chères que par des larmes de tendresse, auxquelles nous mêlâmes les nôtres.

FIN.

En qualité d'éditeur, je dois rendre compte au lecteur des raisons qui ont fait borner cet ouvrage à six parties, quoiqu'on en eût annoncé douze dans la préface. On avoit, dans les Mémoires de M. le doyen de Killerine, de quoi remplir la promesse qu'on avoit faite au public; mais ce qui devoit composer les six dernières parties se trouve si différent du sujet des premières, qu'on auroit eu peine à le prendre pour la suite du même ouvrage. Ce ne sont que des évènements militaires ou des négociations politiques qui n'ont aucun rapport au titre d'*Histoire morale*, ni au dessein que M. le doyen paroît s'être proposé dans son avant-propos. Quand on prendroit quelque jour le parti de les publier, ce seroit sous un autre titre et dans d'autres vues.

Ce qu'on en regrette ici, et ce qu'on auroit tenté d'insérer dans la sixième partie, si on l'avoit pu, sans altérer le fond de l'histoire, est seulement la translation du trésor ecclésiastique de mylord Linch, avec quelques circonstances qui regardent encore la fortune et l'établissement de nos illustres frères.

Mais il suffira, pour ceux qui s'intéressent au trésor, de savoir qu'il passa heureusement la mer, et qu'il fut distribué, par l'ordre du roi Jacques, dans un grand nombre de communautés anglaises qui se sont formées en France et dans les Pays-Bas.

A l'égard des trois frères, celui qu'on n'a pas cessé de nommer Patrice se retira dans le comté d'Antrim, après avoir rendu au roi des services

signalés, et passa le reste de sa vie avec la tendre Sara, dans le bonheur qui accompagne l'amour, quand il a la vertu pour fondement.

Mylord Tenermill, moins porté au repos par son caractère, continua de servir le roi jusqu'à sa mort, et trouva ce prince aussi fidèle à ses promesses qu'il le fut lui-même à ses derniers engagements. Ses enfants, qui sont établis en France, ont repris le nom de leur maison, en héritant de la fortune de leur père.

Enfin, le vertueux doyen passa le reste de ses jours, tantôt à Saint-Germain, tantôt en Irlande, avec la confiance du roi, la tendresse de sa famille, et le respect de ses compatriotes; occupé à servir continuellement ces trois objets de son zèle, et se faisant un amusement d'écrire l'histoire de ses frères.



